« Une éducation sexuelle complète permet aux jeunes de faire des choix éclairés sur leur sexualité et leurs relations sentimentales en protégeant leur santé. »

UNESCO - Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture. Introduction aux principes directeurs internationaux sur l'éducation à la sexualité.

NOS DÉSIRS FONT DÉSORDRE

La revue du CIDJ Rochefort

Dans ce deuxième numéro, NDFD rencontre des jeunes, s'adresse à eux et leur partage des outils de réflexion, ainsi qu'aux parents et professionnel·le·s de la jeunesse et de l'éducation en demande d'informations fiables qui participent à une vie relationnelle, affective et sexuelle respectueuse et libératrice.

PARENTAL ADVISORY
CONTENU EMANCIPATEUR

LA REVUE DU CIDJ ROCHEFORT - JANVIER 2021 - NOS DÉSIRS FONT DÉSORDRE - JEUNES, AMOUR ET SEXUALITÉ

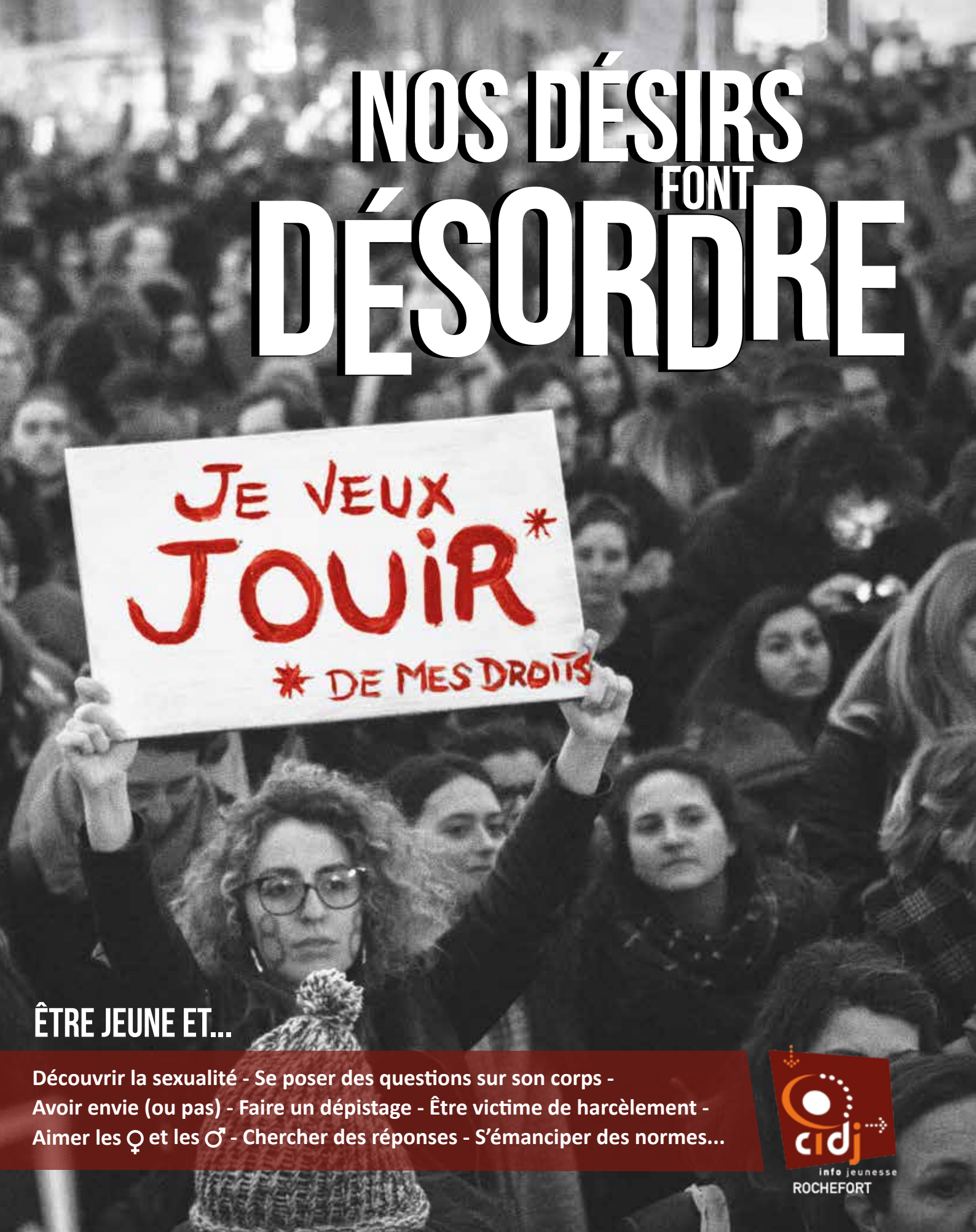
NOS DÉSIRS FONT DÉSORDRE

ÊTRE JEUNE ET...

Découvrir la sexualité - Se poser des questions sur son corps - Avoir envie (ou pas) - Faire un dépistage - Être victime de harcèlement - Aimer les ♀ et les ♂ - Chercher des réponses - S'émanciper des normes...

cidj info jeunesse ROCHEFORT

« Love trip to Gand » - Isa PANIER



NOS DÉSIRS FONT DÉSORDRE

ÊTRE JEUNE ET...

Découvrir la sexualité - Se poser des questions sur son corps - Avoir envie (ou pas) - Faire un dépistage - Être victime de harcèlement - Aimer les ♀ et les ♂ - Chercher des réponses - S'émanciper des normes...

cidj info jeunesse ROCHEFORT

« Love trip to Gand » - Isa PANIER

AU PROGRAMME

Textes de jeunes et d'adultes écrits lors d'ateliers d'écriture menés par Agathe GOSSE

Mots d'amour

PAGES 6-7

PAGES 8-11

Éloge des plaisirs - Pas ce soir chéri(e) ?

Deux expos qui permettent d'approcher avec les jeunes les questions des plaisirs et de la sexualité par le biais de l'Histoire

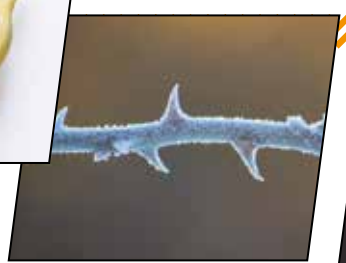
Retour sur les origines et missions des centres de Planning Familial

Le Planning Familial, mouvement d'éducation sexuelle

PAGES 12-13

PAGE 13

IVG : *que dit la loi ?*



PAGES 14-19

Approche de la prévention SIDA et IST

Entretien avec Laure DE MYTTENAERE, coordinatrice des projets jeunes du SASER (Service de santé affective, sexuelle et de réduction des risques de la Province de Namur) et des Points Relais SIDA

Mots d'amour

PAGES 20-21

Les quatre jeunes danseuses et participantes au projet Expéri(d)anse nous le racontent avec leurs mots

Un soupçon de danse, un brin d'écriture, une bonne dose d'audace

PAGES 22-27

PAGES 28-31

Expéri(d)anse

Analyse de Jacinthe MAZZOCCHETTI

PAGES 32-33

Mots d'amour

S'émanciper dans une société rythmée par les modes, normes et stéréotypes corporels

Modes, normes et stéréotypes en question

PAGES 34-35

PAGES 36-39

LGBTQIA+ Des mots pour se comprendre

Les CHEFF, porteurs du slogan « Venez comme vous êtes » nous aident à y voir plus clair à propos d'identité, d'expression de genre et d'orientation sexuelle

Extraits d'une étude de terrain sur l'hypersexualisation et basée sur des témoignages d'adolescent·e·s

Jeunes cherchent amour et sincérité

PAGES 40-45

PAGES 48-51

Engagements et féminismes d'hier et d'aujourd'hui

Le regard de Jeanne VERVOORT-VERCHEVAL

Mots d'amour

PAGES 46-47

PAGES 52-60

Racontez-moi les luttes féministes

Panorama de quelques notions clés avec deux femmes à l'origine de la création d'un groupe féministe et écoféministe en CONDROZ-FAMENNE

PAGES 61

Premier baiser

Paroles d'une chanson écrite par la chorale militante À TANTÔT EN VÉLO

Pendant 6 semaines, cinq personnes munies de leurs appareils photos sont parties en quête de la beauté

La beauté ?

PAGES 62-75

PAGES 76-77

No is no !

Consentement libre et éclairé : des jeunes parlent aux jeunes à travers une vidéo qu'ils réalisent

Entretien avec Amandine VERFAILLIE, coordinatrice d'un plan de lutte contre le harcèlement et les agressions en milieu festif, qui nous livre quelques réalités de terrain et des outils mis en place

La réponse du Plan SACHA

PAGES 80-83

PAGES 78-79

Tant que fête se peut

Résultats d'un sondage sur le harcèlement et les agressions sexistes en festival

Des idées de films, livres, blogs, brochures, revues,...

Pour aller plus loin

PAGES 86-88

PAGES 84-85

Mots d'amour

Où trouver du soutien, de l'information, des personnes ressources ? Où s'investir, militer, se documenter ?

Associations

PAGE 89

PAGES 90-91

Sans eux, les pages précédentes seraient restées blanches

Remerciements et coordonnées du CIDJ ROCHEFORT

ÉDITO

La publication que vous tenez dans les mains est le fruit de plusieurs années au cours desquelles nous avons rencontré des centaines de jeunes, et échangé avec eux particulièrement autour de la vie relationnelle, sexuelle et affective et d'autres thématiques gravitant autour de celle-ci (plaisir, consentement, sextos, corps…). Ces rencontres, ces échanges avec des jeunes mais aussi des adultes d'horizons différents ont débuté avec la venue et l'animation de l'exposition « Pas ce soir, chéri(e) ? » au CCR de Rochefort. S'en sont suivis des pièces de théâtre, des animations philo, des ateliers d'écriture, un challenge photo...

Les jeunes que nous avons rencontré·e·s ces dernières années nous ont fait part de leurs questions, auxquelles il leur est parfois difficile de trouver des réponses.

Iels nous ont partagé des souhaits, des envies, des attentes, des frustrations.

Iels ont évoqué certaines de leurs représentations, parfois héritées d'une société normative qui peut enfermer plus qu'elle ne libère.

Iels nous ont parlé de leurs désirs profonds de sécurité, mais aussi de transformation.

Iels ont souvent exprimé leurs malaises par rapport à la société et aux normes qu'elle leur dicte. Ce sentiment illustre une réelle volonté de changement, de transformation d'un cadre désormais enfermant. Mais quelles voies pour s'émanciper ? Quelles possibilités pour réinventer les rapports de genre ? Pour affirmer, notamment en milieu rural, son identité peut-être « hors-normes » ? Quelle considération et quelles réponses la société est-elle prête à donner aux jeunes, à leurs ambitions, à leurs désirs, à leurs envies ?

L'enjeu primordial que nous retenons de ces expériences est l'importance de multiplier les espaces où faire circuler librement la parole. Des espaces à l'intérieur desquels les jeunes, en recherche d'écoute, peuvent trouver la place pour s'exprimer, parler de sexualité sans tabou, interroger les normes, chercher ensemble des réponses. Des espaces, enfin, où des adultes sans jugement pourront guider et donner de l'information claire afin de permettre à chacun·e de se construire en résonance avec ce qu'iel ressent.

Le second enjeu que nous souhaitons souligner ici est celui de faire résonner ces voix. Qu'elles soient porteuses de craintes, d'envies, de questionnements, ces paroles doivent atteindre l'espace public et être entendues et écoutées, car elles reflètent les préoccupations de jeunes citoyen·ne·s dont la société doit aussi tenir compte !

Et parfois, les voix qui s'élèvent dénoncent.

C'est ce qu'ont fait de nombreuses personnes à travers le mouvement #MeToo.

C'est ce que font certain·e·s artistes, en chanson, telles qu'Angèle ou MIA sur des problématiques différentes.

C'est ce qu'a fait Adèle Haenel en quittant la salle où se déroulait la cérémonie des César, alors que l'auditoire apprenait que le réalisateur Roman Polanski, accusé de viol à plusieurs reprises, recevait un prix.

C'est ce qu'a fait Alexandria Ocasio-Cortez, membre du congrès américain, en prenant la parole face caméra pour revenir sur les mots insultants que Ted Yoho a portés à son encontre et dénoncer ainsi la culture de l'impunité, d'acceptation de la violence, et des violences verbales faites aux femmes.

C'est ce qu'a fait Victoria Jadot en frappant à la porte de son voisin pour dire NON ! Mais aussi lorsqu'elle a partagé avec plus d'un million d'abonnés twitter sa vidéo de dénonciation « Ma bonne bite bien chaude ».

C'est ce qu'ont fait les associations pour l'égalité des hommes et des femmes en alertant immédiatement après l'annonce des mesures de confinement combien celles-ci auront des impacts dramatiques au sein de nombreux foyers en termes de violences conjugales et intrafamiliales et en mettant si vite en place des réponses concrètes.

C'est ce qu'ont également fait les manifestant·e·s, le 8 mars à l'occasion de la journée internationale des droits des femmes.

Nous pourrions citer tellement d'autres exemples et dans tant d'autres domaines !

Gardons toutefois à l'esprit que ces événements et ces dénonciations mettent en lumière des faits qu'il convient de ne pas considérer de façon isolée, mais bien comme issus de différents systèmes de domination croisés à déconstruire.

Ce que nous voulons souligner avant tout à travers ces exemples, c'est qu'il n'est ni dépassé, ni redondant de parler d'amour, de sexualités, de féminismes, d'identité et d'expression de genre, de harcèlement ou de consentement. Les jeunes autant que l'actualité nous le confirment tous les jours.

Au cœur de ce deuxième volume « Nos désirs font désordre », c'est bien de cela dont il s'agit : faire entendre des voix passées sous silence, en l'occurrence celles des jeunes trop souvent mis à l'écart. Nous sommes avant tout désireux·ses de rendre compte des rencontres et des moments que nous avons vécus avec ces jeunes, de leurs préoccupations actuelles, des questionnements récurrents ou inhabituels. Leurs paroles apparaissent tout au long de cette publication à travers des textes poétiques, une vidéo, une interview, des photos. Elles sont également en filigrane des articles rédigés par des personnes expertes ou spécialistes à qui nous avons demandé des éclairages particuliers concernant des thématiques qui suscitent l'intérêt ou le questionnement des jeunes.

Bonne lecture !

L'équipe du CIDJ Rochefort

ÉCRITURE INCLUSIVE

En réponse au désir d'explorer de nouvelles voies, les extraits de cette publication rédigés par les membres de l'équipe du CIDJ Rochefort emploient l'écriture inclusive. Le pronom « iels » indique un groupe mixte. Le point médian permet d'être plus complet concernant le groupe sujet.

Cela donne :

- les lectrices et les lecteurs
- les habitant·e·s du quartier
- iels sont toutes et tous présent·e·s

Les contributions d'autres personnes n'ont pas été retravaillées par nos soins et respectent leurs choix d'écriture.

La **PREMIÈRE FOIS** *que j'ai aimé*

La première fois que j'ai aimé
C'était certainement l'été
J'étais assis, au milieu de mon jardin
L'odeur de l'herbe fraîchement coupée
Mes pieds peints en vert, à force d'avoir couru
Les poumons en feu, éreinté, j'ai aimé !
La première fois que j'ai aimé
J'étais au bord de la nuit
M'enivrant de ses doux bruits
Buvant le reflet des étoiles à peine nées
La première fois que j'ai aimé
J'étais à l'orée d'une forêt
Et grâce au vent
Je peux jurer qu'elle me parlait
De l'amour, de la mort, de l'automne
Je peux jurer qu'elle chantait
À ce moment, oui, j'aimais
Et la première fois que j'ai aimé
J'étais perdu dans le soir
Sa main, ancrée à la mienne
Me servait de phare
La première fois que j'ai aimé ?
La question ne se pose pas
Chaque amour est une nouveauté en soi

THÉO LEUNENS

AMOUR, *je voulais t'écrire…*

Amour, je voulais t'écrire,
te coucher sur le papier, t'enfermer dans
l'encre indélébile et te garder au plus chaud
de mon cœur. Mais toujours tu t'échappes,
rebelle à toute discipline. L'alphabet ne
comporte pas assez de lettres pour refléter
tes innombrables facettes. Mon cahier
ne possède pas assez de pages pour décrire
l'infini de tes sens. Et j'attends, j'attends,
impuissante et triste devant ma feuille blanche,
que tu viennes y déposer tes pièges,
tes manques, tes larmes, tes désirs, ta vie.

Amour, je voulais dessiner des baisers,
une peau, le bonheur, un cocon, ta folie.

Ma main reste en suspens.

Amour, je voulais t'écrire et tu me castres
par tes trop-pleins. Les pleins et les déliés
de ta calligraphie me narguent comme un défi.

Amour, tu es comme un canoë
sur le miroir de mon lac, frêle esquif
qui rêve de l'inaccessible montagne.

Amour, tu es comme cette femme bariolée
que chaque ravissement, chaque cicatrice
habillent d'éclaboussures de peinture,
jusqu'à la recouvrir d'un arc-en-ciel cruel
et vif dont elle seule possède la clé.

Amour, je voulais t'écrire,
et je ne sais que te gribouiller.

ANNE- FRANÇOISE NEYTS

Nous ne sommes **PAS DE MARBRE**

Moi, je suis cette belle femme que l'artiste
a choisie comme modèle pour ce magnifique
instant d'amour qu'il a taillé dans le marbre.

Moi, je suis cet homme plein de vigueur
que l'artiste a choisi de représenter
dans un de ses gestes préférés.

Moi, je suis cette femme passionnée
qui se jette dans un baiser comme d'autres
se jettent à l'eau et je nage aussi loin que
mon souffle me le permet.

Moi, je suis cet homme qui découvre avec plaisir
et gratitude la volupté de cette femme sur
laquelle j'ai osé poser mes mains.

Moi, je suis cette femme qui frissonne lorsque
les doigts de mon amour se posent sur chaque
centimètre carré de ma peau.

Moi, je suis cet homme qui remercie
la nature de lui avoir donné ces belles grandes
mains qui deviennent source de plaisir
pour cette femme que j'aime.

Moi, je suis cette femme amoureuse
et gourmande qui donne autant qu'elle reçoit
et qui vit chaque instant dans la recherche
du plaisir partagé.

Moi, je suis cet homme pour qui l'amour
n'est ni une performance ni un concours
de circonstances mais une rencontre
entre deux êtres bien accordés.

Moi, je suis celle qui aime et celle qui
aime être aimée en retour, physiquement,
intellectuellement et spirituellement. Entière.

Moi, je suis celui qui reçoit et qui donne.
Celui qui donne et qui reçoit. Sans compter,
dans l'amour, le respect et la jouissance.
La vérité.

MARIANNE DUPONT

Les couleurs de **L'AMOUR**

L'AMOUR est rose quand il naît.
L'amour est rouge quand il brille de mille feux.
L'amour est bleu quand il est aussi nécessaire
que les veines que nous voyons sous notre peau.
L'amour est noir quand il s'éteint.
L'amour est multicolore quand il a traversé
d'innombrables épreuves tout en étant toujours
présent et aussi fort que la première fois.

MAGALI BROUWER

L'AMOUR est rouge quand
il est passionné et passionnant.
L'amour est bleu quand
il est aussi grand qu'un océan.
L'amour a mille couleurs quand
il est vrai et étincelant.
L'amour est noir quand
il se finit et pourtant.
L'amour est rose quand
deux personnes s'aiment aveuglément.

MAXENCE FABRITIUS

© Cederik LEEUWE

ÉLOGE DES PLAISIRS

Par **Alice BOTQUIN**
(Ancienne directrice du Centre d'Action Laïque de la Province de Namur)

Conçue il y a déjà 20 ans pour répondre aux questionnements – parfois non formulés – des adolescent·e·s, l'exposition* Plaisirs d'Amour *se donne toujours pour vocation d'initier les jeunes à la rencontre de l'autre et d'outiller enseignants et éducateurs dans une optique universelle et non dogmatique. Ainsi, passer par le biais de l'Histoire et des diverses représentations de l'amour est une piste qui – parmi d'autres – permet de travailler avec eux sur un autre registre, celui de l'être humain dans sa globalité sociale, affective, historique, sensuelle et sexuelle.

Lorsqu'avec la puberté surviennent les premiers signes de transformation corporelle et psychologique, filles et garçons commencent à faire l'objet de la curiosité bienveillante, voire de l'ironie familiale. Les signes visibles de la différenciation sexuelle et l'affirmation d'une appartenance à l'une ou l'autre apparence biologique masculine ou féminine deviennent comme des frontières, des enjeux d'identité que certains aimeraient pouvoir retarder encore un peu.

Pendant les premières années de cette évolution, beaucoup recherchent dans la sororité ou la fraternité la possibilité de prolonger encore l'enfance, feignant de ne pas se préoccuper du regard de l'autre dans sa composante sexuée. La mixité est bien complexe à vivre quand la société impose de s'identifier à des modèles d'un genre que l'on n'est pas prêt à assumer.

Et c'est avec timidité, délectation ou parfois fureur que filles et garçons évoquent séparément les « autres », jouent « entre soi » les approches de séduction, évaluent les capacités à se faire voir et prennent plaisir à tester celle ou celui qui pourrait être le ou la petit·e ami·e. L'apprentissage des rôles que dictent la société est en route dans ce domaine intime comme dans tous ceux où les jeunes se construisent et tentent de devenir adultes.

À cet âge où l'on se cherche, où l'on veut expérimenter des relations et des pratiques librement et sans contraintes, le plaisir – et singulièrement le plaisir sexuel – représente trop souvent la tache aveugle et secrète de l'univers familial et scolaire de bien des adolescent·e·s.

Mais qui donc transmet aux filles et aux garçons une connaissance de ce qu'est l'amour, qui leur dit le goût de cultiver les plaisirs, qui peut leur faire comprendre que notre précieux corps doit être choyé pour la vie car il nous offre des délices au-delà des chagrins d'amour et d'amitié ?

Pour les parents et adultes du secteur éducatif censés soutenir les ados dans leur envol, alors même que les injonctions médiatiques et les réseaux sociaux ne cessent de vanter l'expérience effrénée et consumériste du plaisir (ou de le stigmatiser), ce concept reste toujours tabou et génère une profonde inquiétude liée à la recherche des limites, aux transgressions des normes, à la bravoure physique et au franchissement des interdits.

Les injonctions à l'amour idéalisé et au sexe voluptueux comme moteurs d'une vie épanouie demeurent des piliers pour la plupart des parents et des jeunes ainsi qu'une véritable rengaine de l'industrie médiatique. Avec l'usage des réseaux sociaux miniaturisés sur les smartphones qui suivent les ados et les adultes à chaque minute du jour et de la nuit, les frontières entre vie privée et vie publique sont chaque jour plus ténues et difficiles à percevoir par les jeunes. Entre « chats » en continu et **CYBERSEXE**, entre fantasme de l'amour romantique et voyeurisme de pratiques hard, l'usage quotidienne d'internet induit des modèles inaccessibles. L'envie de se conformer à ces pratiques se heurte aux inévitables déceptions tandis que les posts suggestifs sur les réseaux sociaux mettent en scène des situations très intimes imitant les sites pornographiques.

L'apprentissage se fonde parfois sur les expériences subies plutôt que choisies, alors que la construction de sa propre sensibilité affective devrait pouvoir bénéficier d'une maturation progressive liée à un temps personnel d'exploration et de conscience de soi.

Conçue par le CAL Namur il y a déjà 20 ans pour répondre aux questionnements – parfois non formulés – des adolescent·e·s, l'exposition *Plaisirs d'Amour* se donne toujours pour vocation d'initier les jeunes à la rencontre de l'autre et d'outiller enseignants et éducateurs dans une optique universelle et non dogmatique.

Ainsi, passer par le biais de l'Histoire et des diverses représentations de l'amour est une piste qui permet de travailler avec eux sur un autre registre, celui de l'être humain dans sa globalité sociale, affective, historique, sensuelle et sexuelle. Alors, ils prennent conscience de l'universalité du sujet, de la multiplicité des réponses, des enjeux semblables dans les diverses civilisations et des réponses diverses qui y sont données. En effet, l'amour et la sexualité, ainsi que la manière dont la société nous autorise à les vivre, ont une longue histoire faite des soubresauts des libertés où les époques permissives succèdent aux morales rigoristes. L'expo présente également comment les critères de la beauté et de la séduction varient profondément selon les cultures et les époques, de même d'ailleurs que les pratiques de manipulation du corps mises en œuvre pour y répondre. L'évolution des normes relatives à la vie sexuelle et amoureuse en Occident, comme ailleurs dans le monde et au fil des différentes périodes de l'Histoire, retrace les cheminements politiques et la volonté des sociétés de rendre visibles ou invisibles la sexualité et les plaisirs qui y sont liés. Les arts plastiques et la littérature, mais aussi la mode vestimentaire, les variations d'exposition de la nudité, le voilement ou le dévoilement de parties changeantes du corps, sont à cet égard des témoins édifiants de ces différentes conceptions. Depuis l'**HÉDONISME** de la Grèce antique porteuse d'une culture érotique, l'usage des plaisirs s'illustre notamment par les scènes de banquet qu'on peut admirer sur les coupes, vases et poteries diverses. La représentation romaine de l'amour à l'âge classique accorde, quant à elle, la primauté absolue à la notion de lignée fondée sur la transmission, la filiation, le patrimoine… On comprend que la place de la femme – épouse et mère – y était essentielle, sachant qu'elle bénéficiait d'une grande autonomie juridique mais de peu de droits à la vie érotique.

Le christianisme médiéval, mais surtout lors de la Contre-Réforme et des siècles suivants, a construit une représentation de l'amour et de la sexualité fondée sur la diabolisation du plaisir et la culpabilisation, exaltant la chasteté et la virginité, et condamnant sévèrement toute pratique sexuelle hors mariage. Cette institution contractuelle dont le caractère religieux se renforce, concède le droit à des rapports sexuels sans plaisir dont la finalité est la procréation.

La force subversive de l'amour apparaît d'autant mieux qu'elle répond à un climat de répression des pulsions et des sentiments. Ce n'est qu'au XVIII[e] siècle qu'éclot, avec le développement d'une certaine liberté individuelle, la reconnaissance de l'intimité amoureuse, la réciprocité des sentiments, la passion romantique. La sémantique de l'amour moderne s'installe alors que se renforce la distinction entre les sexes, celle entre jeunes et vieux, celle qui renforce l'opposition entre l'amour et la raison, entre le supposé véritable amour et celui qui n'est pas authentique.

C'est aussi à cette époque que le plaisir en vient à être considéré comme une caractéristique anthropologique fondamentale dont la quête incombe – libre arbitre oblige – à l'homme. Cependant, ce bonheur d'une sexualité épanouie continue d'échapper à la femme qui, durant le XIX[e] siècle, reste dédiée à la maternité et subit mépris et frustrations sexuelles, infidélités, violences, abandons…

La revendication de la légitimité égalitaire d'une vie sexuelle personnelle et du droit au plaisir est une lente conquête des femmes, souvent sur le mode tragique comme le décrivent Maupassant, Flaubert ou Zola. Ce n'est qu'à la fin du XX[e] siècle que des revendications identiques à celles des femmes aboutiront aussi pour les personnes de même sexe à la liberté de choisir leur partenaire amoureux et de constituer des couples multiples au cours d'une même vie.

Même si avec les progrès de la science et l'usage de la contraception par les femmes elles-mêmes, celles-ci peuvent maintenant décider du moment où elles désirent un enfant si tel est leur choix, la question essentielle qui a traversé des générations séculaires de femmes « comment faire l'amour sans faire d'enfant », demeure encore celle de nombreuses jeunes filles démarrant leur vie

GLOSSAIRE

- **Cybersexe**

Ensemble des activités, images, vidéos, pratiques, liées à la sexualité et se trouvant sur internet.

- **Hédonisme**

Pensée philosophique qui place le plaisir comme but absolu de l'existence et comme motivation à toute activité humaine.

- **Fluidité des genres**

Ou **gender fluid**, *exprime le refus de la binarité des genres (le fait qu'il n'existerait que deux catégories de genre distinctes : femme ou homme) ainsi que d'être défini par la société comme étant l'un ou l'autre : c'est passer d'un genre à l'autre, être un peu les deux, ou aucun.*

Pas ce soir chéri(e) ?

Votre sexualité a une histoire !

La sexualité demeure un thème récurrent qui permet autant de reproduire les idées dans le vent que d'en interroger les normes et les pratiques. Créée en 2010 par la plateforme « Normes, genres et sexualités » de l'ULB, l'exposition *Pas ce soir chéri(e) ?* nous confronte à ce vaste champ de plus en plus visible au sein de l'espace public. La sexualité est-elle affaire de nature ou de culture ? Questionner la sexualité est une constante de nos sociétés occidentales. Associés au Centre Culturel de Rochefort, au Planning Familial de Rochefort-Jemelle et au SASER, c'est ce que nous avons fait il y a deux ans en traversant cette expo, installée au CCR, en compagnie de 250 jeunes de plus de 15 ans venus en groupe depuis leurs établissements scolaires ou centres de jeunes.

Les nombreuses planches de cette expo remarquablement documentée nous emmènent durant deux siècles au cœur de la vie publique et privée des individus, de leur intimité, au cœur du sort des populations, mais aussi à l'intérieur des politiques publiques et des discours de régulation sans cesse renouvelés. Elles se penchent également sur l'intime, les pratiques et la capacité des individus à résister à ces discours. Elles abordent et questionnent la réalité et l'intensité de la libération sexuelle des années 60.

Tout y est dévoilé, propice à de nombreux échanges, débats, prises de position et (re)mises en question pour peu que l'on fasse preuve d'inventivité pour l'animer, en sollicitant des formules participatives et ludiques. C'est en emmenant ces jeunes dans une recherche collective à partir d'informations et d'éléments-clé issus de la vie de personnages fictivement réalistes qu'apparaît alors cette constante : au cours des XIX^e^ et XX^e^ siècles, il n'y a pas eu une mais des révolutions sexuelles aux effets ambigus et paradoxaux, prolongés par les nombreux enjeux de ce siècle. D'où la nécessité avec les jeunes d'approcher cette expo en dépassant son cadre strictement historique, tant l'étude de la sexualité touche à de nombreux débats d'actualité et pousse à s'interroger sur le futur de celle-ci. C'est en cela que *Pas ce soir chéri(e) ?* constituait pour nous l'amorce d'une série d'actions et d'animations n'ayant pas pour seul but d'informer, mais aussi de porter l'attention sur ce qui se joue en société et de partager quelques clés nécessaires à la formation et à l'épanouissement des individus sur le plan affectif, relationnel et sexuel.

Luc FRIPPIAT (CIDJ Rochefort)

d'adultes, mais aussi, partout dans le monde, de femmes épuisées par le stress des grossesses accidentelles.

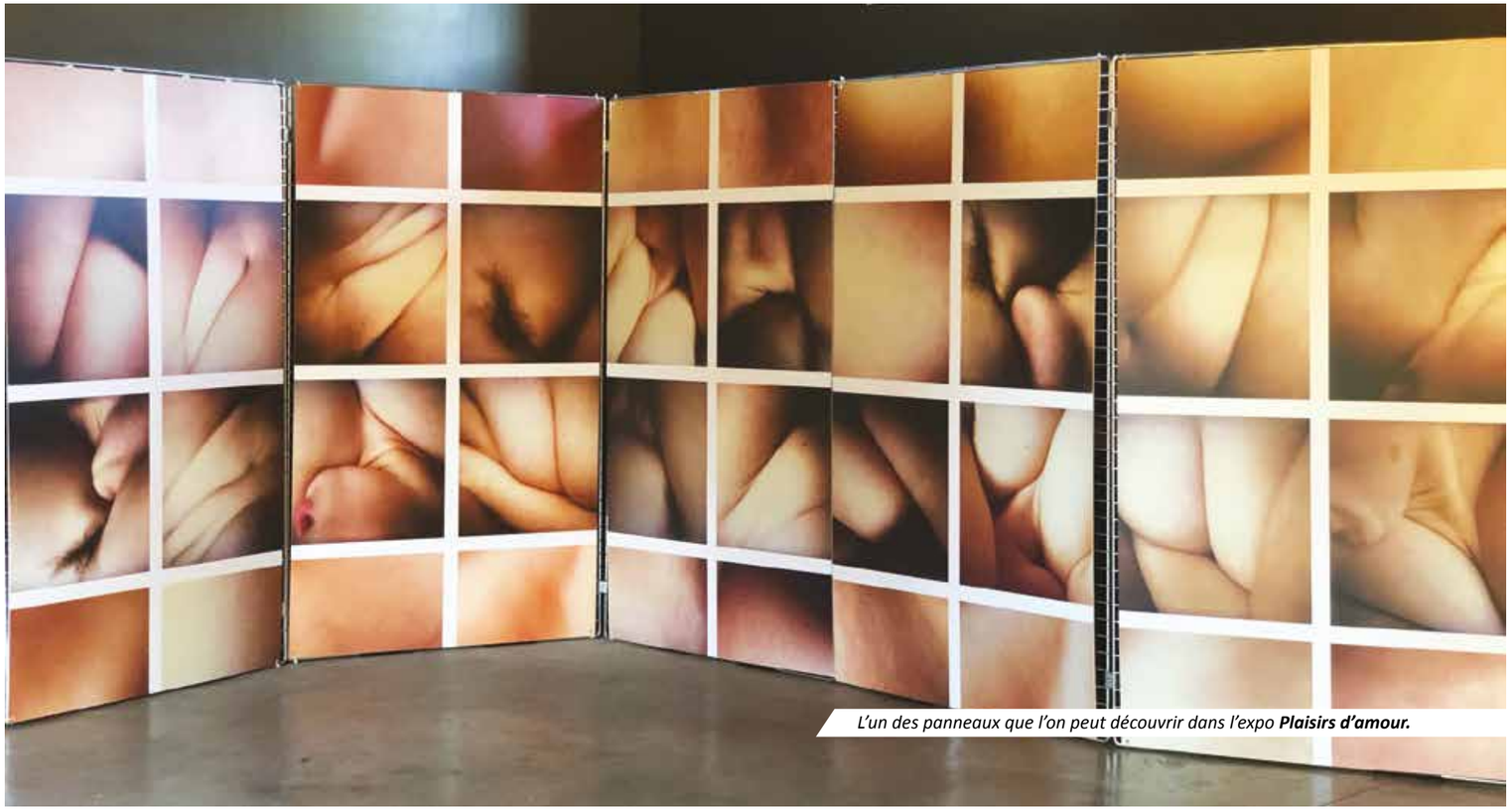
L'hécatombe principalement masculine liée à l'épidémie du SIDA dans les années 80 a bouleversé le regard sur les pratiques sexuelles, attiré l'attention sur la culture gay et fait progresser la reconnaissance des droits des homosexuel·les. Dans la foulée, les représentations de la sexualité ont dramatisé les comportements dits « à risque », contribuant à une surmédicalisation des relations amoureuses perçues comme dangereuses.

Ce qui fait débat aujourd'hui – le rapport à l'altérité, à l'identité et à la **FLUIDITÉ DES GENRES** – touche les fondements normatifs structurant la vie sociétale dont la remise en cause bouleverse certains conservatismes. Imaginer qu'au-delà des apparences biologiques, dites naturelles, la personnalité puisse se structurer sur un genre différent ou sur une indifférenciation, interroge évidemment les tenants d'une certaine morale, notamment en raison des implications psychologiques, juridiques ou médicales liées à la filiation, l'héritage, le droit matrimonial… Dans ce même registre, la dissociation entre sexualité et procréation grâce à la contraception et à l'évitement des grossesses non désirées se prolonge aujourd'hui par la question du droit à l'enfant voire « comment faire un enfant sans faire l'amour » ou sans rapport hétérosexuel ?

Toutes ces questions éthiques liées à la procréation assistée, à la maternité pour les couples de même sexe, à la gestation pour autrui, à la marchandisation des corps, provoquent incompréhension, affrontements, violence ou même théories complotistes et homophobes. Les cultures et systèmes politiques ont toujours cherché à canaliser et encadrer l'amour et la sexualité dans un réseau de normes plus ou moins exigeantes. Plus ils sont refoulés, bridés par les États, la famille, les religions plus leur retour apparaît comme une menace pour l'ordre social et plus ils possèdent une force subversive.

La généralisation en milieu scolaire d'une éducation à la vie affective et sexuelle (EVRAS) dès la maternelle semble une réponse des plus pertinentes pour libérer les questionnements et surtout favoriser des comportements empreints de nuance, de responsabilisation, d'enrichissement du vocabulaire et de références artistiques pour ouvrir le dialogue et sensibiliser à toute la richesse relationnelle de la mixité, de l'égalité et du dialogue.

Éducation, pédagogie, connaissances physiologiques, rencontres dès le plus jeune âge, apprentissages de la parole juste et vraie, de l'expression de ses désirs, de ses limites et du consentement réciproque devraient être dispensés par les opérateurs compétents et agréés des secteurs de la santé, du bien-être et de la lutte contre les discriminations. L'éducation à la vie affective, relationnelle et sexuelle, en ce compris ses dimensions jouissives comme vecteurs d'épanouissement, constitue sans nul doute un choix politique urgent pour une société plus harmonieuse. C'est dans cette perspective que le CAL Namur s'associe à l'ULB en 2020 pour proposer un certificat « Genre et sexualité » qui permettra aux titulaires de devenir actrices et acteurs de changement de ces enjeux cruciaux de nos démocraties. //



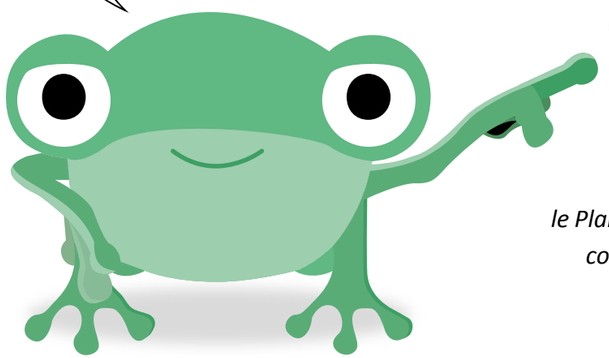
L'un des panneaux que l'on peut découvrir dans l'expo ***Plaisirs d'amour.***

Plus d'infos sur
www.planningrochefort.be

AVENUE DE NINOVE, 55
5580 JEMELLE

084/22 18 22

LUNDI > 9h00 à 17h00
MARDI > 10h00 à 17h00
MERCREDI > 10h00 à 16h00
JEUDI > 9h00 à 19h00
VENDREDI > 10h00 à 18h00



Durant les années 60, les mouvements de politisation et de libération de la question sexuelle revendiquent l'accès libre à la contraception et le droit à l'avortement. Le début de la décennie suivante reste une période clé pour la planification familiale, définie par l'ensemble des moyens qui concourent au contrôle des naissances, dans le but de permettre aux familles de choisir d'avoir un enfant. Ce qu'on appelle alors les consultations conjugales et familiales sont officiellement subventionnées en Belgique. Les subsides vont ainsi soutenir l'aide bénévole jusqu'alors nécessaire à la survie des centres de planning.

Dénommés « Planning Familial » durant les années 80, les centres jouent un rôle grandissant dans l'éducation sexuelle, en s'adressant à des publics très diversifiés et en intégrant une dimension affective à la dimension médicale.

Situé à Jemelle et pionnier dans la région, le Planning Familial de Rochefort accueille en toute confidentialité et à moindre coût pour répondre aux besoins de chacun·e en la matière.

LE PLANNING FAMILIAL, MOUVEMENT POPULAIRE D'ÉDUCATION SEXUELLE

Par l'équipe du **centre de Planning Familial** de ROCHEFORT-JEMELLE

Des droits, des choix, des libertés

Les premiers centres de Planning Familial ont été créés dans les années 70, bientôt 50 ans !

La pilule avait été découverte et une loi interdisait la publicité pour les contraceptifs et la délivrance de **CONTRACEPTION** aux mineurs. L'avortement était interdit et punissable comme crime contre l'ordre des familles et la moralité publique. Parmi ces centres pionniers, quelques-uns commencèrent la pratique extra hospitalière de l'IVG. Les médecins étaient majoritairement des généralistes, les équipes étaient solidaires, militantes et compensaient leur inexpérience et l'indigence de leurs conditions de travail par un maximum de disponibilité et d'empathie. Les femmes étaient reconnaissantes.

Aujourd'hui, il existe en Belgique francophone une centaine de centres de Planning Familial dont un quart pratique des avortements (80% des IVG en Belgique sont pratiquées dans les centres extra hospitaliers). Le Planning de Rochefort a été créé en 1992 en réponse à l'absence totale de structures pouvant répondre aux demandes d'IVG au sud du sillon Sambre et Meuse. Il est actuellement le deuxième centre en importance pour la pratique des IVG en Wallonie. Il est constitué d'une équipe pluridisciplinaire (médecins, psychologues, juristes, assistantes sociales et administratives).

Il dispense des consultations de gynécologie médicale (contraception, grossesse, infections sexuellement transmissibles, dépistages, suivis de routine, ménopause, sexologie) à des prix accessibles à tous. Un service social et juridique (gratuit) et des consultations psychologiques aident les personnes en difficulté. Des animations en **EVRAS** sont proposées aux écoles et groupes de jeunes. Le Planning de Rochefort est un centre militant et politiquement engagé, il défend les valeurs de la laïcité et la dépénalisation totale de l'IVG. Il lutte contre la culpabilisation imposée aux femmes qui avortent. Il soutient les minorités sexuelles **LGBTQIA+** et propose de l'aide aux victimes de violences et d'abus sexuels. Le Planning de Rochefort est un centre de formation pour les stagiaires médecins, assistants sociaux et psychologues. Il est partenaire du monde associatif local et centre de référence pour de nombreux médecins. //

GLOSSAIRE

• CONTRACEPTION

Méthodes visant à se protéger des grossesses non-désirées lors de rapports sexuels, certaines permettent également de se protéger d'IST/MST.

• EVRAS

Éducation à la Vie Relationnelle, Affective et Sexuelle.

• LGBTQIA+

Lesbienne, Gay, Bi, Trans, Queer, Intersexué·e·s, Asexuel·le·s, personne non-binaire, et qui inclut les autres expressions ou identités de genres ainsi qu'orientations sexuelles. *Voir p.36.*

IVG : QUE DIT LA LOI ?

L'intervention volontaire de grossesse s'adresse aux femmes ou aux couples de tout âge qui ne désirent pas poursuivre une grossesse. Ainsi, une jeune mineure enceinte qui ne souhaite pas poursuivre sa grossesse ou qui doute peut se rendre rapidement dans un centre de Planning Familial.

La majorité des mineures d'âge se présentent accompagnées d'un parent ou d'une personne de confiance pour demander une IVG. Quand la mineure d'âge se présente seule, les établissements de soins pratiquant l'IVG évaluent la maturité de la jeune fille au cours des différents entretiens. Elle sera invitée à venir avec une personne de confiance. Son choix définitif sera toujours respecté. Ceci étant, la loi n'impose pas d'accord parental.

En Belgique, c'est la loi du 15 octobre 2018 qui encadre l'interruption volontaire de grossesse. L'IVG est partiellement dépénalisée, c'est-à-dire autorisée si elle est pratiquée sous certaines conditions définies par la loi :

> L'IVG doit intervenir avant la fin de la 12e semaine de conception (14 semaines d'aménorrhée, autrement dit d'absence de règles).

> Un délai de six jours de réflexion doit être respecté entre la première consultation prévue et le jour de l'IVG. Ce délai ne peut être raccourci, sauf s'il existe une raison médicale urgente pour la femme d'avancer l'interruption de grossesse.

> Au-delà du délai des 14 semaines d'aménorrhée, l'IVG ne pourra être pratiquée que lorsque la poursuite de la grossesse met en péril grave la santé de la femme, ou lorsqu'il est certain que l'enfant à naître sera atteint d'une affection d'une particulière gravité et reconnue comme incurable au moment du diagnostic. On parle alors d'interruption médicale de grossesse (IMG).

Dans le monde, toutes les 9 minutes, une femme meurt d'un avortement clandestin. Interdire l'avortement n'en diminuera pas le nombre. Légal ou non, si les femmes souhaitent interrompre leur grossesse, elles recourront d'une manière ou d'une autre à l'IVG. Si l'IVG est interdite, les femmes qui ont les moyens financiers pourraient se tourner vers des médecins pour interrompre « discrètement » leur grossesse, dans de bonnes conditions d'hygiène. Par contre, les femmes n'ayant pas ces moyens financiers, risquent de s'orienter vers des IVG pratiquées dans la clandestinité, dans de mauvaises conditions médicales et dangereuses pour leur santé.

Luc FRIPPIAT (CIDJ Rochefort)

APPROCHE DE LA PRÉVENTION SIDA ET IST

Entretien avec **Laure DE MYTTENAERE**
(SASER et Points relais SIDA)
Propos recueillis par **Luc FRIPPIAT** (CIDJ Rochefort)

Le* Service de Santé Affective, Sexuelle et Réduction des Risques (SASER) *en Province de Namur possède une expertise dans le domaine de la promotion de la santé, de la prévention du SIDA, des infections sexuellement transmissibles et de la réduction des risques liés à l'usage des produits psychotropes. Une des caractéristiques du service est le travail en réseau proche des acteurs de terrain. Une autre particularité est de sensibiliser les personnes issues des « publics cibles », dont les jeunes, pour les rendre acteurs de leur santé.

www.pointsrelaissida.jimdo.com

Laure, peux-tu nous présenter le SASER en quelques aspects, son origine et ce qui a justifié sa création par les pouvoirs publics ?

Il s'agissait au départ d'une consultation d'information et de dépistage du virus VIH à l'origine du SIDA. Notre service s'appelait alors la Coordination Sida ASSUÉTUDES. Depuis, nous avons évolué vers une approche plus globale de la prise en charge…

Quels sont vos axes de travail principaux ?

Nous travaillons sur trois grands axes. La promotion de la santé via des animations en fonction des caractéristiques des différents publics. L'organisation du dépistage du VIH et des autres infections sexuellement transmissibles (IST) ainsi que l'accompagnement des personnes séropositives, c'est-à-dire celles qui vivent avec le virus de l'immunodéficience humaine (VIH), responsable du SIDA. À cela s'ajoute désormais une possibilité de rencontre avec une conseillère conjugale et familiale pour aborder la vie affective et sexuelle dans son ensemble et répondre à des demandes plus spécifiques.

Quels sont vos publics cibles ?

Je n'aime pas parler de « public cible » dans le sens où cela pourrait renforcer une stigmatisation, alors qu'en réalité chaque personne peut être concernée par le SIDA et les IST. Ceci dit, nous plaçons nos priorités vers les publics que le Plan national sida identifie comme « personnes à risques » : les jeunes de 15 à 25 ans, les personnes migrantes, les individus dont les pratiques sexuelles les exposent plus au risque de contracter des maladies, les usagers de drogues et de produits psychotropes. Il est nécessaire notamment d'informer les jeunes adolescents qui vont entamer une vie affective et sexuelle afin qu'ils disposent des bonnes informations quand ils en auront besoin. On peut aussi noter que 40% des personnes migrantes contaminées par le virus ont été infectées sur le chemin de l'exil et dans le pays d'accueil. L'information reste donc primordiale.

« *Don't be a prick* » - Isa PANIER

« Respecter l'intimité et le désir d'expérience des jeunes hors du cocon est important . »

Ton travail au quotidien concerne les jeunes et c'est notamment relatif à ce que vous appelez les Points Relais SIDA…

Il s'agit d'un réseau d'une vingtaine de partenaires associatifs que nous avons créé en Province de Namur, des professionnels qui ont décidé de placer la prévention du SIDA et des IST parmi leurs missions. C'est donc aussi bien vous le CIDJ que des Centres de promotion de la santé à l'école, de nombreux Centre de Planning Familial dont celui de Jemelle-Rochefort, Infor Jeunes, certaines Maisons de jeunes, des Services de prévention… Répartis sur tout le territoire de la province, ils sont en prise directe avec le terrain et les publics. Ils agissent comme des relais de sensibilisation auprès desquels les jeunes peuvent se tourner pour être informés de façon pertinente et actualisée car science et connaissances évoluent. Ces connaissances, nous les actualisons régulièrement à l'aide de formations pour les intervenants. Les partenaires diffusent aussi le matériel en permanence et lors des campagnes de prévention (brochures, préservatifs…). Nous construisons des animations et des outils communs et marquons le coup vers le tout public lors de la Journée Mondiale de lutte contre le SIDA (JMS) chaque 1er décembre.

Qu'est-ce qui ressort de ce travail en réseau ?

Ce qui est très intéressant avec ce dispositif, c'est la dynamique créée par des intervenants avec des formations différentes issues de secteurs proches, avec des points de vue nuancés et des missions souvent distinctes, mais qui deviennent fort complémentaires. C'est précieux et riche pour moi de pouvoir intervenir dans une école en binôme avec un professionnel de planning qui pourra élargir la discussion sur les questions de contraception, ou encore avec un animateur formé à l'art du débat qui connaît son public et qui a la capacité d'élever une discussion pour faire émerger des intelligences collectives.

Depuis quand parle-t-on de réduction des risques en tant qu'approche de la prévention? En quoi cela consiste-t-il et qu'a-t-elle apporté comme résultats ?

La réduction des risques, c'est amener la personne à devenir responsable de sa santé. C'est lui donner toutes les infos et les clés qui, le jour où elle en aura besoin, lui donneront la possibilité de réduire au maximum les risques pour sa santé. Pour un jeune, il peut s'agir de savoir où trouver et comment mettre un préservatif, l'objectif étant qu'il préserve sa santé mais aussi celle des autres. C'est aussi recevoir un consommateur de drogues, sans jugement et lui donner accès à du matériel non usagé et propre pour éviter les contaminations et la propagation qui peuvent être liées au partage de matériel usagé.

Certains diraient que cette approche peut inciter des jeunes à consommer ou s'adonner à la pratique sexuelle sans discernement…

Ce n'est pas parce qu'on donne un préservatif à un jeune qu'il aura une relation sexuelle le soir même. Au contraire, c'est un moyen de le responsabiliser en accompagnant le geste d'informations essentielles qui lui serviront le jour où il en aura besoin. Donner des informations fiables, c'est réduire les risques. Concernant les assuétudes, les études démontrent clairement que la réduction des risques liés à l'usage de produits en provenance des comptoirs d'échange de seringues *safe* (sûres) a permis de diminuer drastiquement le nombre de contaminations par voie intraveineuse dûes à de la réutilisation de seringues usagées. Il n'y en a pratiquement plus car les usagers savent que ces dispositifs existent, d'autant plus que là aussi l'accompagnement d'informations est associé.

As-tu l'impression que cette approche fait consensus au sein de la société ?

Pas toujours. Par exemple, certaines écoles ne souhaitent pas qu'il y ait une distribution de préservatifs à l'issue des animations. Je ne sais pas si c'est pour des raisons idéologiques ou de réputation à défendre vis-à-vis de certaines familles. C'est dommage, car un jeune est un jeune quelle que soit l'école qu'il fréquente. Faisons-leur confiance, le chemin se fait dans leur tête. Nous leur apprenons surtout à réfléchir aux notions centrales de respect de soi, de l'autre. C'est évidemment accompagné d'informations et d'incitations à une réflexion qui part d'eux-mêmes. D'ailleurs, nous commençons toujours par récolter leur questionnement de base sur les sujets qui les préoccupent. Puis viennent les outils de sensibilisation adaptés à leurs besoins qui peuvent être une animation, une brochure d'information, un film, un jeu, une expo…

Le jeune public manque-t-il vraiment d'informations ?

Tirer des généralités aurait peu de sens pour nous. Cela dépend de chacun et des milieux de vie. En réalité, ils sont fort exposés avec Internet et les publications qui ciblent les jeunes. On y trouve le meilleur comme le pire. Encore faut-il leur apprendre à faire le tri et à se montrer critiques. C'est là que nous intervenons, conscients d'être dans une relation éducative. Quoi qu'il en soit, nous sommes toujours bien accueillis par ces jeunes. Nous leur demandons un retour après chaque animation et la grande majorité estime que nos interventions répondent à leurs attentes de base.

Dans quels contextes intervenez-vous ?

Principalement dans les écoles et dans les centres accueillant des jeunes mineurs étrangers non accompagnés (MENA), en fonction des demandes de l'équipe éducative. L'idéal est d'intervenir plusieurs fois sous forme de modules en cheminant au départ de notions d'amour, de respect, de lien affectif pour en arriver aux questions de sexualité. Nous tenons aussi des stands dans des espaces événementiels où des publics sont à toucher : Go to summer, Esperanzah !, Verdur Rock... De ce fait, chacun est libre de venir jouer, s'informer et poser ses questions lors d'un échange au stand. Dans ces festivals, nous travaillons régulièrement avec des jobistes (pairs) qui circulent notamment pour signaler notre présence, distribuer du matériel ou faire remplir des questionnaires.

Comment vois-tu le rôle de l'école à propos de l'éducation à la vie relationnelle, sexuelle et affective (EVRAS) ?

Il faut se rendre compte qu'une intervention de deux heures par an, c'est peu. Cela dit, il existe des établissements scolaires ayant mis en place une cellule EVRAS. Cette cellule développe un projet pédagogique axé sur les questions liées à la vie relationnelle, affective et sexuelle. Elle prévoit un programme d'animations conçu avec les professeurs et élaboré pour les 6 années de scolarité. Il nous paraît plus intéressant de s'inscrire dans une réflexion commune, notre intervention gagne en sens et en poids. Par exemple, en première et deuxième, les Centres de Planning Familial vont plutôt aborder des questions liées à la puberté et à la contraception. Ensuite, nous abordons plus les questions liées à la relation amoureuse et sexuelle. Enfin, nous pourrons aborder les risques et comment les prévenir…

Y a-t-il des caractéristiques spécifiques aux jeunes qui justifieraient une approche particulière avec ce public ?

Non, mais pour les mettre à l'aise et répondre à leurs attentes, nous leur proposons de rédiger des questions anonymes avant notre première intervention. Ensuite, nous dépouillons et voyons les sujets qui les préoccupent puis nous revenons en classe en proposant une animation et des outils appropriés qui vont répondre à leurs attentes.

Y a-t-il un âge pour aborder les questions liées à la sexualité ?

Je ne pense pas. Il s'agit plutôt d'adapter le langage et de se placer à hauteur d'âge et de la maturité que l'on perçoit. Dans le cas des adolescents que nous rencontrons, derrière ce qui peut paraître parfois cru, ils sont souvent très fins et sentent tout de suite si l'adulte en face est légitime et pertinent, s'il les prend au sérieux en restant détendu et respectueux. Une fois ce cadre de confiance non jugeant induit, le courant passe très bien.

Qu'est-ce qui peut être difficile entre eux justement ?

C'est parfois délicat lorsque survient un décalage de maturité dans le groupe malgré le même âge, ou entre filles et garçons. C'est pourquoi il est important de discuter en amont avec des référents qui les connaissent pour anticiper certains obstacles en vue de poser le cadre. Mais lors de l'animation, l'équipe éducative n'est pas présente. On touche aussi à des questions intimes et confidentielles, donc nous n'acceptons d'autres adultes liés à d'autres enjeux que si les jeunes le souhaitent. Durant les animations, chacun est libre de s'exprimer ou pas. Parfois, en fin d'animation, des jeunes viennent vers nous avec une question dans la confidence, on se dit alors que notre travail fait son chemin.

En concevant certaines réalités auxquelles les jeunes sont confrontés, penses-tu qu'il y a des sujets primordiaux ou urgents à aborder liés à de nouveaux phénomènes de société ?

Chez pas mal de jeunes, je perçois beaucoup de craintes liées à l'image de la sexualité à laquelle ils sont massivement exposés. Il y a l'accès à la pornographie via Internet, la tentation des artifices de consommation en lien avec le fait de grandir dans une société hypersexualisée, tout ce qui se traduit à travers l'écho incessant des médias sociaux... Comme nous tous, ils vivent dans une société où les STÉRÉOTYPES DE GENRE sont toujours fort ancrés. Je pense aussi aux INJONCTIONS de performance, donc forcément sexuelles. Lorsqu'ils nous entendent dire que cette image de la sexualité (véhiculée par la pornographie) n'est pas fidèle au réel, que ce n'est pas ça la vie affective et sexuelle mais quelque chose de bien plus respectueux, subtil et nuancé, je sens la pression redescendre. C'est un ouf de soulagement de l'entendre quand on vit ses premières expériences. C'est important qu'ils puissent entendre que ces images sont là pour vendre et provoquer l'excitation, que l'essentiel réside dans le fait d'aller vers des expériences singulières au regard de leurs limites, du respect et du consentement mutuel, qu'ils ont le temps et la vie devant eux pour apprendre à s'épanouir sur ce point-là.

Les limites, le respect, le consentement mutuel, ce sont des sujets clés à l'heure où le voile se lève et les langues se délient à propos d'agressions sexuelles et des violences dans les rapports de genre…

Tout à fait. Quand ces sujets arrivent sur la table dans les groupes, le dialogue est assez serein, même si certains stéréotypes et préjugés véhiculés dans leurs différents milieux ont aussi la vie dure. C'est là l'objectif à combattre : l'ignorance. Concernant la diversité des orientations sexuelles, je pense notamment à des initiatives convaincantes basées sur le témoignage à l'image du projet du Groupe d'Intervention Scolaire (GrIS) mis sur pied par Arc-en-Ciel Wallonie, en collaboration avec les CHEFF et le SASER.

« Urbex » - Florette BURTON

Les GrIS proposent des rencontres en classe avec des femmes et hommes homosexuel·le·s qui interviennent et démystifient l'homosexualité et la bisexualité. Cela permet de constater que nous sommes humains avant tout, et d'apporter une bouffée d'oxygène aux jeunes concernés qui peuvent aussi trouver un tremplin et une aide en vue de s'affirmer et de réussir à assumer qui ils sont.

Tu as animé l'expo Pas ce soir chéri(e) ? avec nous. Qu'est-ce qui t'a marquée dans les rencontres avec les jeunes ?

Beaucoup de jeunes reconnaissaient avoir de la chance de succéder à tous ces combats qui ont débouché sur plus de droits, de liberté, d'égalité, d'évolutions des lois et des mentalités. Certains découvraient l'existence de mai 68 et ses influences sur les mouvements de libération ; c'est dire l'importance de regarder l'histoire avec eux pour comprendre les situations et enjeux actuels et d'avoir conscience de toujours rester vigilants dans un État de droit.

Question à mille balles. Quelles seraient les qualités nécessaires pour un animateur EVRAS ?

En plus de bien connaître son sujet, il faut se sentir à l'aise avec la thématique de la sexualité et ne pas avoir peur d'utiliser un langage sans tabous. Être à l'écoute, dans le non jugement, faire preuve d'ouverture d'esprit. Poser un cadre et pouvoir relier les propos à l'actualité et aux phénomènes sociaux actuels, donner les infos nécessaires. Si l'animateur dispose d'un petit peu de tout cela, les tabous tombent assez vite et il peut aborder ce qui les concerne afin qu'ils se disent en fin d'animation : « Ah, voilà des personnes, des associations et des lieux où je peux pousser la porte et obtenir un écho à ce que je vis, des informations fiables, des réponses à mes questions ou une solution en cas de soucis à l'avenir… » !

Qu'aimerais-tu dire comme mot de la fin ?

J'aurais envie de dire aux parents et aux adultes en général de se montrer à l'écoute. Nous avons eu cet âge clé, rappelons-nous que c'est difficile pour les jeunes d'affronter les transformations et de se situer à l'heure des premières expériences. Les réalités évoluent et des parents ne savent pas toujours comment réagir par rapport à leurs enfants. Respecter leur intimité et leur désir d'expérience hors du cocon est important. N'hésitez pas à leur indiquer les professionnels et les lieux à même de répondre à leurs questions. //

SASER

Le service de santé affective, sexuelle et de réduction des risques offre deux consultations par semaine de dépistage anonyme et gratuit du sida, de la syphilis, de la chlamydia, de la gonorrhée ou des hépatites B et C.

Sans rendez-vous les mardis de 16h à 18h et les jeudis de 17h à 19h. Une écoute téléphonique est également accessible au 081/77 68 20

Rue docteur Haibe, 4 - 5002 Saint-Servais
saser@province.namur.be

Vos POINTS RELAIS SIDA vous informent, répondent à vos interrogations ou vous orientent vers un service adéquat :

• **À Rochefort** > **CIDJ ROCHEFORT**
Rue de France, 10 - 5580 Rochefort - 084/22 30 73
luc.frippiat@cidj.be

• **À Jemelle** > **CENTRE DE PLANNING FAMILIAL DE ROCHEFORT**
Avenue de Ninove, 55 - 5580 Jemelle - 084/22 18 22

• **À Beauraing** > **L'AUTRE SENS**
Rue de Rochefort, 38A - 5570 Beauraing
082/67 92 40 ou 0473/82 19 67
service.prevention.beauraing@gmail.com
bf.autresens@gmail.com

GLOSSAIRE

• **VIH**
Virus d'Immunodéficience Humaine. Virus responsable d'un affaiblissement de l'immunité à l'origine du SIDA.

• **SIDA**
Syndrome Immunodéficitaire Acquis. Ensemble de symptômes consécutifs à la destruction de cellules du système immunitaire. Le SIDA est le dernier stade de l'infection au VIH, lorsque l'immunodépression est sévère.

• **Assuétude**
Dépendance, addiction (par exemple à l'égard d'une drogue).

• **Stéréotypes de genre**
Croyances partagées concernant les caractéristiques d'une personne ou d'un groupe de personnes en raison de leur expression et/ou identité de genre. Les stéréotypes peuvent avoir trait aux caractéristiques physiques mais aussi à la personnalité, aux comportements...

• **Injonction**
Ordre d'obéir immédiatement, véhiculé par une personne, un groupe de personnes, ou tout un système.

FUNAMBULES

L'amour c'est du funambulisme.
La corde est le lien entre les deux personnes.
Si la corde cède, l'amour est rompu,
le funambule tombe. Si la corde tient,
le funambule peut continuer d'avancer,
comme l'amour peut continuer de grandir.
Le funambule est en équilibre entre la vie
et la mort, l'amour est un équilibre
entre l'arrêt et la continuité.

MAXENCE FABRITIUS

Quand JE T'AIME...

Quand je t'aime, je te vois belle,
ton regard m'émerveille.

Quand je t'aime de tout mon cœur,
je sens cette chaleur, qui remplit
mon cœur de bonheur.

Quand je t'aime de toute mon âme,
je me dévoile devant la beauté de tes yeux
qui me rendent si heureux.

Quand je t'aime de tout mon corps,
je sens tes gestes plein de tendresse.

MAGALI XHENSEVAL

À NUE

Je voudrais te dire qu'aujourd'hui,
c'est la première fois que je pose nue.
À vrai dire, je ne l'aurais fait pour personne
d'autre que toi, Nicolas. Ce qui m'a convaincue,
c'est sûrement cette façon que tu as de regarder
les gens de tes yeux bleus, presque électriques
et de voir en eux, ce qu'ils ont tenté
de cacher leur vie durant.

Tu comprends les gens, tu nous comprends,
tu me comprends. Je sais que je peux me dévoiler
en cet instant, que tu me verras vraiment,
et en voyant ta toile j'espère me voir moi aussi.
C'est le but pour moi de ce tableau, savoir
qui je suis, tout du moins, me mettre en piste.
Car finalement, je ne me connais pas. J'aimerais
plonger en moi-même, retenir ma respiration
et découvrir les fonds marins de mon âme.
C'est pour cela que je suis ici aujourd'hui,
devant toi. Je sais que s'il y a bien
une personne capable de me faire avancer
dans cette découverte de mes abîmes,
c'est bien toi Nicolas.

Je te regarde peindre, ton pinceau danse sur
la toile depuis maintenant presque une heure.
Chaque trait semble être arraché au temps.
Chaque regard que tu poses sur moi ressemble
à une déchirure dans le voile qui me sépare
de ce que je suis. J'attends, je te vois à l'œuvre,
tu me donnes naissance une seconde fois,
mais qu'est-ce que ça va donner ?
Qu'est-ce que JE vais donner ? Une nymphe ?
Un monstre ? Et vais-je même me reconnaître ?

Ces questions sont sur le point de trouver
leurs réponses, Nicolas me dit qu'il a fini,
que je peux venir regarder la toile. Je descends
de la petite estrade sur laquelle je suis debout
depuis deux heures, je fais quelques pas dans
sa direction. Mais finalement, je tourne
les talons, me rhabille et sors de son atelier
sans un regard en arrière.

J'ai passé la moitié de ma vie
à me débattre au milieu des ombres qui
entouraient mon être. Je viens de comprendre
qu'elles font partie de moi.

THÉO LEUNENS

LA PREMIÈRE FOIS...

La première fois que j'ai aimé,
c'était une innocente mélodie au violon.
Légère, douce, mais complexe.
J'avais travaillé longtemps et durement
pour y arriver avec une telle aisance,
et cette satisfaction me poussait inlassablement
à recommencer, encore et encore
avec toujours plus de passion,
jusqu'à en avoir mal aux doigts,
aux épaules, au poignet.

La fierté qui m'envahissait évanouissait
tous mes doutes.

Je me sentais comme une reine dans ce domaine
et rien ni personne ne pouvait me faire tomber.
Du moins, tant que je jouais.

C'est à cet instant que je suis tombée amoureuse
de cet instrument. J'ai aimé sa complexité,
tant dans ses formes que dans sa maîtrise.

Dès lors, dès que je le vois, je ne peux
m'empêcher de le percher sur mon épaule
pour sentir le frottement de l'archet contre
ses cordes et pour l'entendre chanter
de sa belle et unique voix.

Je suis comme l'enfant bercé par le son
des vagues, me laissant aller au gré
de chacune de ses mélodies.

ÉLISE GAUTHIER

SEULS À DEUX

Seule devant son miroir, elle pense à son amour.
Elle essaie plusieurs tenues pour trouver la plus
belle. Elle tourne pour se voir de tous les côtés.
Elle plie ses jambes pour imaginer toutes ses
poses quand elle sera avec son amour.

Seule, dans le métro, elle va vers son amour.
Ses mains sont moites. Un léger sourire
s'aperçoit sur son visage. Ses jambes tremblent
d'impatience. Parmi tous ces gens,
elle est seule au monde.

Elle retrouve ses amis sur place,
elle câline tous ses amis. Ses mains touchent
chaque épaule. Sa voix est remplie de joie.
L'amour remplit tout son corps.

De loin, elle le voit venir sur la place.
Ses yeux pétillent, son ventre est rempli
de papillons, son corps se remplit de bouffées
de chaleur. Elle lui court dans les bras
au point d'avoir des crampes mais
elle s'en fout car son amour est plus fort
que toutes les douleurs du monde.

Seuls à deux, ils se sont retrouvés,
Leurs corps sont collés l'un contre l'autre.
Leurs mains s'entrelacent. Leurs yeux se parlent
sans même rien dire. Ils ont tous les deux un
sourire. Jusqu'aux oreilles. Ils sont dans leur bulle.
Plus rien ne peut les arrêter de s'aimer.

ALICE DENEUMOSTIER

© Cederik LEEUWE

EXPÉRI(D)ANSE !

UN SOUPÇON DE DANSE UN BRIN D'ÉCRITURE UNE BONNE DOSE D'AUDACE

Entretien avec les quatre jeunes danseuses d'Expéri(d)anse
Propos recueillis par **Clélia MALET** (CIDJ Rochefort)

Expéri(d)anse, c'est la rencontre surprenante entre des jeunes filles et garçons, le mouvement et l'écriture.

Une expérience hors du commun : espace d'expression et d'exploration du corps, de soi, des autres.

Avec 4 jeunes filles, les ateliers mensuels ont abouti à la réalisation d'un film hybride mêlant voix et mouvements, textes et danses. Ce film raconte Expéri(d)anse, mais aussi une histoire puissante et poétique d'émancipation de ces adolescentes.

Comment expliqueriez-vous Expéri(d)anse à quelqu'un qui ne sait pas du tout de quoi il s'agit ?

A : Expéri(d)anse, c'est un atelier sous plusieurs formes, qui aide à se découvrir soi-même, à être plus en contact avec les autres, et en même temps avec la danse. On découvre des nouvelles choses, qu'on ne savait pas. Comme la sensation que ça fait quand on a les yeux bandés, qu'on ne voit rien, et qu'on est lâchés. C'est quelque chose à faire une fois dans sa vie.

O : On peut se faire des copains. C'est fait pour se détendre et avoir plus de confiance en soi.

A : Expéri(d)anse, ça porte bien son nom, mais pas tant que ça en même temps. On pourrait croire que ça permet de tester plein de styles de danse différents, mais ce n'était pas ça. Il y a eu de l'écriture, on a joué avec des foulards, on a réalisé une sculpture de chaises qui était magnifique… on n'a pas vraiment découvert des styles de danse différents, comme apprendre de la danse orientale. C'était des expériences de danse, mais pas comme j'avais imaginé.

Qui étaient les animatrices et l'animateur ?

O : Il y avait Justin, qui menait la danse.

A : Et aussi Jacinthe, une accompagnatrice et une coach d'écriture. Il y avait Clélia, qui a aidé au projet, qui l'a même un peu créé. Et puis les participantes à l'atelier.

Cela vous faisait-il quelque chose que les animatrices et l'animateur aient parfois pris le rôle du participant ?

K : Ça ne me dérangeait pas.

A : Je trouvais ça sympa. Il n'y avait que l'animateur qui encadrait qui nous regardait et les autres participaient avec nous.

Comment avez-vous connu le projet ?

É : Au cours de danse avec Audrey. Elle nous a dit que quelqu'un allait passer pour nous présenter un projet. D'ailleurs c'est toi qui est venue. Tu nous as proposé de venir « faire de la danse autrement ». Ça m'a super bien intéressée, ça a directement fait tilt, je savais que c'était pour moi. J'avais envie de progresser encore plus, de développer encore plus ma créativité.

Comment avez-vous vécu le tout premier atelier ?

A : Comme c'était nouveau, c'était un peu gênant au début. En plus, on connaissait personne. Après, on s'est laissé aller et ça a été. On a fait un exercice où on devait se laisser tomber en arrière et faire confiance aux autres.

O : Moi, je me rappelle la première séance, on avait fait les saluts, là. On les a répétés toute l'année pour se dire bonjour.

É : Je ne savais pas qu'on allait directement avoir confiance en soi et en l'autre dès le premier jour. Je m'attendais à trouver quelque chose de créatif, où chacun pourrait essayer des mouvements comme il le voulait, avec Justin qui nous donne des conseils. Et ça, c'était présent dès le départ.

Était-ce ce à quoi vous vous attendiez ?

O : Non, je m'attendais à bouger beaucoup plus, à danser beaucoup plus. Là on n'avait pas fait de la danse. Pourtant ça s'appelait Expéri – DANSE.

Tu trouves que ce n'était pas de la danse ?

O : Oui.

Et plus tard, au fil des ateliers, trouves-tu que ça a un peu changé ?

O : Quand même, oui. On a fait des chorégraphies. Par exemple, on inventait chacune un mouvement, puis on mettait ces mouvements l'un après l'autre et ça faisait une chorégraphie.

Et toi, A. ?

A : Ben non, comme O., comme il y avait le mot danse, je m'attendais à ce qu'on danse plus comme de la danse « normale ». Au début, on a fait beaucoup d'exercices de confiance plutôt que de la danse. Par la suite, on allait vers de la chorégraphie, même si parfois on la créait nous-mêmes.

C'est quoi de la danse normale pour toi ?

A : Quand c'est celui qui créé la chorégraphie qui l'apprend aux autres et qui réfléchi. À Expéri(d)anse, on a tous réfléchit à la chorégraphie.

Ça t'a déçue ?

A : Non, parce que j'ai découvert des choses.

K. ?

K : Moi, je n'ai pas trop aimé l'impro. J'ai essayé, mais je n'aime toujours pas.

Qu'est-ce qui fait que tu as continué ? Tout le projet était basé sur de l'impro !

K : Je sais pas. Ça m'intéressait, ça pouvait être cool. Je me suis dit : « Si j'ai commencé, autant terminer. » J'ai aussi pensé à la technique de Justin, qui pouvait m'aider. Et puis, ça me faisait de la danse en plus.

Et vous, l'impro, ça vous a plu ?

A : C'était stressant. Durant les premiers ateliers, je me suis posé pas mal de questions : « Qu'est-ce que je vais faire ? », « Est-ce que ça va être beau ? », « Est-ce que les autres vont se moquer ? »…

Quand Justin nous a demandé un mouvement féminin : « Est-ce que c'est bien d'aller tout de suite dans les clichés ? » C'était surtout à propos de ce que ça donne, de l'apparence. Mais avec le temps, c'était plus facile.

O : Moi, je suis assez à l'aise parce que ce sont des gestes qui viennent sans que j'y réfléchisse. Je me prends pas la tête.

Est-ce que vous cherchiez à ce que ce soit beau ou joli ? C'est quoi les beaux mouvements pour vous ?

O : Un beau mouvement, c'est un mouvement raffiné, précis, qui a été répété plusieurs fois, appris. Je ne cherchais pas spécialement à faire des beaux gestes.

A : Oui, quand même ! Pour moi, un beau mouvement, c'est un mouvement qui décrit bien la situation. Si on parle d'une histoire triste, ce n'est pas quelque chose de joyeux. Ça doit correspondre à l'histoire qu'on veut raconter.

Qu'est-ce tu penses de la danse qu'on a découverte, É. ?

É : On a créé des nouveaux mouvements. J'ai essayé des choses que je n'aurais jamais pensé faire avant. Par exemple, le pont que je devais faire en l'air. Si un jour tu m'avais dit que je devais faire ça comme ça, je ne l'aurais pas fait. Ici, j'ai osé parce que je me sentais bien en confiance. Par après, j'ai essayé de faire un pont en l'air avec d'autres mais je ne me sentais pas en confiance, et au final, je ne l'ai pas fait.

On a beaucoup parlé de la confiance ensemble après le projet ! Vous pourriez m'en dire un peu plus ?

É : Ce qui est magique avec Expéri(d)anse, c'est que ça s'est fait directement. Je ne saurais pas expliquer comment. C'était tellement fort que c'est inexplicable.

A : C'est difficile à expliquer la confiance. C'est comme la complicité. Il y a des personnes avec qui on sait, en leur parlant une fois que ça n'ira pas. C'est au niveau du comportement.

É : Je pense que plusieurs choses ont influencé. Tout d'abord, la passion de la danse, qui se reflète dans chaque mouvement. On était vraiment impliquées dans la danse, et on oubliait limite ce qu'il y a autour, les personnes qui jugent, les insultes qu'on reçoit et toutes les personnes qui peuvent nous « détruire ». Et puis, tout le monde cherchait à ce que les autres se sentent en confiance, que le groupe soit bien. Il y avait beaucoup de bienveillance chez chacun.

Et concernant les ateliers d'écriture… Aimiez-vous déjà écrire ? Aviez-vous déjà participé à des ateliers comme cela avant ? C'était comment ?

K : Écrire, ça me dérange pas, mais ça dépend du sujet et de mon état d'esprit. À Expéri(d)anse, je n'ai pas toujours aimé. Des fois, il fallait trop parler de soi, et c'est vraiment pas mon truc. Ça me met mal à l'aise de me focaliser sur moi.

O : Ça m'est déjà arrivé d'écrire juste pour moi, mais je n'avais jamais écrit comme ça.

A : J'ai eu un journal intime, mais ça n'a pas duré longtemps… J'ai trouvé ça relaxant de décrire ce que je ressens par l'écrit. On pouvait se relâcher. On se sentait aussi soi-même. Jacinthe nous donnait des petites consignes. Une fois, elle nous a demandé de choisir une photo de nous en train de danser. On devait parler comme si ce n'était pas nous, mais une autre personne : est-ce qu'on avait envie d'aller lui parler ? Pourquoi ? Comment on la trouvait ? On pourrait dire qu'on « s'envolait ».

É : Moi aussi j'avais un journal intime quand j'étais petite. J'ai appris des choses sur l'écriture grâce à mon papa, mais aussi dernièrement grâce à Jacinthe. Et au fur et à mesure, au-delà de la passion de la danse, j'ai eu la passion de l'écriture. Maintenant, j'écris presque tout le temps. Ça m'arrive de lire mes textes à mes proches. Mais j'en garde certains pour moi.

Expéri(d)anse, sans les ateliers d'écriture, ça aurait été pareil ? Pourquoi ?

O : Non, parce que c'est un exercice de fin, qui clôture les ateliers, en revenant sur ce qu'on a fait.

A : Pour moi non plus. Car c'est aussi l'écriture qui a créé une certaine complicité. Sans ça, on ne se serait jamais raconté nos histoires. Ça n'aurait pas donné le même rendu dans le spectacle.

Y a-t-il des choses qui ont été difficiles pour vous durant Expéri(d)anse ?

A : J'ai trouvé difficile de créer une chorégraphie sur moi-même. Quand Justin nous a demandé ça, j'ai eu un bug, je n'arrivais pas à savoir ce qui me définissait réellement et comment le mettre en mouvement.

O : J'avais du mal pour les exercices de confiance où il fallait se laisser tomber en arrière. Le fait qu'on me touche, ça me dérange. Mais c'est passé parce qu'au fur et à mesure, on commençait à se connaître.

K : Je dirais : sortir de ma zone de confort, oser, lâcher prise. Comme c'était beaucoup de l'impro et que j'ai quand même du mal avec ça, ça n'a pas été facile.

É : Les difficultés que j'ai rencontrées, c'était autour de « surpasser ma peur ». Mais chaque fois, ces difficultés me paraissaient surmontables. Je savais que je pouvais y arriver, qu'ensemble, on pouvait y arriver. Les obstacles, je les voyais comme des défis qu'il fallait relever. Et finalement, j'étais fière. Parfois, j'ai trouvé que c'était douloureux de parler du passé. Mais après, quand on en parle, on se sent légère. Je ne m'en suis pas rendu compte sur le moment, mais l'écriture m'a vraiment fait du bien.

Le film, ça vous a fait quoi de le voir projeté au Centre Culturel ?

K : J'étais avec mes copines. Et ça les a touchées. Montrer le film aux gens, je m'en fous quand je ne les connais pas. Et si on continue à le montrer, c'est bien si ça peut aider d'autres personnes, si ça peut amener à de la réflexion.

O : Moi, j'ai trouvé ça gênant avec ce que je raconte. Ça permet de faire passer un message. J'avais mes amies près de moi, qui me demandaient si c'était vrai. Elles ne savaient pas.

A : J'étais fière, surtout pour mes parents ! Et puis, ça rappelait de bons souvenirs.

É : Moi aussi, ça m'a rendue fière quand le film a été montré. C'était très émouvant. Le fait de savoir qu'on a fait ça tous ensemble, c'est une joie totale. C'est aussi quand j'ai vu le film que j'ai compris qu'Expéri(d)anse m'avait vraiment rendu légère. Je me suis dit « Waw ! ».

Pourriez-vous expliquer ce que nous sommes allées faire à Namur, début juillet ?

O : On a été chez… comment ça s'appelle déjà ?

A : Vie Féminine.

O : Il y avait deux groupes de femmes qui sont venus. On les a séparées en plusieurs petits groupes. Elles nous ont posé des questions et on leur a expliqué ce qu'était Expéri(d)anse. On a aussi regardé notre film. Il y a des femmes qui ont même pleuré.

En effet, c'étaient deux moments remplis d'émotions, de partages, de bienveillance. Les ateliers Expéri(d)anse sont terminés, mais l'aventure continue notamment par la diffusion du film. En juillet 2019, nous étions invitées par Vie Féminine pour la semaine d'étude : « Fortes et fières : des pratiques et savoirs qui changent la vie des femmes ». Il nous était demandé de répondre à certaines questions. Qui aurait pu y répondre mieux que les participantes elles-mêmes ?

On nous a demandé si Expéri(d)anse rendait les participantes fortes et fières…

O : Oui, ça m'a rendue plus forte parce que j'ai pu m'exprimer par l'écrit, par la danse, par la parole. Ce que j'ai pu exprimer dans la vidéo, dans mon cahier et dans les ateliers, ça ne me reste plus sur le cœur.

A : Je me sens plutôt fière que forte. On a pensé d'un coup à faire le film et on y est arrivé. Forte peut-être aussi, mais je ne sais pas l'expliquer.

K : Moi, je trouve que ça dépend. Honnêtement, par moments oui, par moments non. Quand j'ai vu la vidéo, je me suis dit que j'aurais pu être plus précise dans mes mouvements. Ça me dérange pas de la montrer, mais quand je pense à ça, je suis un peu moins sûre. Mais comme dans la vidéo, on a pu prendre la parole, on a pu dire ce qu'on voulait et s'exprimer sans jugement, ça redonne un peu de fierté. Même si ce que j'ai dit à ce moment-là n'est pas ce que je dirais maintenant, forcément.

Avez-vous appris des choses ?

K : J'ai appris à être plus patiente, plus conciliante avec les gens. C'est important d'être bienveillante avec les autres. Autre chose, c'est que de base, comme je connaissais personne (enfin, on n'était pas spécialement amies), je n'aurais pas continué. Et là, le fait que j'aie continué et terminé le projet, c'est dingue. Dimanche, je vais à un stage de danse avec une professionnelle. Et là, je connaîtrai vraiment personne. Tu vois, si j'avais pas vécu Expéri(d)anse, je ne l'aurais pas fait. Je serais partie du principe que si je connais personne, j'y vais pas. Et là, je connais personne, et j'y vais !

Et vous, les filles ?

É : Ça m'a donné plus d'idées sur comment danser quand on veut créer une chorégraphie, quels mouvements il faut faire, le type de gestes… J'ai gagné en confiance et en estime de moi. J'ai aussi beaucoup appris grâce aux exercices de respiration. Quand Justin nous a montré ça, j'ai vraiment compris dans quel état on pouvait être pour danser ensemble.

Et puis, j'ai observé un peu tout le monde pendant les ateliers… En voyant les différents mouvements que chacune faisait, je voyais les différentes personnalités. C'est aussi ça que j'aime dans Expéri(d)anse. Je me suis rendu compte que Justin nous a fait découvrir nos personnalités, il voulait qu'on sorte de notre coquille, qu'on se développe dans notre personnalité, mais aussi par rapport à la danse, aux autres et au monde.

A : J'ai appris qu'il ne faut pas forcément être honteuse de soi. Que ce n'est pas le reflet du miroir qui nous représente. Que même si on semble chic ou distinguée, peut-être qu'à l'intérieur on est une rockeuse. Il faut plus regarder l'intérieur que l'extérieur… mais c'est plus facile à dire qu'à faire.

Tu te poses souvent ce genre de questions ?

A : Oui. Des fois, je me dis en me regardant dans le miroir « Est-ce que c'est réellement moi ? » C'est pour ça que je porte des vêtements neutres.

C'est intéressant que tu parles de tout ça. Je sais que c'est important pour toi la tenue, car tu m'as déjà dit que tu aurais aimé qu'on te demande ton avis pour le costume du film. Qu'aurais-tu choisi ?

A : Niveau pratique, je me serais mise en pantalon, plutôt qu'en robe. Au niveau style, je serais restée sur du neutre, gris-blanc, avec une touche de rouge, car dans le spectacle on explique que c'est pas le miroir qui décrit quelque chose.

Quels ont été les ingrédients incontournables au projet, pour vous ?

O : Les chorégraphies de Justin et celles qu'on inventait. Et une bonne ambiance !

A : La complicité, mais aussi l'ambition. Qu'on soit allées à fond et jusqu'au bout. On est parties de rien, et on a fait un super beau film.

K : L'expérience de Justin, son niveau. La bonne humeur aussi. On n'était pas déprimées à se morfondre. Et puis pas d'embrouilles, pas de tension, donc ça aide. Si il y avait eu plus de gens, il y aurait sûrement eu plusieurs clans. C'est moyen pour la cohésion de groupe, mais ça ne me dérange pas, ça a toujours été comme ça.

Deux vigilances, deux choses qu'il faut éviter lorsqu'on construit un projet comme Expéri(d)anse ?

K : Il faut vraiment faire attention au temps. On est revenues sur des placements de chaises plein de fois, alors qu'on aurait pu gagner 30 minutes pour peaufiner autre chose.

O : Il faut éviter les disputes et la mauvaise humeur !

D'après vous, y a-t-il des choses qui manquaient ? Si vous aviez pu y ajouter quelques ingrédients, quels seraient-ils ?

O : Ça aurait pu être chouette pour l'ambiance et la dynamique qu'on soit un plus grand groupe.

É : Tous les ingrédients étaient là. S'il y a la confiance, la danse et une bonne entente dans le groupe, il n'y a rien à ajouter, c'est juste top ! Dans les chorégraphies, chaque mouvement était bien réfléchi, la place de chacune était définie et lui correspondait bien.

K : Je suis d'accord. Pour la partie solo de chacune, Justin a bien fait en sorte que ça convienne à tout le monde, et que ça nous corresponde vraiment. Si j'avais été à la place d'É., clairement je l'aurai pas fait.

É : Chacune avait sa place, et ça se voyait aussi lorsqu'on écrivait.

K : Pour revenir à l'écriture, ce qui est dommage, c'est qu'on n'ait pas eu un temps après la lecture du texte de l'un ou l'une d'entre nous pour revenir dessus, débattre, en parler, poser des questions. Un moment d'échange. Je pense que ça nous aurait rapprochés parce que ça nous aurait permis de mieux comprendre pourquoi les autres ont dit certaines choses.

J'aurais aussi aimé qu'on s'y prenne un peu plus en avance avec le film, pour travailler la mémoire. Là, on l'a fait en deux jours, et même pour le texte final, on a eu peu le temps de se demander : « Est-ce que ça me correspond réellement ? Est-ce vraiment ça que j'ai envie de dire ? » Bon, après, je sais que c'est délicat : entre le moment où on l'a écrit au résidentiel et le moment où on a fait la projection 3 semaines plus tard, ça a quand même changé.

Vous voulez ajouter quelque chose sur tout ça ?

K : Même sans parler d'Expéri(d)anse, je trouve que ce serait cool de faire un projet du même genre, mais dans lequel on parlerait de sujets qu'on aborde jamais ou très peu. Par exemple, par rapport aux femmes. Ça me plairait de moins écrire et de plus débattre.

A : Pour moi, Expéri(d)anse c'est quelque chose à tenter.

É : Je me souviens que j'étais triste quand le résidentiel a été fini, tellement j'adorais ce projet. Pour le tournage du film, j'étais trop contente de vous retrouver. C'était intense ! Et là, j'ai aussi vu l'entraide, la patience. Tout le monde était fatigué, avait mal partout, mais on est restées calmes jusqu'au bout. On était géniales, les unes avec les autres. //

Retrouvez le teaser du film sur notre site Internet :
www.cidj-rochefort.be

Pour découvrir le film complet, pour en savoir plus à son sujet, ou pour une éventuelle projection, n'hésitez pas à vous adresser à Clélia du CIDJ Rochefort : clelia.malet@cidj.be

Un projet mené par le CIDJ Rochefort, en partenariat avec Jacinthe Mazzocchetti, Justin Collin et le CJC.

Avec le soutient de la MCFA.

« Mon corps qui crie "Écoute-moi !" »

« Un mouvement brusque m'a redirigée vers ma raison de vivre, ma passion : la danse. »

« Dépasser ma tristesse, ma colère, ma peur des autres. »

« Et puis, il y a le hip hop. Me défouler, m'amuser, m'exprimer, bouger. »

« Elle est en contact avec ses émotions. »

« Fluidité, beauté des couleurs, elle oublie ses complexes et s'en libère. »

« Donner et se donner la liberté. »

« Moi et mon corps, on vous répond : "Et alors ? Chacun est unique, non ?" »

EXPÉRI(D)ANSE !

Par **Jacinthe MAZZOCCHETTI** (LAAP-UCL)

Expéri(d)anse, ce sont des ateliers, entre mouvements et mots, entre danses et poésies, animés par Justin Collin et Jacinthe Mazzocchetti, initiés par le* CIDJ de Rochefort, *et singulièrement Clélia Malet, responsable du projet, en partenariat avec le* CJC *(Centre des Jeunes et de la Culture) en la personne d'Audrey Levoisin.

Expéri(d)anse, ce sont des rencontres dans des écoles secondaires en collaboration avec des professeur.e.s de gym de l'Institut Jean XXIII et au sein des cours de danse du CJC. Cinq groupes de jeunes confrontés durant quatre heures à de la danse créative, contemporaine, non strictement chorégraphiée et à la mise en mots de leurs vécus, sensations, émotions. Des jeunes femmes surtout, de douze à vingt-trois ans, de jeunes garçons aussi dans une des classes participantes, expérimentant d'autres modalités de mouvement et d'expression : inventer des pas, danser les yeux bandés, danser avec des objets, peindre avec les corps, écrire.

Expéri(d)anse, c'est ensuite un petit groupe (l'équipe d'animation ainsi que cinq jeunes filles) qui, de samedi en samedi, va de plus en plus loin dans la création et l'expression dansée et racontée. Danser de soi. Dire de soi. Un petit groupe qui cherche, se cherche, s'apprivoise en dehors des regards extérieurs d'abord, confronté à ces derniers par la suite, via la réalisation d'un court-métrage lors d'une résidence. Des images et des mots, des corps et des cris, pour faire rencontre.

Ce que le groupe a vécu lors de ces échanges créatifs se raconte difficilement. Je ne décrirai pas les détails de chaque atelier. Ce qui me semble important, c'est de mettre des mots sur les déplacements, les bouleversements. De préciser aussi que les frontières entre animation et participation ont été poreuses. L'animateur et les animatrices ont voulu, eux aussi, mettre à nu certaines de leurs fragilités. Quand la responsable du projet intègre le groupe et se laisser porter ; quand l'animateur-danse sort lui aussi son carnet, écrit, partage ; quand l'animatrice-écriture danse ! Plutôt que de penser en termes d'apprentissages, de spectacles, nous avons voulu éprouver ensemble : faire avec, ne pas toujours savoir vers où aller, ne pas définir de façon figée des objectifs, mais se laisser porter par le processus, en confiance sur base de nos expériences de vie et de travail, sur base de l'engagement du groupe.

La démarche chorégraphique est étymologiquement liée à un « écrire » de la danse : *khoreia* (danse) et *graphein* (écrire). Littérature et danse se rencontrent, partagent « ce point commun » de leur « force métaphorique », nous disent Magali Nachtergael et Lucille Toth. En ce sens, nous avons tenté de devenir « chorégraphes » : oser créer tout en étant accompagné·e·s et nourri·e·s des idées de l'animateur-danse, du groupe, des objets, des musiques, des rires, des mots déposés d'une semaine à l'autre, des regards. Nous avons écrit de nos corps, écrit de nos mots, dans des mouvements qui s'interpellent et se répondent :

Des corps aux mots
Des mots aux gestes
Des gestes aux corps

« Je suis », disent les textes des filles, affirmant la complexité de leur être.

Quand chacun·e devient chorégraphe, les corps, les personnes, les identités sortent de leurs carcans, de leurs boîtes, de leurs prisons, mais aussi de leur « analphabétisme », dirait Jérémie Piolat. Car, expose-t-il, les corps des sociétés occidentales, en lien avec l'histoire impérialiste et les logiques de hiérarchisation des groupes humains, ont été coupés de leur « nature », de leur animalité. Les corps ont été pensés en dehors des personnes, séparés des esprits. La raison affirmée supérieure, les émotions enfouies. Danser, c'est aussi penser le monde. Écrire, c'est aussi transformer les émotions en mots. Notre corps parle à notre insu, qu'il bouge ou soit figé, qu'il soit bruit ou silence. Au-delà des masques, que dit-il ? Que cachons-nous ? Comment écouter ? Pourquoi est-il si difficile de toucher et d'être touché ?

Les corps devenus « analphabètes » sont mal à l'aise dans l'acte de créer, de lâcher prise. L'enjeu est alors d'oser, de sortir de l'analphabétisme, mais aussi du mimétisme, de ces gestes qui reproduisent un ordre social ou une chorégraphie cadenassée, plutôt que d'en déplacer les lignes. Créer demande de se faire confiance, de sortir de la mise en scène de soi. Se déploient alors les solitudes, les estimes de soi fragiles, les troubles du face à face tout autant que les histoires sensibles, les singularités, les originalités. Avec les jeunes participant·e·s, nous avons senti, entendu, exploré les malaises, mais aussi les possibles de ces libertés nouvelles, lorsqu'il ne s'agit pas de reproduire, mais d'inventer. Comment bouger lorsque la partition n'est pas figée ?

Tu as le langage
Tu as la grammaire
Tu as le vocabulaire de ton corps
Tu peux créer !

Des corps « analphabètes », mais aussi des corps genrés, HÉTÉRONORMÉS. Des corps qui ont intégré leur supposée place dans l'espace public : des filles qui s'effacent ou se sexualisent, des garçons qui s'imposent et surjouent leur virilité. Si la danse, pour toutes et tous, peut être un lieu d'émancipation, tel n'est pas d'emblée le cas. « Le genre du corps suppose la monstration de signes, d'attitudes, d'énergies selon une division binaire homme/femme, qui reproduit la division masculin/féminin. Comment la danse revisite-t-elle ces ASSIGNATIONS ? » s'interroge Pauline Boivineau.

Le monde de la danse est traversé par d'importantes questions à l'égard du GENRE. Sans aller trop loin, dans les discours communs, la danse est encore souvent assimilée à « un truc de filles ». Et si, sur la scène de la danse classique notamment, nombre de stars sont des femmes, cela n'implique pas d'emblée qu'elle soit une scène féministe, un lieu de valorisation et de reconnaissance de ces dernières, un lieu également de décloisonnement des identités genrées. De plus, la démocratisation des cours de danse s'est accompagnée de formes de standardisation qui font la part belle aux stéréotypes. Féminité et masculinité sont mis en scène : des mecs gros bras casquettes en Break, des filles mini shorts et paillettes en Girly. La danse peut à la fois être un lieu de reproduction et de déconstruction des stéréotypes. Cette scène rejoue les rapports de force et les rapports genrés de la société tout autant qu'elle les confronte, au travers de créations qui bousculent les cadres. C'est cette voie que nous avons voulu emprunter.

Seul un des groupes avec lequel nous avons travaillé était mixte. Les jeunes garçons, un peu surpris, un peu contraints, tout en se pliant aux consignes, ont exposé leurs gênes, leurs peurs de se laisser aller. Même si tous ont participé et pour certains ont pris du plaisir, notamment lorsque les exercices proposés étaient plus proches du jeu ou de la gymnastique, les regards et les textes produits relataient un mélange de lâcher-prise, dont la possibilité souvent manque, et de malaise face aux écarts demandés quant aux normes dominantes. La danse, en dehors des mises en scène très masculinistes, les fragilise face au jugement des pairs, paralysés parfois par la crainte d'être considérés comme « efféminés ». Cette expérience montre le travail gigantesque encore à réaliser en matière de genre et d'orientation sexuelle. Elle révèle aussi combien les stéréotypes enferment les jeunes garçons tout comme les jeunes filles et tiennent au silence une part d'eux-mêmes. Enfin, cette expérience donne aussi des pistes de travail avec et autour des corps, avec et autour des mots pour permettre à toutes et tous de (se) rencontrer et de questionner les cadres.

Au final, nous avons donc davantage expérimenté avec des jeunes filles. Lors des ateliers du samedi, certaines des propositions de Justin Collin portaient spécifiquement sur cet enjeu du genre. À cet égard, un des moments les plus intéressants fut cette demande de « danser comme une fille ». Après un moment de perplexité, le groupe a proposé des enchaînements très stéréotypés : des cheveux en mode pub L'Oréal, des gestes très délicats, des postures sexualisées… Ensuite, la consigne enjoignait chacune à créer quelques pas qui les représentaient. Les enchaînements proposés étaient très différents : affirmation de soi, souplesse, mode guerrière… Un peu comme dans cette campagne de publicité (Always) où il était demandé à des enfants et à des jeunes femmes de courir « comme une fille » : les enfants couraient vite, loin ; tandis que les jeunes femmes surjouaient l'ensemble des stéréotypes de femmes fragiles, superficielles, ne sachant pas vraiment courir…

Ce qui nous a mené à une discussion très intéressante – danser comme une fille versus danser comme on est – et à débattre des attributs supposés de l'un et l'autre sexe, genre, corps. Même si les premiers réflexes ont été de stéréotypes, même si les jeunes filles de notre atelier, comme c'est le cas pour la majorité d'entre nous, sont fortement confrontées à des images réductrices de ce que devraient être une « femme », une « belle femme », des discussions éminemment réflexives et des textes très forts ont été produits :

« Pour moi, la beauté n'est pas forcément
ce qu'une personne est, car il y a la beauté extérieure,
mais aussi, celle intérieure qui peut s'appeler la force. »

« Pourquoi être quelqu'un d'autre
quand on peut être soi-même ? »

« Quand je me regarde dans le miroir,
je vois une fille qui pèse plus de quinze kilos en trop.
Je vois aussi une fille qui a une grande envie,
l'envie de changer au fond.
Une fille avec plein d'ambition et de projets,
une fille qui n'a peur que d'une chose, la mort. »

Reflet de cette chape sociétale, si toutes se trouvaient trop ceci, pas assez cela, maigres, grosses, grasses, et que sais-je encore : elles ont refusé d'en être réduites à des bribes d'apparence et elles ont senti cette étrangeté qu'il y aurait à danser comme une fille et que cette danse ne soit pas la leur. Elles ont osé sortir de leur zone de confort, bouger en dehors des cadres genrés, mais aussi esthétiques, que la société impose.

Sur cette photo, des tableaux collectifs entre peinture et danse qui mettent en scène les stéréotypes de genre en vis-à-vis des feuilles de papier qui, elles, représentent la diversité des êtres. Ainsi, au-delà de la question des corps et des mouvements genrés, c'est une réflexion sur les identités, les forces, les fragilités qui a été posée. Outre la danse des corps, quand les plumes glissaient sur le papier, elles oscillaient entre mal-être et désir d'être, entre contraintes et libertés.

Dans le court-métrage qui clôture le projet, les questions de harcèlement sont centrales, parce qu'au fur et à mesure des rencontres, ce sont ces blessures-là, ce sont ces mots-là que les filles souhaitaient partager. Lors de la réalisation du film et de l'écriture des textes qui le parsèment, j'ai expliqué au groupe que nous sortions maintenant de notre espace d'intimité, que les textes que nous allions écrire seraient rendus publics. Je pensais les inviter à la prudence et elles ont, au contraire, choisi d'affirmer leurs souffrances, mais aussi leurs voies de résilience, dont fait partie la danse :

« Vélia, elle en a vécu des émotions :
la colère, la gêne, la joie, la folie.
Vélia, elle exprime tout dans la danse.
Vélia, quand elle danse, elle s'oublie. »

« Je veux aider les autres à se relever. Je n'ai plus peur de ce que les gens peuvent penser de moi », me dira l'une d'entre elles. Un message, des messages, des filles dont les corps, les voix, les mots disent. Au travers de ces ateliers, les participant·e·s se sont mis·e·s en réflexion sur ce que représentait pour eux/elles la danse, sur le rapport qu'ils/elles avaient à leur corps, aux regards des autres, sur les malaises éprouvés. L'idée de démonstration, de monstration de soi, d'une performance empêchant parfois les corps de bouger librement. Alors, nous avons dansé les yeux bandés, en progressive confiance, mais aussi en oubli des regards. Alors, nous avons dansé à deux, à trois, à plusieurs, devenant co-responsables de ce qui est mis en mouvement, de ce qui est créé. Équilibre. Poids et contrepoids. Comment prendre place, qui suis-je, qui sont les autres, quelle confiance leur accorder ? Improviser, danser ensemble suppose de s'ajuster, de s'écouter et d'écouter les autres, au-delà des cadres, au-delà des mots.

« On ne peut devenir que ce qu'on est capable d'imaginer », énonce Hélène Marquié. Il s'agit donc d'ouvrir les imaginaires et de se découvrir capable de créer, d'écrire, de se dire et de dire quelque chose du monde, de se rencontrer et de faire rencontre. Notre démarche se nomme difficilement. Lors de la première projection publique de notre film, elle a été qualifiée de « spéciale, particulière, expérimentale ». Des mots pour dire ce que l'on ne parvient pas à mettre en cases, voire à penser : de la danse en mots, des mots en danse, des images qui frappent les imaginaires, des filles qui osent, qui crient, qui créent, qui affirment, qui dépassent la peur d'être jugées et surtout, les jugements qu'elles portent sur elles-mêmes. Des jeunes filles qui, en ne se sexualisant pas, se mettent à nu et viennent nous confronter :

« Je suis femme, fleur, soleil. »

« Je suis une plaie qui ne cicatrise pas. »

« Je suis celle qui va au bout des choses, toujours. »

« Des cicatrices qui sont là et ne partiront pas.
Ce que je lui inflige à mon corps et qui ne lui plaît pas.
Mon corps qui crie : Écoute-moi ! »

« Je ne suis plus une victime. »

Et ce film, au final, comme un acte d'amour de soi, des autres :

« Moi, je vous aime, cher public, ne l'oubliez jamais. »

Quand les corps et les esprits, enfin réunis, s'expriment et se libèrent, les émotions créées, véhiculées sont fortes. Notre film, bien qu'il parle de harcèlement, n'est pas triste en soi, mais il fait parfois pleurer, même les hommes, à qui on a appris à cacher leurs larmes. //

GLOSSAIRE

- **Hétéronormé**
  Qui considère l'hétérosexualité comme la norme, ou qui suit les valeurs et codes hétérosexuels dominants.
- **Assignation**
  Attribuer une caractéristique à quelqu'un.
- **Genre**
  Désigne la façon dont une personne se défini dans la société : femme, homme, aucun des deux (agenre) ou les deux (genre fluide). Notre genre peut correspondre à celui qui nous a été assigné à la naissance (cisgenre) ou pas (transgenre). *Voir p. 36.*

© Cederik LEEUWE

Lettre à AMÉLIE

Menie Grégoire, célèbre présentatrice radio,
lit une lettre anonyme durant son émission.
Cette lettre, elle l'a reçue à la suite du témoignage
laissé par Amélie et ses difficultés
à atteindre l'orgasme.

Chère Amélie,

Votre témoignage à la radio m'a beaucoup touchée. Sachez que vous n'êtes pas seule dans cette quête du plaisir. J'ai moi-même expérimenté cette situation. Je n'atteignais pas l'orgasme avec mon ex-mari et ce, malgré toutes les poses et artifices pour y parvenir.

Ne vous inquiétez pas, vous êtes tout à fait normale. N'écoutez pas ces balivernes à savoir si vous êtes clitoridienne ou vaginale. Tout n'est pas noir ou blanc. C'est un peu plus complexe que cela.

Votre problème pourrait s'arranger très rapidement. Moi, je l'ai résolu en me remariant. Ne vous méprenez pas, j'aimais mon premier mari mais nous nous sommes mariés trop jeunes. Avec le temps, nous n'avions plus les mêmes désirs et nous nous sommes petit à petit éloignés.

Avec mon mari actuel, nous sommes connectés sur la même fréquence radio. Et je peux vous dire que des problèmes d'orgasmes, je n'en ai plus !

Vive le sexe ! Pensez-y donc !

VALÉRIE LUCAS

MIROIR

Miroir,

Nue, face à toi, elle se contemple,
s'admire même.

Pourtant, son corps a vécu. Elle entre dans le troisième âge. Les rudes travaux journaliers, les multiples grossesses suivies des allaitements n'ont pas épargné sa silhouette déformée.

Les années se succédant, des rides profondes commencent à ravager son visage. Les lunettes « double foyer » empêchent de deviner ses paupières tombantes et les « coucou mamy » qui font bien rire les petits enfants au moment de se dire au revoir.

Et pourtant, l'image que lui renvoie le miroir ne l'affecte aucunement. Elle se trouve belle et jeune. Elle ne passe pas ses journées
à se lamenter, à se morfondre
sur son reflet peu flatteur.

Miroir,

Tu es superficiel, car tu n'as pas le pouvoir de rendre compte de la sensibilité de ses sens, de ses joies, de ses peines et de tout cet amour qui habite au plus profond de son cœur.

Je déclare que tu n'es pas en mesure
de me juger et je peux me passer de toi.

FRANÇOISE TOUSSAINT

Aimer et rêver DE LIBERTÉ

Aimer c'est parfois rêver de liberté
Et je sais que lorsque tu t'es présenté
Tu en rêvais de cette liberté
Qui te permettrait d'avancer

Tu n'as pas de suite osé
M'avouer ce qui te hantait
On a dû s'apprivoiser
Pour remarquer que jamais on ne se jugerait

Aimer c'est parfois rêver de liberté
Rêver de crier au monde entier
Que les regards de pitié
Ne t'aident pas à évoluer

Oui tu as cette maladie
Qui chaque jour te pourrit la vie
Mais aujourd'hui je te dis
Que je suis ta nouvelle compagnie

Tu as besoin d'être écouté
Parfois, d'être isolé
Mais sache que malgré tout
Je serai toujours à l'écoute

Avance, ne te retourne pas
Partout où tu iras
On te jugera

Mais ce n'est pas à cause de toi
Chaque personne juge et est jugée
L'ensemble de notre peuple a l'esprit fermé

Entoure-toi de bonnes personnes
Qui lorsque ça ne va pas te consolent
Qui savent aussi te faire rire
Et qui graveront tes souvenirs

Accepte que l'on t'aime
Reste toi-même
Je serai là

Aimer c'est parfois rêver de liberté
Ne la rêve plus et va
N'importe où que tu seras je serais là

LAURIANE ROUSSY

DÉVOILER

Je voudrais te demander de te retourner
afin que je puisse admirer la beauté
que tu prends soin de dissimuler.

LAURIANE ROUSSY

Par **Aline BOSUMA** et **Audrey BOUCKSOM**
(BELGÏK MOJAÏK : l'anthropologie culturelle
et l'art au service de l'éducation citoyenne)

MODES NORMES ET STÉRÉOTYPES EN QUESTION

Dans le contexte de la mondialisation, un modèle corporel unique né en Occident s'impose de façon croissante. Aborder la question des modes, normes et stéréotypes corporels dans la sphère publique permet de déconstruire et de mettre en perspective ce modèle qui exclut la majorité des individus et impacte l'estime de soi.

En tous lieux et à toutes époques, les groupes sociaux et les collectivité, ont mis sur pied et valorisé des systèmes normatifs, des ensembles de règles régissant les différentes sphères de la vie humaine, que ces sphères touchent à l'intime ou au collectif, au « vivre ensemble » : code de la route, en ce qui concerne la circulation, politesse dans le domaine de la communication interpersonnelle, etc. Il en va de même pour ce qui touche au corps : dans un groupe social donné, dans un endroit donné, et à un moment donné, s'établit un système de normes indiquant ce qui doit être ou non concernant le corps, proposant ainsi un modèle, voire un idéal vers lequel tendre. Selon l'époque, le lieu et la collectivité considérés, les systèmes normatifs concernant le corps varient, offrant ainsi une grande diversité.

Pourtant dans le contexte de la mondialisation, un modèle corporel unique s'impose de plus en plus, c'est pourquoi il est important d'aborder la question des modes, normes et stéréotypes corporels dans la sphère publique afin de déconstruire, et de mettre en perspective, ce modèle qui exclut la majorité des individus et impacte l'estime de soi.

La Belgique, une mosaïque de modes corporelles.

Dans la société occidentale actuelle, et donc en Belgique, le modèle corporel valorisé (voire imposé par les médias de masse) correspond entre autres aux normes suivantes : minceur, jeunesse, pigmentation claire de la peau. Ce modèle va orienter consciemment ou non le regard porté sur le corps des autres, et parallèlement, chaque individu va mesurer la distance qui le sépare du modèle proposé. Si certains accepteront voire revendiqueront leur physique différent du modèle valorisé afin de renvoyer d'eux-mêmes une image singulière, la majorité cherchera à se rapprocher du modèle en vigueur, allant parfois jusqu'à adopter des comportements mettant leur santé physique et/ou mentale en péril. Pourtant, ce modèle dominant est loin d'être une norme car il n'est pas représentatif de la majorité et n'est pas conforme à la diversité morphologique présente dans la société belge et plus largement dans le monde. Il ne reflète pas non plus la diversité des goûts en matière de beauté corporelle.

La diversité culturelle qui existe aujourd'hui en Belgique est un atout pour lutter contre l'**HÉGÉMONIE** du modèle unique qui s'impose via notamment les médias de masse. En effet, les systèmes normatifs en vigueur au sein de cette mosaïque culturelle qu'est la Belgique d'aujourd'hui diffèrent les uns des autres. Tantôt faiblement, tantôt radicalement. Ainsi, concernant l'aspect du corps et les modes y afférant, plusieurs conceptions se côtoient, au sein même de la société belge. De même, les normes en matière de pratiques corporelles (piercing, tatouage, coiffure, henné, pudeur…) et d'habillement sont différentes d'un endroit à l'autre, les styles sont variés et participent à la diversité et à la créativité du monde. Cette diversité des conceptions corporelles, si elle est valorisée, peut participer à affaiblir l'impact du modèle imposé.

Le fait d'apporter un éclairage sur la diversité des systèmes normatifs corporels présents en Belgique (et ailleurs) participe à changer cette vision unique de ce que doit être le corps et de comment il doit être écrit et lu.

Modes, normes et stéréotypes corporels, parlons-en !

Pour apporter un éclairage à ces question de modes, normes et stéréotypes corporels, il est essentiel de proposer des espaces de réflexion qui permettent d'apporter des éléments de connaissance et de compréhension des différents systèmes normatifs en présence en Belgique et ailleurs, auprès de publics variés, mais surtout auprès des plus jeunes. En effet, créer un espace de discussion, d'échange et de réflexion autour d'éléments qui questionnent le regard que l'on porte sur son corps et sur celui d'autrui, participe selon nous à déconstruire les préjugés et les stéréotypes en lien avec l'apparence physique.

Lors d'une recherche-action menée en 2016-2017 auprès d'enfants de 6 à 12 ans par l'association Belgïk Mojaïk dans le cadre du projet « Mon corps , les autres, et moi ! », plusieurs aspects ont été mis en avant et ont montré l'importance d'aborder la question des modes, normes et stéréotypes corporels dès le plus jeune âge. Le premier constat de ce travail est que lorsque les enfants âgé·e·s de 6 à 10 ans parlent de leur corps, certain·e·s expliquent aimer leurs pieds parce qu'ils leur permettent de se déplacer, de courir ; aimer leur cœur parce qu'il leur permet de vivre ; aimer leur cerveau parce qu'il leur permet de réfléchir, d'avoir des idées, de connaître... Cette approche de leur propre corps change radicalement à partir de 10-11 ans. En effet, ce qui les préoccupe en priorité à partir de ce moment de leur vie est la dimension esthétique de leur corps. Les filles parlent ainsi de finesse des cuisses, de ventre plat et les garçons de muscles, de « tablettes de chocolat » et de « poignées d'amour ». Il est à noter que la question de la taille, surtout chez les garçons de cet âge, est revenue à plusieurs reprises. « J'aime pas trop mon corps parce qu'il est trop petit. Ça amène beaucoup de moqueries quand on est petit ou grand, alors que c'est pas de notre faute » (6e primaire).

Cette étude a également révélé que dès 7 ans, les enfants rencontré·e·s ont déjà une analyse et, pour certain·e·s, un vécu du rejet en lien avec la couleur de leur peau, et/ou avec leur origine ethnoculturelle. À titre d'exemples, voici quelques phrases entendues lors de l'étude : « J'étais dans le bus et un homme a refusé qu'une femme vienne s'asseoir à côté de lui parce qu'elle était brune. » (2e primaire) – « L'autre jour, au réfectoire, une fille à refusé de jouer avec moi. Elle a dit : "Je ne veux pas jouer avec toi parce que tu es noire !" » (2e primaire) – « Une amie à moi à la peau foncée à refusé de jouer à plusieurs reprise avec une autre amie à moi, à la peau blanche, et c'est parce que la mère de mon amie à la peau foncée lui avait dit de ne pas jouer avec elle. » (4e primaire) – « Au début dans cette école à la gym, on me disait que je n'étais pas beau à cause de ma couleur de peau brune. » (extra-scolaire groupe 7-8 ans) – « Être raciste, c'est pas gentil alors ça fait mal au cœur. Par exemple si quelqu'un dit que les Noirs ont la peau couleur caca. » – « Moi, je suis d'accord avec toi, c'est comme quand on dit des Algériens qu'ils sont moches. » (classe de 3e primaire).

Il est donc important d'aborder la question du corps, notamment auprès des plus jeunes qui sont confronté·e·s dès la maternelle aux stéréotypes en lien avec l'apparence physique et qui les utilisent dans l'évaluation de leur propre corps et de celui d'autrui. Apporter un éclairage concernant ces questions relatives aux modes et normes corporelles contribue à déconstruire les préjugés et stéréotypes en lien avec l'apparence physique et favorise une meilleure analyse des situations de discrimination qui peuvent en découler. De plus, être conscient·e·s du caractère relatif et construit de la notion de beauté permet de relativiser le modèle corporel valorisé (notamment au travers des médias de masse) au sein de son propre cercle de référence et peut ainsi participer à améliorer l'estime de soi et le respect de l'Autre.

Aussi, l'invitation est faite à chacun·e de s'outiller et d'outiller ses proches, ses pairs et ses publics afin que tous et toutes, nous puissions faire preuve d'esprit critique par rapport aux modes, normes et stéréotypes corporels auxquels nous seront confronté·e·s dans les différentes sphères de notre vie, nous mettant ainsi en capacité d'agir et d'amener du changement au cœur des situations de discrimination dont nous serons acteurs, actrices, sujets ou témoins. //

GLOSSAIRE

- **Hégémonie**
  Domination d'un groupe social, d'une culture, d'un pays… sur les autres.

Par **Cédric DE LONGUEVILLE** et **Coline LECLERCQ**

LGBTQIA+
DES MOTS POUR (SE) COMPRENDRE

Le 25 janvier 2018,* les CHEFF *(voir encadré) sont intervenus pour le* CIDJ *à Rochefort dans le cadre d'une journée destinée aux professionnels et travailleurs associatifs des secteurs socioculturels et de la santé publique. Cette journée se consacrait aux genres et aux attirances.* Les CHEFF *ont donc proposé une de leurs animations qui a pour objectif de clarifier les concepts liés à ces thématiques. Nous vous en dévoilons ici les grandes lignes !

Cette animation prend comme point de départ les mots que le groupe connaît, a déjà entendu ou utilise pour parler du genre, du sexe, ou de la sexualité d'une personne. Le constat est souvent le même : alors que dans un premier temps, les participant·e·s pensent ne pas connaître grand-chose, les mots s'accumulent vite et leur nombre impressionne. L'étape suivante, afin d'entrer dans la compréhension, est de les organiser. En regroupant les mots, des catégories apparaissent. L'une des plus fournies, en particulier quand cette animation est faite avec des jeunes, est celles des insultes. En effet, les mots utilisés pour se moquer, discriminer, voire faire violence aux autres, sont nombreux. Et les catégories sexuelles, de genre et liées aux orientations sexuelles fournissent malheureusement des occasions de faire mal. Sans doute sont-elles le reflet de l'HOMOPHOBIE et du SEXISME structurels de la société d'aujourd'hui.

L'importance du vocabulaire

Pourquoi autant de mots, autant d'étiquettes ? Il est important de distinguer ici les étiquettes utiles – celles que l'on se pose à soi-même, dans une perspective d'autodétermination, pour se sentir appartenir à une communauté et se sentir plus fort·e, moins isolé·e – et les étiquettes que l'on colle aux autres et qui sont violentes.

Les étiquettes Lesbienne, Gay, Bi, Trans, QUEER, Intersexué·e, Asexuel·le, non binaire... (LGBTQIA+) reflètent un besoin de s'identifier, de se construire avec des repères plus ouverts que ceux que la société propose. Le mot concrétise, fait exister. L'émergence progressive des termes témoigne de la diversité des genres et des attirances. On sort de la binarité, des schémas rigides. Une personne qui aura cheminé à travers les méandres de son identité, de sa différence par rapport à une norme, pourra aussi parfois se réapproprier les étiquettes blessantes. C'est ainsi qu'on voit des personnes concernées utiliser entre elles des insultes, pourtant proscrites dans la bouche de personnes non concernées. En effet, la charge symbolique n'est pas la même !

Bref, le nuage des mots gravitant autour des concepts d'orientation sexuelle et d'identité de genre est dense et il peut être difficile pour un·e novice d'y voir clair dans toute cette prolifération d'étiquettes, on en convient. Alors pour synthétiser, structurer ce vocabulaire, les CHEFF proposent un outil : le « persogenre ».

Le public de l'animation découvre à ce stade que l'identité (de genre et sexuelle) est un kaléidoscope dont les facettes peuvent concerner quatre niveaux : la tête, le cœur, le sexe et le paraître.

GLOSSAIRE

- **Homophobie**

Discriminations, violences verbales ou physiques à l'encontre de personnes homosexuelles.

- **Sexisme**

Discriminations, violences verbales ou physiques à l'encontre de personnes dont l'identité ou l'expression de genre diffère de la sienne.

- **Queer**

Signifie tordu, étrange *en anglais. Désigne un mouvement militant qui remet en question les catégories binaires d'identités sexuelles, de genres ou d'orientations sexuelles et lutte contre les discriminations et inégalités issues de ces catégories.*

- **Asexuel·le**

Lorsqu'on parle d'une personne asexuelle, il n'est pas question d'un trouble. Il s'agit d'une façon de vivre caractérisée par l'absence de désir et d'attirance pour l'activité sexuelle. Contrairement à l'abstinence, l'asexualité n'a aucune connotation religieuse ou culturelle.

La tête : l'identité de genre

MOTS EN LIEN : ***femme, homme, garçon, fille, non binaire, agenre,...***

Le genre est un concept complexe, qui fait couler beaucoup d'encre. Pour schématiser, une identité de genre est attribuée à la naissance sur base du sexe génital observé : on dira que l'enfant est une fille ou un garçon. Mais ensuite, au contact des pairs, dans la sphère sociale, l'identité de genre s'affine et elle entre parfois en contradiction avec celle assignée à la naissance. Si c'est le cas, la personne sera transgenre. Si la personne se sent en adéquation avec l'identité de genre assignée à la naissance, alors elle sera cisgenre. Des personnes, enfin, trouvent abstraites ces catégories, ne les sentent pas résonner en elles, et se considèrent comme non binaires ou agenres.

Le paraître : l'expression de genre

MOTS EN LIEN : ***masculin·e, féminin·e, androgyne, viril,…***

L'expression de genre, qui est à la fois consciente et inconsciente, est souvent utilisée par les autres pour déterminer, par un simple coup d'œil, si la personne est un homme ou une femme, ou encore si elle semble homo ou hétéro. Le cerveau aime classer, de manière assez binaire. Or, cela peut faire souffrir une personne qui du coup, sera prise pour ce qu'elle n'est pas. Ne nous fions pas à nos vieux réflexes et au contraire, libérons-nous des injonctions ! Notre expression de genre nous appartient, à nous de nous sentir bien dans notre peau, nos vêtements, nos accessoires !

Le sexe

MOTS EN LIEN : ***femelle, mâle, intersexué·e,…***

Le sexe biologique recouvre non seulement l'appareil génital, mais aussi les hormones et chromosomes. Là encore, nos catégories sont très binaires et si un enfant ne présente pas un appareil génital strictement femelle ou strictement mâle, alors on dit qu'il est intersexué et il est très probable que l'équipe médicale propose aux parents des opérations de réassignation sexuelle par pure convention, alors que la santé de l'enfant n'est pas en jeu ! Les collectifs de personnes intersexuées militent contre ces pratiques et préconisent d'attendre la majorité de l'enfant pour ne rien faire d'irréversible sans son consentement.

Le cœur : les attirances romantiques et sexuelles

MOTS : ***hétérosexuel·le, homosexuel·le, bisexuel·le,*** **ASEXUEL·LE** ***, pansexuel·le,…***

On peut être attiré·e sexuellement ou romantiquement par des personnes du même genre que nous, du genre opposé, des deux, ou être complètement indifférent·e au genre de la personne qui nous attire. Ce sont ces indices qui nous permettent de savoir si nous sommes homo, hétéro, bi ou pan.

Une fois cet outil expliqué, l'animation touche à sa fin. À cette étape, les participant·e·s se sentent en général plus éclairé·e·s, grâce à la structure que le « persogenre » apporte au vocabulaire LGBTQIA+. Ces mots qui paraissaient complexes et nébuleux prennent un sens simple et clair. De plus, l'outil permet par la suite, d'être plus autonome. En effet, chaque nouveau mot rencontré pourra être associé à une des quatre catégories, afin de mieux comprendre à quoi il est relié, à quelle partie de l'identité il fait référence. Et mieux comprendre permet de mieux se comprendre. //

UNE FÉDÉRATION, SEPT CERCLES.
QUI SONT LES CHEFF ?

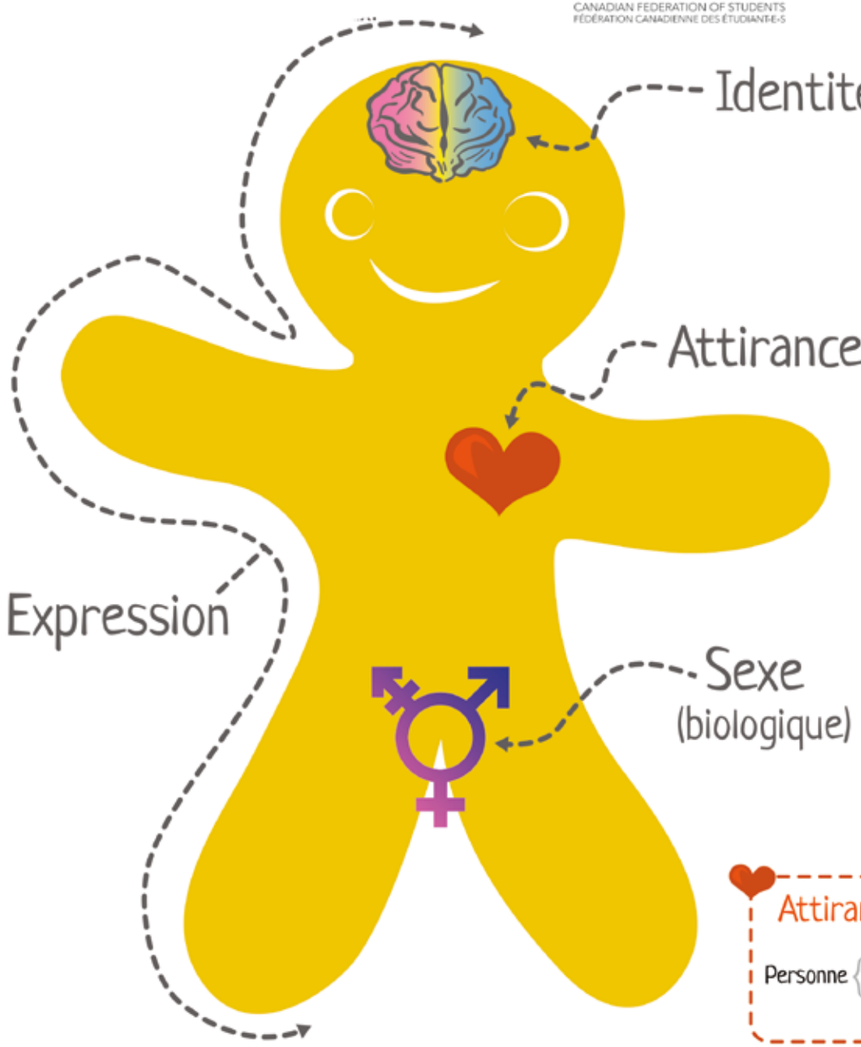
Les CHEFF, *ce sont sept cercles de jeunes et d'étudiant·e·s* LGBTQIA+ *répartis dans toutes les villes wallonnes et à Bruxelles. Le tout premier cercle* (le CHE) *a vu le jour en 1982 sur le campus de l'*ULB *sur le principe de l'aide entre pairs et a fait des émules ensuite à Liège* (le CHEL)*, Namur* (le CHEN)*, Mons* (le CHEM)*, Louvain-la-Neuve* (le CHELLN) *et Charleroi* (le CHECK). *Nous disposons aussi d'un pôle non territorial, spécialisé sur les questions* TQI (Trans, Queer, Intersexuées). *Depuis 2014,* les CHEFF *fédèrent et soutiennent ces pôles et assurent un rôle de sensibilisation et de formation auprès du grand public : c'est ce qui nous a amenés au* CIDJ *le 25 janvier 2018 !*

VIENS COMME TU ES SUR **www.lescheff.be**

Personne Gingenre v3.3

Translated by cfs fcéé
CANADIAN FEDERATION OF STUDENTS
FÉDÉRATION CANADIENNE DES ÉTUDIANT·E·S

by it's pronounced METROsexual .com



Dessinez votre point dans les deux continuums de chaque catégorie pour représenter votre identité et combinez tous les ingrédients pour former votre personne gingenre.

4 versions et combinaisons d'étiquettes possibles (parmi une infinité)

Identité du genre

Ø indique un manque de ce qui est sur la droite

Féminité

Masculinité

« femme » « homme » « bi-spirituel » « intergenre »

Comment vous, dans votre esprit, définissez votre genre selon votre conformité (ou non conformité) à ce que vous pensez être les options de votre genre.

Expression du genre

Féminin

Masculin

« butch » « fem » « androgyne » « neutre »

La manière dont vous manifestez votre genre par vos actions, votre habillement et votre attitude, et comment ces manifestations sont interprétées selon les normes de genre.

Sexe biologique

Féminité

Masculinité

« homme » « femme » « intergenre » « femme trans »

Les caractéristiques sexuelles à votre naissance et pendant votre croissance, incluant les organes sexuels, la forme du corps, le ton de la voix, la pilosité, les hormones, les chromosomes, etc.

Attirance sexuelle envers

Personne

(Femme/féminine/féminité)

(Homme/masculin/masculinité)

Attirance émotionnelle envers

Personne

(Femme/féminine/féminité)

(Homme/masculin/masculinité)

Pour chaque grou pe, encerciez toutes les options qui s'appliquent à vous et dessinez le point qui décrit les aspects du genre qui vous attire.

Vous restez sur votre faim? Apprenez-en plus à http://bit.ly/genderbread

SOCIÉTÉ HYPER SEXUALISÉE

JEUNES CHERCHENT AMOUR ET SINCÉRITÉ

Il y a dix ans, des structures et figures de la prévention de la Ville de Charleroi pilotaient une enquête qualitative dont les conclusions étaient rendues par Jacinthe Mazzocchetti, chercheuse à l'UCL, en charge de l'étude. La publication* Hypersexualisation et relations amoureuses, témoignages d'adolescents *faisait suite à l'observation de changements dans les pratiques amoureuses et sexuelles des jeunes, attisant les préoccupations d'adultes devant l'érotisation du corps des jeunes à des fins commerciales. Dès lors, il fallait approcher la réalité des jeunes à travers ce qu'ils en disent et ce qu'ils en pensent. Les récits d'une centaine de jeunes furent récoltés. Si certaines pratiques s'apparentent à des expressions modernes d'un mal-être traversé par les adolescent·e·s, l'anthropologue souligne que le problème trouvera une réponse avec l'écoute des jeunes, la création d'espaces de dialogue et de circulation de la parole sur le respect, la confiance et l'intimité, mais aussi avec la nécessaire éducation aux images et aux médias.

Par **Jacinthe MAZZOCCHETTI**
(Chercheuse à l'UCL, en charge de l'étude)

Nous reproduisons ici une majeure partie de cette publication en accès libre sur Internet. À l'origine, il s'agissait d'une brochure présentant « des éléments d'une recherche dont la démarche s'appuie sur une écoute attentive et approfondie de témoignages de jeunes » et destinée à soutenir les professionnel·le·s de terrain et les acteurs et actrices de la prévention dans les quartiers, les écoles, les familles, etc. Ce papier réalisé à partir de témoignages de jeunes, mais aussi d'adultes (professionnel·le·s, enseignant·e·s) reste « une des matières premières d'une pensée politique... » relative à un sujet toujours d'actualité selon l'auteure qui note que la seule différence tangible réside dans l'accès plus intense des jeunes aux nouvelles technologies de l'information et de la communication.

Professionnels de terrains, nous observons depuis quelques années un changement dans les pratiques amoureuses des jeunes. Nous entendons des parents dépassés par les nouveaux types de relations que tissent leurs ados sur la toile ; des professeurs inquiets face aux témoignages et aux tenues légères de leurs élèves. Mais aussi, directement auprès des jeunes, nous rencontrons des élèves scandalisés par les pratiques sexuelles des plus jeunes ou au contraire, qui banalisent certaines pratiques telles que la fellation. D'autres sont victimes de diffusion d'images intimes via les téléphones portables. D'autres encore, lorsqu'ils sont en couple, se contrôlent au point de s'interdire sorties et contacts téléphoniques avec des amis de l'autre sexe.

Face à ces constats, nous – La Ville de Charleroi, Division Prévention Quartiers et le planning familial, Collectif Contraception – avons voulu approcher la réalité des jeunes, pas seulement à travers leurs comportements sexuels mais surtout à travers ce qu'ils en disent et ce qu'ils en pensent. Et la mission est délicate car le risque de projeter nos propres peurs d'adultes est réel. En effet, le « conflit de génération » ne nous amène-t-il pas depuis la nuit des temps à craindre les passions des adolescents ? Par conséquent, les questions que nous nous sommes posées d'emblée sont : malgré ce phénomène étudié depuis plusieurs années au Québec, pouvons-nous confirmer cette forme d'**HYPERSEXUALISATION** des jeunes ? Représente-t-elle une souffrance ? Les jeunes comprennent-ils ce qui se joue pour eux à travers cette sexualité sans retenue ? À quelles conséquences sont-ils confrontés ? Quelles alternatives ont-ils encore face à ce phénomène ? À l'inverse, existe-t-il un retour en arrière, dans l'attachement à des valeurs traditionnelles de chasteté ?

En qualité d'adultes témoins complices de cette scène où règne le malaise, nous avons une réplique à donner et pour commencer, les rencontrer pour tenter de les comprendre.

La vision qu'ont les adolescents de leur histoire, les leçons qu'ils tirent de l'expérience sont des connaissances majeures pour réajuster les pratiques et les politiques qui les concernent. L'objectif de cette recherche n'est pas de déterminer quelles seraient les bonnes, les mauvaises pratiques ou encore d'observer une amélioration, une dégradation des rapports de genre, mais plutôt d'écouter ce qui fait sens, difficultés et inquiétudes pour les jeunes rencontrés.

Âgés de 13 à 21 ans, ces jeunes nous ont livré des témoignages relatant des expériences très récentes mais aussi d'autres, par rapport auxquelles ils avaient déjà pu opérer un certain recul. L'idée forte de notre méthodologie est d'une part de partir du terrain et non des questionnements préexistants ; d'autre part, de proposer un cadre sécurisant et étayant qui permet le partage et l'interprétation collective. Notre entrée principale via les mondes scolaires répond aux soucis de recueillir les témoignages de jeunes aux parcours diversifiés et de travailler à partir de lieux non stigmatisant. De fait, en principe, tous viennent d'écoles de type technique ou professionnel situées dans le Hainaut. Elles n'ont pas été choisies sur base d'un échantillon, mais plutôt en fonction de l'intérêt de ces écoles et des enseignants pour ces questions.

Hypersexualisation

Le premier champ d'influence quant à la construction des rapports de genre des jeunes rencontrés participe de la question d'une hypersexualisation de la société. Qu'entendre par là ? Banalisation de la sexualité et de ses pratiques multiples, **ÉROTISATION** de la consommation, via les médias notamment, emprise des idéaux du corps jeune, « parfait » et performant, mais aussi de la réalisation de soi à tout prix. Idéaux portés par les médias, à la fois relais et promoteurs d'une société des individus et de la concurrence. Ce qui nous intéresse dans ce cadre précis est d'observer les influences de cette hypersexualisation. Autrement dit, son impact sur les constructions de genre ainsi que sur les relations sexuelles et amoureuses des jeunes. Point qui diffère d'un présupposé d'une hypersexualisation des jeunes, point de vue qui laisserait d'office entendre que les pratiques amoureuses des jeunes s'hypersexualisent, autrement dit qu'elles sont à la fois de plus en plus précoces et « extrêmes ». Ce que le terrain nous a appris, c'est que s'il y a effectivement influences de ce mouvement de société, elles se jouent de façon multiple. Si cette hypersexualisation pousse à une sexualité précoce, multiple, à connotation parfois violente, elle provoque aussi repli sur soi et durcissement des rapports de genres. En vis-à-vis, elle amène également les jeunes à de nombreuses créativités dans le champ des relations amoureuses. Beaucoup ne sont pas dupes et restent en attente d'amour et de sincérité. Cette dynamique d'hypersexualisation a aussi pour effet de renforcer le mal-être éprouvé par de nombreux adolescents quant à leur corps en transformation. Le corps mal-aimé vient à la rencontre d'une sorte de tyrannie du corps jeune, beau, performant. Tyrannie qui joue sur l'estime de soi déjà fragile des adolescents. Certaines jeunes filles ne supportent pas d'être touchées, de se déshabiller parce que leur corps n'est pas celui des magazines, des clips érotisés des chaînes musicales (MTV, MCM...) ou encore des films pornographiques.

Ceci dit, en réaction aussi à cette hypersexualisation, face aux corps « sexys et dénudés », de plus en plus de jeunes femmes, tous milieux culturels confondus, cachent leur corps. Elles s'effacent pour éviter les regards, être respectées ou encore rassurer

les parents, les frères, les petits amis. Pour une partie d'entre elles, la virginité est une question importante. C'est le gage de leur sérieux, parfois l'honneur de la famille. La plupart de celles qui ont eu des rapports sexuels très jeunes, à partir de 12 ans, regrettent la manière dont cela s'est passé, le manque d'égards à leur encontre. Pour toutes, ce moment de la première fois reste une étape symbolique importante. Dans ce désamour de soi, certaines vont jusqu'à l'extrême de la destruction du corps pour éviter les regards.

Nouvelles technologies

La question des nouvelles techniques de communication (GSM, Internet) et de la place prépondérante des images dans notre société est très importante pour comprendre ce qui se joue pour ces jeunes. L'apparence, le corps aussi parfois disent « tout », trahissent... Que ce soit en live ou de façon virtuelle (blogs, Facebook, vidéos qui circulent...), on s'affiche et dès lors, on s'expose de façon permanente. Si le Net permet parfois de se rencontrer autrement, ces jeunes racontent aussi, les garçons en particulier, des femmes qui s'exposent sous tous les angles pour être certains qu'elles ne trichent pas...

Ces théâtralisations de soi permettent de se sentir exister (« avoir des commentaires positifs »), mais elles placent aussi ces jeunes au centre de la place publique avec le danger de dérives. L'intimité est par exemple balancée très facilement sur le Net. Le risque est toujours présent, notamment en cas de dispute, de rupture. Que ce soit au niveau des couples ou des amitiés, les règlements de compte se font parfois en public via la toile. Avec une photo et quelques commentaires, il est très facile de faire une réputation à quelqu'un ou tout simplement de le blesser en révélant des secrets « à large diffusion », voire en inventant certaines choses. Certains cas plus extrêmes ont été rapportés de jeunes « balancés » sur le Net à leur insu : une fille « un peu grosse » filmée sous les douches en salle de gym, une première fois filmée par Webcam... Avec parfois des situations dramatiques allant jusqu'au suicide. Il y a peu de prise de distance par rapport aux images. La plupart sont banalisées. Non seulement même les plus hard ne choquent plus, mais le fait de « balancer » l'autre sur le Net à son insu ou de faire circuler des vidéos par GSM semblent parfois ne pas questionner. S'exposer via l'image, notamment en Webcam, vient en miroir de ce que la société propose. C'est une manière de se confronter aux regards des autres qui, même s'ils sont parfois très durs, viennent confirmer que l'on existe.

Pornographie

Les images/imaginaires proposés/imposés par les médias et en particulier la pornographie ont un impact sur les relations amoureuses et sexuelles des adolescents. La pornographie et son usage dans l'apprentissage de la sexualité se banalisent. Certains auteurs parlent même de « pornographisation du social » ou de « société pornocratique » pour caractériser une société qui sexualise la pensée collective par le recours massif aux images et par l'usage de la sexualité comme arrière-plan de toute consommation. Pour les jeunes, la publicité, les « images MTV » et l'accès banalisé à la pornographie, même sous ses versants les plus hard, notamment via le Net influencent les représentations du corps : le sien et celui de l'autre. Des garçons en particulier énoncent l'importance du corps dans le choix du partenaire et la difficulté de rester avec quelqu'un dont le corps ne serait plus ce qu'il était. La consommation de films pornographiques, tout comme la pornographisation du social, ont un impact sur la construction d'adolescents dans leur sexualité. Certains travaux (Tisseron, Marzano, Bonnet...) expliquent comment la multiplication d'images pornographiques facilement accessibles fragilise. La sexualité est, pour certains ados, réduite à la mise en scène de l'acte sexuel sans aucun arrière-plan affectif ou sentimental. Ce mode d'appréhension de la sexualité risque d'enfermer ces jeunes dans une sexualité marquée par la domination et le mépris de la femme. Les « images MTV » et pornographiques sont, pour beaucoup d'adolescents, celles disponibles pour se construire homme et femme. Ces visions caricaturales et réductrices viennent remplir le besoin de contenu des jeunes. Via ces images, les stéréotypes du mâle dominant performant et de la jeune fille sexy disponible se renforcent. Les plus jeunes, surtout s'ils ont peu d'autres modèles et de possibilités de discuter ces images, s'identifient et se mettent en acte à partir du panel proposé. Certains se sentent obligés de pratiquer toute une série d'actes banalisés par la pornographie. Si les filles ont peur d'être délaissées, les garçons craignent surtout d'être jugés non performants.

De très jeunes filles, notamment, se prêtent à toute une série de jeux sexuels, d'apparence anodins car banalisés, avec parfois de lourdes conséquences dans leur rapport au corps, à soi et à l'autre. Des formes collectives de sexualité, détachées de toute relation, qu'elles soient amoureuses ou autres, se répandent dans les groupes de jeunes, les cours de récréation avec beaucoup de naïveté mais aussi de pressions. Avec très vite, cependant, vers 18-20 ans pour une partie d'entre eux, des regrets, des souffrances, de la méfiance, du besoin de se protéger, des sentiments d'abus et d'avoir été utilisés.

Normes et limites en souffrance

Les mots, les gestes en lien avec la sexualité se banalisent et choquent parfois les adultes, mais en réalité beaucoup de questions restent en suspens. Les normes et les limites en souffrance, du coup imposées parfois par les médias, sont source d'angoisses. Pour certains jeunes, il y a prise de recul par rapport aux images et aux pressions du groupe, ce qui nécessite beaucoup de courage. Pour d'autres, l'entrée dans la sexualité, les premières relations, souvent, ne sont pas très douces. Les jeunes, même très jeunes, posent beaucoup de questions autour de cette technicité d'une sexualité performante : Doit-on sodomiser dès la première fois ? Fellations ? Éjaculations faciales ? Partenaires multiples... Pour beaucoup de filles, comme de garçons, ce sentiment d'être obligé de faire toute une série de choses se solde finalement par du déplaisir ou des déceptions : ne pas avoir ou ne pas donner de plaisir, regretter certaines pratiques à connotation violente... Pour certains jeunes hommes en particulier, la question des limites n'est pas posée de façon très précise. Dans les films pornographiques, les femmes qui disent « non » ont quand même des rapports. Elles jouissent aussi très vite, elles aiment les partenaires multiples, être dominées, une certaine violence. Le dire « non », dire « oui » n'est pas toujours clairement établi. La question de la réputation (être une pute, ne pas être une pute ; être sérieuse, ne pas l'être ; être un salaud, ne pas être un salaud ; être performant, ne pas l'être) occupe une place importante dans ces débats. Les jeunes filles sont particulièrement aux prises avec cet enjeu de réputation et ses conséquences à tout niveau : en famille, en couple, en amitié. Si les médias, la mode et les « clips MTV » les poussent à s'habiller sexy, elles sont aussi « affichées » via leur tenue vestimentaire. Le corps exposé, dénudé est nommé par les garçons, comme par les filles, le corps « porte ouverte ». La jeune fille n'a plus qu'à en assumer les conséquences. Les garçons racontent suivre les corps dénudés, les corps sexys et les assimiler à des filles faciles, pas sérieuses, pour le fun. Le viol d'une fille de l'école « en minijupe » est par exemple « excusé » par les autres filles. Cela semble être, en partie pour le moins, de sa faute. Sachant que les garçons ne savent pas se tenir, c'est aux filles de bien se comporter.

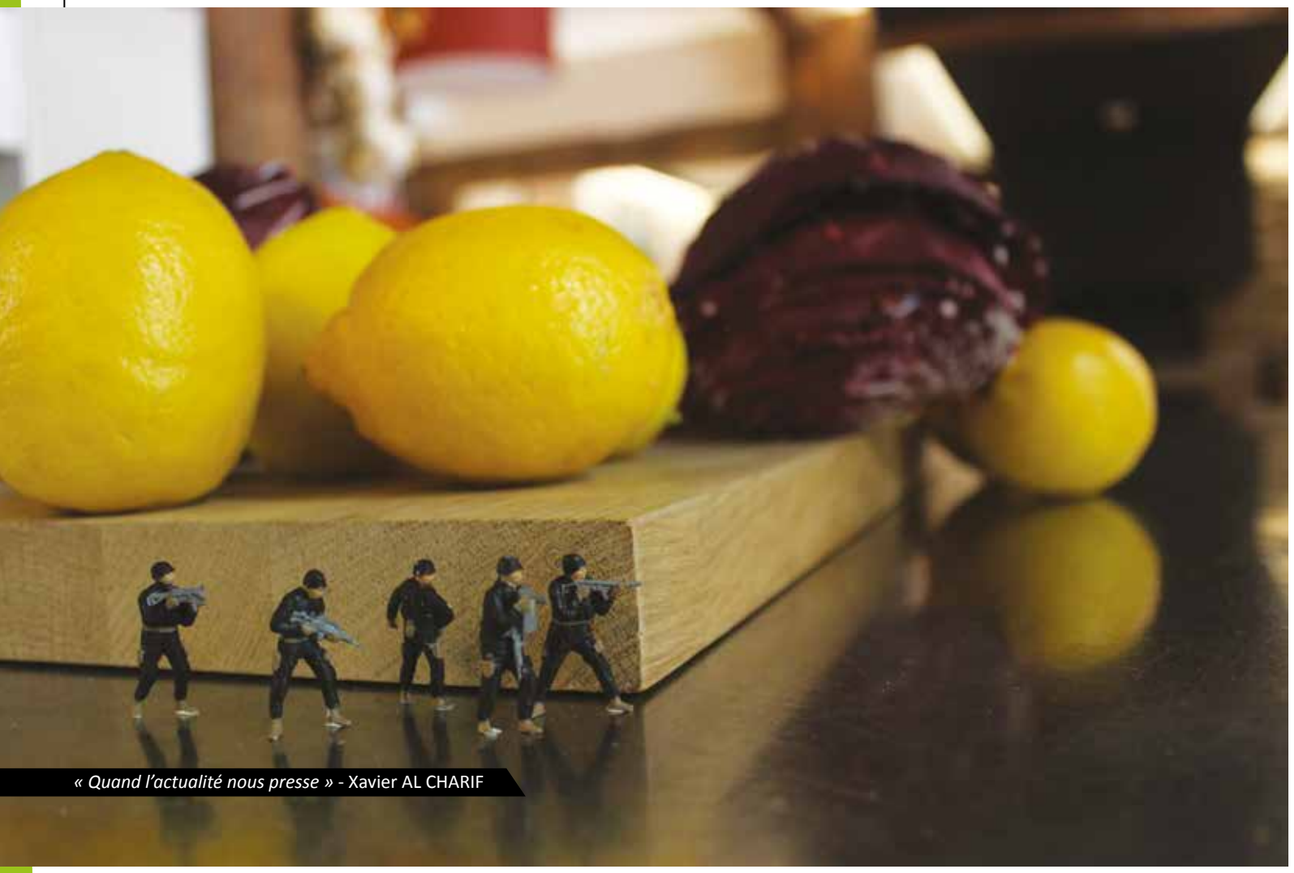
Des jeunes en mal de liens

En vis-à-vis des questions liées à l'hypersexualisation, le manque de personnes et de lieux de confiance où se sentir écoutés, reconnus et protégés, est revenu avec force dans les témoignages récoltés. La grande majorité des jeunes rencontrés ont affirmé n'avoir personne dans leur entourage sur qui se reposer sans crainte de déranger ou d'être trahis. Certains se sentent dépassés, pris au piège, notamment dans leurs relations amoureuses, mais ils souffrent en silence.

Ces jeunes doivent affronter la fragilité des liens au cœur de notre société. Nombre d'entre eux sont désabusés par le modèle parental des rapports de genres. Modèle qualifié de déliquescent. La société, l'avenir sont décrits comme troubles, sombres. Que ce soit sur le plan professionnel ou personnel, ces jeunes éprouvent beaucoup de difficultés à se projeter. Plusieurs d'entre eux ont expliqué ne pas vouloir d'enfants. Il s'agit de s'en sortir soi avec le moins de casse possible, de profiter de sa jeunesse sachant que l'avenir ne présage rien de bon. Il y a là une faille. Même les gars les plus « durs », au fur et à mesure que s'installe la confiance, ce que permet le travail d'entretiens répétés, racontent leurs souffrances, celles de leur mère, de leur père, du modèle qui ne tient plus. Face à ce constat, deux options se dessinent. La vie au jour le jour sans engagement, gage espéré d'une vie sans souffrances. De plus, l'image du couple qui dure est terne, racontée autour d'une routine qui ne peut que s'essouffler. Autre optique, au contraire, le couple fusionnel, dans le contrôle de l'autre, pour éviter les trahisons et, à nouveau, les souffrances. L'idée qui sous-tend cette option, est comme développée ci-après, la nécessité de remettre de l'ordre dans le flou et les dé-liaisons multiples.

Méfiance et nécessité de contrôle

La fragilité des liens au cœur de notre société, est vécue de manière très forte par ces jeunes pour qui rien ne tient. Les souffrances, les angoisses et les doutes exprimés révèlent une insécurité sociale et psychique importante. Insécurité renforcée encore par les spécificités de la période d'adolescence, moment crucial de la construction de soi et des identités de genre. En effet, comment se construire sans confiance, sans la fidélité des liens ? Ce contexte de défiance ainsi que d'hypersexualisation provoque pour beaucoup de ces jeunes la nécessité de contrôler « l'aimé ». Les autres sont ressentis comme de potentiels dangers. Dans une société où tout est fragile, où il est difficile de faire confiance : le contrôle de l'autre, parfois faute de pouvoir contrôler les autres, s'impose. En réaction à la liberté affichée des corps et aux liens « jetables », ces jeunes ressentent le besoin de poser un minimum de règles, de remettre de l'ordre. L'autre, homme comme femme, est ressenti comme un « être de pulsions », incapable d'autocontrôle. Dans ce cadre, la jalousie devient preuve d'amour et sa gestion ne



« Quand l'actualité nous presse » - Xavier AL CHARIF

peut qu'être violente. Si, au quotidien, cela se marque plus dans le chef des garçons envers les filles, l'état d'esprit est partagé. Certains couples sont par ailleurs dans un contrôle réciproque étroit qui va de l'habillement aux fréquentations en passant par la surveillance des sorties, des contacts GSM ou via la toile. Les jeunes garçons en particulier expriment leur méfiance à l'égard des autres gars « incapables de se tenir ». Ils se sentent aussi une sorte de responsabilité vis-à-vis de leur petite copine. L'empêcher de faire certaines choses ou de porter certains vêtements, c'est la protéger des regards, mais aussi de probables agressions. Si certains se la jouent soft : « Elle fait ce qu'elle veut, mais je lui dis que ça ne me plaît pas », d'autres sont beaucoup plus radicaux : « Je ne peux pas supporter que quelqu'un la regarde, ça me rend fou » ou encore « Je l'aide aussi à se faire respecter parce que les autres mecs ne savent pas se tenir ». Dans les faits, cette nécessité de contrôle se joue à différents niveaux : ne pas porter de jupe ni de décolleté, ne pas parler à un autre garçon, ne pas sortir même entre filles, surveillance quotidienne des GSM, blogs, messageries électroniques...

La majorité des filles acceptent voire approuvent ces divers contrôles. Vu que rien n'est sûr, cela leur apparaît comme « normal ». Une partie de ces jeunes établissent également un lien entre le fait d'avoir été livrés à eux-mêmes, de ne pas avoir reçu de repères clairs et ce rétablissement d'un cadre. Cette perception justifie parfois dans les discours, même des filles, les actes de violences morales (insultes, privation de sorties...) et physiques : « Elle l'a cherché, elle ne le respecte pas », etc.

Des jeunes en mal d'amour

Au niveau des pratiques sexuelles et de leurs apprentissages, les jeunes sont nourris d'images « mécaniques », mais ils expriment des souffrances quant à leurs relations sexuelles et amoureuses réelles. Via la pornographie, mais aussi le discours médical et/ou de prévention, beaucoup de ces jeunes disent être saturés d'informations. Surinformés, les questions de la sexualité semblent se résumer à « se protéger » – les parents ne parleraient que de ça – ou à maîtriser les divers aspects techniques de la pratique

performante, modèle de la pornographie. Les jeunes mettent le doigt sur la banalisation des infos santé, l'accès généralisé à la pornographie, et, en vis-à-vis, l'absence de discours autour de ce que seraient les relations sexuelles et amoureuses. Garçons comme filles sont souvent très déçus de la confrontation à la réalité de l'acte sexuel qui, mécanique et performant, peut, d'un côté comme de l'autre, être ressenti comme violent et frustrant, car ne donnant pas le plaisir attendu. Le discours des 18-20 ans est particulièrement désabusé vis-à-vis des relations de couple. Les échecs amoureux, le passage de la technique à la pratique, les violences ressenties, les déceptions amènent au repli : on se durcit, on se ferme, on se protège. Beaucoup cependant restent en quête de relations amoureuses « autres ». Malgré de fortes tensions exprimées quant aux possibilités de faire confiance, d'être fidèles, de vivre ensemble, ils gardent à l'esprit le mythe de l'amour romantique et **EXCLUSIF**. Si effectivement, toute une série de pratiques de sexualité se banalisent alors que de l'ordre de l'intime, les questions que soulèvent les jeunes rencontrés vont bien au-delà. Quand on leur donne la parole sur les questions d'amour et de sexualité, sans les enfermer par avance dans nos inquiétudes, ils en livrent d'autres. Ils parlent de violences qui ne sont pas forcément celles que l'on croit. Ils parlent beaucoup d'amour et surtout du manque d'amour. Ils parlent de solitude et de méfiance. Ils nous renvoient à nos propres peurs, à nos fragilités, à nos souffrances d'être homme ou femme et d'être encore, si possible, en love.

Quelques pistes

Une partie des adultes sont choqués par ce qu'ils entendent, ce qu'ils voient de la sexualité des plus jeunes. Une autre réagit peu. Ils se sentent dépassés devant ce que leurs enfants savent ou croient savoir. Soit ils sont dans des accusations peu constructives, des réactions excessives proches parfois de la diabolisation, soit ils ne s'autorisent pas à agir, à tenir un discours adulte, à dire encore la limite. Et pourtant ! Lâcher nos responsabilités, c'est laisser les jeunes et les très jeunes livrés à eux-mêmes face aux images reçues, aux recompositions des modèles de genre, aux profondes incertitudes psychiques et sociales qui traversent notre société. Les accuser, c'est renforcer encore le paradoxe de notre époque : « le rêve de jeunesse infinie » d'un côté et le peu de place, de crédit, d'espoir accordé aux jeunes, de l'autre. C'est aussi passer à côté de leurs créativités, de leurs bricolages, de leurs résistances. Les questions soulevées par cette recherche sont multiples. Elles appellent des réponses sur le long terme qui ne lâchent pas la complexité pour le laisser-faire, la sidération ou la répression. Les quelques pistes qui suivent sont complémentaires, fluides, flexibles. Elles ne sont que le début de la réflexion :

1. La question du consentement est à la fois fondamentale et complexe. Plutôt que de porter un regard jugeant à priori, il importe de repérer si et quand les pressions, les pratiques, les vides de relation font souffrances voire violences. Il importe également de travailler la question du « oui », du « non », de la possibilité de se refuser, mais aussi d'entendre le refus.
2. Une éducation aux images, aux médias et aux nouvelles technologies s'impose tout autant qu'une réflexion sur les cultes de l'apparence et les normes de l'économie de marché.
3. Oser un discours adulte : savoir occuper son rôle, tenir les limites.
4. Créer des espaces de dialogue, de confiance : lors des différents terrains de recherche, les jeunes rencontrés ont régulièrement fait part de leur manque d'un lieu d'écoute et d'échange avec des adultes qui ne soit pas connoté. Ils expriment le paradoxe du besoin d'espaces où se déposer tout autant que leurs réticences à se rendre dans des groupes spécifiques.
5. Oser parler de relations, de plaisirs et surtout d'amour.
6. Faire circuler les « paroles précieuses », telles que le respect, la confiance, l'intimité : les espaces que nous avons proposés aux jeunes dans le cadre de cette recherche ont été grandement investis autour de ces circulations de parole. Beaucoup se sont sentis soutenus, protégés. Ils ont osé dire et ont été très surpris d'être respectés et écoutés que ce soit par le reste du groupe ou les adultes présents. Surpris aussi que des adultes puissent avoir un intérêt véritable pour ce qu'ils vivent, ce qu'ils ont à dire.
7. Travailler sur l'image et l'estime de soi.
8. Être attentif et soutenir les résistances, les ressources, les bricolages créatifs. //

GLOSSAIRE

- **Hypersexualisation**
  Création, accentuation, exagération de caractéristiques sexuelles. Sur-présence de la sexualité, de caractéristiques sexualisantes.
- **Érotisation**
  Attribuer une caractéristique érotique à une personne, un groupe de personnes ou autre chose.
- **Amour exclusif**
  Relation amoureuse entre deux personnes exclusivement.

JE VOUDRAIS
te dire…

Que ma pudeur, je ne l'avais dévoilée.
Jusqu'à maintenant, je n'osais me regarder,
je n'osais me montrer dans ma plus
simple tenue, ma nudité. Il suffit souvent
d'être beau, musclé, charismatique
et le tour est joué...
Ne pas avoir peur de se dévoiler,
enfin, être et paraître ce que la plupart
n'ont sans doute jamais été, suivant les règles
dérisoires rédigées par notre société.
Mais moi, je n'ai jamais su quoi penser,
mon corps est, pour moi,
un sujet des plus controversés.
J'ai toujours eu cette liberté de m'exprimer,
mais me montrer est dans mon cas
signification de malaise, mal-être, défauts.
Pour être honnête, je ne me suis jamais aimée.
Alors, toi devant la toile et moi
en tant que modèle, respectons ensemble
ce moment qui me semble privilégié.
En te laissant découvrir ma nudité, je tente,
moi aussi, de m'accepter. Tu me dis que
mon corps est beau, j'ai peine à y croire
mais peut-être que ta toile, elle, à la place
de mots, m'ouvrira les yeux, me permettra
d'accepter ce que je suis là, devant toi,
sans complexité.

RACHEL SITA MUPAY

LENTEMENT

Elle sourit, il ne l'a pas encore remarquée,
souvent perdu dans ses pensées.
Elle avance à pas de loup, voulant lui faire
un mauvais tour. Lentement, elle lui cache
la vue de ses deux mains tremblantes,
chaudes comme la braise. Son visage est froid,
il l'attend depuis longtemps. Elle sent alors
son visage se contracter, un rictus, sûrement,
s'est dessiné. Elle n'a le temps de lui rétorquer
quoi que ce soit qu'elle ressent quelque chose
de tendre, chaud sur son épiderme.
Il embrasse ses doigts, lentement,
du bout des lèvres.

RACHEL SITA MUPAY

MOI

INSPIRÉ DU TABLEAU LEDA ATOMICA, S. DALI

Moi, sur ce piédestal, je me sens femme.

Je suis libre, et légère, magnifiquement
nue et blanche, prête à l'union
sacrée avec ton corps.

Mes bras ouverts t'attendent.

Je suis parée pour ces retrouvailles intimes.

J'ai verni de vermeil les ongles de mes pieds
et de mes mains, et ma bouche a le même
éclat en pensant à toi.

Ma peau au goût d'amande
est prête pour nos caresses.

Et mes seins sont des pommes du jardin d'Eden.

Tes lèvres y goûteront.

Mes cheveux soyeux se répandront
de mes épaules jusqu'aux tiennes.

Ma taille si fine sera l'antichambre de ton désir.

Je t'offrirai alors le secret gourmand
de mon sexe palpitant.

ANNE-FRANÇOISE NEYTS

Comment
TE DIRE ?

Comment te dire que je t'aime,
à toi, le gardien qui protège
la vérité de notre amour ?

Comment te dire que je t'aime,
sans avoir peur, peur de te perdre ?

Comment te dire que je t'aime lorsque
aucun mot de ce monde ne peut décrire
ce que je ressens pour toi ?

Comment te dire que je t'aime,
ou plutôt comment ne pas te le dire
alors que la vie risque d'être pénible
et déprimante sans toi ?

Comment te dire que je t'aime ?
Il existe tant de façons de te le dire
mais je te promets de toujours
le dire avec sincérité.

MARYLINE BROUWER

MON PÈRE

Quand ses yeux se font durs,
J'ai le corps qui hurle.
Quand ses yeux se font doux,
J'ai le corps qui fond.

Quand ses mains se font rudes,
J'ai les mains qui tremblent.
Quand ses mains se font douces,
J'ai les mains qui s'ouvrent.
Quand sa bouche crie,
J'ai le corps qui crisse.
Quand sa bouche chante,
J'ai le corps qui danse.
Quand ses bras se tendent les poings fermés,
J'ai le corps qui roidit.
Quand ses bras se tendent les mains ouvertes,
J'ai le corps qui s'y blottit.

MARIE-LOUISE MALET

© Cederik LEEUWE

ENGAGEMENTS ET FÉMINISMES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Le regard de **Jeanne VERVOORT-VERCHEVAL**

Dès la fin des années 60, Jeanne Vervoort-Vercheval s'implique dans divers collectifs communistes, pacifistes, puis féministes. Elle est notamment à l'initiative des Marie Mineur *en Wallonie, a participé activement à la réalisation du « Petit livre rouge des femmes », s'est impliquée dans diverses actions et manifestations pour la dépénalisation de l'avortement, a œuvré à la création de la publication féministe « Voyelle ». Elle est également co-auteure de l'ouvrage « Des femmes dans l'histoire en Belgique depuis 1830 » et auteure de « Cécile Douard, un regard retrouvé ».*

Comment décririez-vous l'époque dans laquelle sont nés vos engagements ?

La période était anxiogène. Il y a l'indépendance du Congo, aussitôt suivie d'un chaos organisé avec l'assassinat de Lumumba, sur fond de guerre froide. Tout ça au nom des « intérêts économiques de la Belgique ». En Wallonie, les grèves ouvrières tournent à l'insurrection. Le mur de Berlin se construit. Le chantage nucléaire est à son comble. L'URSS et les USA, qui se partagent le monde, multiplient les essais nucléaires. Au nom de leur propre sécurité, la France, la Chine, Israël font de même. Les scientifiques constatent une dangereuse augmentation du taux de radioactivité dans l'air. Le moine bouddhiste qui s'immole en juin 1963, met en lumière la guerre qui se mène au Vietnam. La même année, Kennedy est assassiné…

À partir de 1960, des marches contre le nucléaire s'organisent partout dans le monde. En Belgique, le Comité des Marches Antiatomiques rassemble chaque année des milliers de manifestants qui exigent la destruction des armes nucléaires et la fin de la course aux armements.

C'est dans ce cadre que je rencontre des femmes et des hommes engagés. Chrétiens, Juifs, anciens résistants communistes, ils s'impliquent dans la création en 1963 de l'Action pour la Paix et l'Indépendance des Peuples. J'y suis alors associée et j'y milite à temps plein.

En 1957, le Traité de Rome (signé par plusieurs États européens dont la Belgique), mentionne le principe « À travail égal, salaire égal ». Une égalité salariale que le patronat, ici et ailleurs, juge comme un « luxe impossible », avec les mêmes arguments qu'aujourd'hui. Le salaire des femmes reste un appoint et « compte tenu des absences pour les accouchements et les soins des enfants, on ne peut considérer les femmes de la même manière que les hommes » !

Mais « À travail égal, salaire égal » devient la revendication des 3000 ouvrières de la FN (Fabrique Nationale d'armes) à Herstal, qui partent en grève le 6 février 1966. Leur grève durera 3 mois. Elle est appuyée par des arrêts de travail et des gestes de solidarité partout en Europe. Germaine Martens, Charlotte Hauglustaine et Rita Jeusette sont les « meneuses » à la FN. Ce sont elles qui ont dû convaincre les syndicats et leurs compagnons de travail du bien-fondé de leur revendication. Et même si elles n'ont pas obtenu l'augmentation demandée, elles ont ouvert une brèche qui ne se refermera pas. Elles savent que cette grève, qui contient toutes les formes de discriminations, participe au mouvement féministe et qu'elle sera une référence pour toutes les femmes.

Votre engagement est avant tout pacifique et social. Qu'est-ce qui a provoqué votre intérêt pour le féminisme ?

En effet, durant la grève de la FN, je suis impliquée, distribue des tracts, convainc les camarades et syndicats mais ne me revendique pas encore comme féministe.

Mais en 1968, le pape publie son « Humanae Vitae » qui interdit la pilule… Ce jour-là, une de mes amies est hospitalisée à cause d'un avortement qui a mal tourné. Je découvre ainsi que le privé est politique. Et que le corps des femmes, la vie des femmes est sous contrôle.

Germaine Hannevart, fondatrice de L'Union des Femmes, est la première féministe que je rencontre. Elle m'a fait confiance et m'a appris à avoir une colère calme, pour pouvoir convaincre. Elle et d'autres femmes m'ont donné des armes pour combattre les inégalités.

Comment expliquer que tant de combats ont émergé à cette époque et que les mobilisations se sont inscrites dans la durée ?

Peut-être parce que les personnes qui étaient à l'initiative de ces mobilisations avaient l'expérience des luttes sociales. Certaines avaient combattu le fascisme avant et pendant la guerre. C'est Germaine Martens, une ouvrière à 2 ans de la pension qui a déclenché la grève de la FN malgré la désapprobation syndicale !

Et puis, des juristes comme Éliane Vogel-Polsky, Marie-Thérèse Cuvelier, Marlise Ernst-Henrion, commencent alors le combat

Namur, 1973 : manifestation de soutien au Docteur Peers © Jeanne VERVOORT-VERCHEVAL

Bruxelles, 8 mars 2020 : toutes en grève ! © Krasnyi Collective (photo de Dominique BOTTE)

juridique pour l'égalité salariale, l'égalité des sexes, l'égalité des chances, la parité… Le travail ne manquera pas ! Ce que je veux dire par là, c'est que ce n'est pas tout de descendre dans la rue. Il nous faut aussi des personnes au service de ces causes dans d'autres sphères, des alliés pour s'attaquer directement aux lois.

Quel regard portez-vous sur tout cela aujourd'hui ?

Je vais d'abord revenir sur quelques éléments de contexte.

→ À 40 ans, pour garder leur emploi, les hôtesses de l'air de la Sabena doivent passer un test esthétique. Il aura fallu 10 ans pour qu'en 1978, l'État belge soit condamné pour ce traitement discriminatoire.

→ Les moyens contraceptifs étant interdits, l'avortement est la contraception employée par des centaines de femmes. En janvier 1973, le docteur Peers, allié des féministes, est incarcéré pour avoir pratiqué des avortements. Son arrestation suscite d'importantes manifestations où l'on réclame sa liberté et le droit à la contraception (obtenu en 1973) et la sortie de l'avortement du code pénal. L'IVG sera dépénalisé partiellement en 1990 !

→ La culture du viol envahit les mentalités et ce sont souvent les victimes qui sont considérées comme responsables. Si une femme avait subi un viol, il était très difficile de le prouver (« Elle n'avait qu'à pas… »). À Aix-en-Provence en 1978, l'avocate Gisèle Halimi prend la défense de deux jeunes Bruxelloises qui portent plainte contre trois hommes pour viol. Ce procès emblématique permettra l'évolution des mentalités. La criminalisation du viol, y compris du viol conjugal, sera votée en 1989 !

→ L'égalité parentale ne remplacera la puissance paternelle qu'en 1974.

→ L'ouverture d'un compte en banque est soumise à l'autorisation du mari jusqu'en 1976.

Le féminisme a bousculé les relations amoureuses, la famille, la politique et les syndicats. Nous avons arraché, une à une, des réformes qui ont profité à toute la société. Mais tout cela a pris énormément de temps. Il faudra 30 ans de lutte, en 2002, pour que l'égalité s'inscrive dans la constitution.

Nous avons obtenu beaucoup, mais il existe encore d'importantes inégalités et les droits des femmes restent fragiles.

Le mouvement #MeToo est-il en train de dessiner une nouvelle vague féministe ? Quels messages adresseriez-vous aux jeunes femmes qui se mobilisent aujourd'hui ?

Je ne ressens pas le mouvement #METOO comme une nouvelle vague, mais comme la conséquence d'une prise de conscience féministe qui maintenant s'impose. Il replace sur le devant de la scène, la lutte contre le patriarcat et le machisme qui violent et tuent. Les femmes qui manifestent pour dénoncer des situations de harcèlement, de viol, sont la cible de critiques qui peuvent être virulentes, mais ce n'est pas nouveau ! Nous avons été accusées de diviser la classe ouvrière… Les personnes qui tiennent ce discours prennent la défense des prédateurs, comme s'ils étaient les victimes. Mais non ! Ces femmes qui dénoncent ont raison de le faire.

De plus, #MeToo est le porte-voix de milliers de femmes victimes de harcèlement sur leur lieu de travail, mais qui ne peuvent porter plainte sous peine de perdre leur emploi. Et mon conseil serait de se moquer des critiques, de continuer à hurler la désapprobation, de ne pas avoir peur du ridicule, de foncer, de continuer à revendiquer encore et encore.

Et j'ajouterais : soyez autonomes ! L'indépendance économique ouvre le chemin de la liberté !

Adèle Hauwel disait du combat féministe, qu'elle comparait au Boléro de Ravel, que c'était un éternel recommencement.

Je reprendrais enfin le dernier message de Gisèle Halimi qui vient de nous quitter : « Disons qu'on a bien déblayé le terrain. Mais il faut une relève à qui tendre le flambeau. Le combat est une dynamique. Si on arrête, on est foutues. Car les droits des femmes sont toujours en danger. Soyez donc sur le qui-vive, attentives, combatives. Ne laissez pas passer un geste, un mot, une situation qui soit une atteinte à votre dignité. La vôtre et celle de toutes les femmes. Organisez-vous, mobilisez-vous, soyez solidaires. Pas seulement en écrivant « Moi aussi » sur les réseaux sociaux. C'est sympathique mais ça ne change pas le monde. Or, c'est le défi que vous devez relever… Ne vous résignez jamais. »

Notre époque et les personnes qui la font sont-elles encore capables de grandes mobilisations ?

Je n'en doute pas ! Et ce n'est pas un hasard si ce sont des filles qui marchent en tête des manifestations, qui réunissent, partout dans le monde, des milliers de jeunes pour la défense du climat ! La ténacité de Greta Thunberg a fait des émules. En Belgique, Anuna De Wever et Adélaïde Charlier rassemblent des milliers de jeunes qui scandent : « Plus chauds, plus chauds, on est plus chauds que le climat ! ». Ces manifestations font partie de l'apprentissage de l'engagement dont elles – et ils – auront besoin pour changer le monde.

Si vous aviez 20 ans aujourd'hui, quels sont les combats qui vous animeraient ? Quelle forme prendrait votre engagement ?

Oxfam alerte : « 1 % des personnes les plus riches de la planète possèdent deux fois plus que les richesses cumulées de 6,9 milliards de personnes. » Les hommes politiques sont sous le contrôle des marchés financiers qui gouvernent le monde. On dépense des milliards pour l'armement, mais on rabote les moyens pour la sécurité sociale, l'éducation, les services de santé. La pauvreté, la misère s'installent rapidement. La colère gronde. Je ferais partie de celles et ceux qui se préparent à l'affrontement… pour le respect de l'humain. //

GLOSSAIRE

• **#MeToo**

Signifie moi aussi *en anglais. Mouvement social encourageant les femmes à prendre la parole concernant les agressions sexuelles et les situations de harcèlement dont elles sont ou ont été victimes.*

RACONTEZ-MOI LES LUTTES FÉMINISTES

FÉMINISTES ET ÉCOFÉMINISTES EN CONDROZ-FAMENNE

Par **Clélia MALET** (CIDJ Rochefort), grâce aux échanges avec **Maud BAILLY** et **Anne BORLÉE** et à leurs précieux regards !

À la question "Te sens-tu féministe ?", Anne répond "Radicale !" et Maud "À 400 % ! Même 2000 % ! En fait, on s'en fout des chiffres… je me sens pleinement féministe !". Ces deux femmes passionnantes, aux expériences et parcours différents, ont décidé de rassembler un groupe de femmes féministes et/ou écoféministes dans la région de Rochefort. Étant moi-même membre de ce groupe et très intéressée par ces mouvements, j'ai souhaité les interviewer afin d'en apprendre un peu plus. Rencontre.

© Yang Jin FIÉVET

Définir, définissons, définition

Je questionne d'abord Anne et Maud sur ce qu'est le féminisme : « C'est un mouvement politique et social, à la fois de pensée et de lutte, pour une égalité entre les hommes et les femmes, et qui lutte contre le SYSTÈME PATRIARCAL ». Toutes les deux insistent sur l'importance de bien avoir en tête que le féminisme s'attaque à un système, à un fonctionnement global.

Anne précise : « Bien sûr, on dénonce aussi des attitudes et des comportements d'hommes en tant qu'individus, par exemple ceux qui harcèlent dans la rue, et tous les actes liés de près ou de loin à ce qui s'appelle la CULTURE DU VIOL ou la culture du féminicide… Dans ces cas-là, ce sont bien des hommes qui sont interpellés. Mais souvent, certains le prennent de façon hyper personnelle et disent : « Oui mais je suis gentil, moi ! », mais moi, je m'en fous que tu sois gentil. Cela ne change rien au fait que le système nous a éduquées en proies ! »

Le patriarcat désigne la suprématie, la domination du groupe social « hommes » sur le groupe social « femmes ». Le système patriarcal dicte également toute une série de normes sociales sur ce que doivent être les hommes, ce que doivent être les femmes. Les féministes cherchent également à déconstruire ces normes genrées et binaires.

Maud et Anne attirent mon attention sur la difficulté à définir le féminisme : « Il n'y a pas une définition, il n'y a pas une façon de faire, ce sont des éléments qui s'imbriquent les uns dans les autres, il existe plein de déclinaisons. » C'est pourquoi elles et moi faisons le choix d'écrire tout au long de cet article les termes féminismeS et écoféminismeS au pluriel.

La rencontre

Maud : « Mon féminisme est avant tout militant. J'ai étudié les sciences politiques pour comprendre le système et son fonctionnement, pour le transformer. Mais à l'unif, je ne me suis pas intéressée aux questions féministes, j'étais dans d'autres luttes (sociales, écologiques…). Ce n'est que plus tard, au sein de mouvements activistes et grâce à la rencontre d'une série de personnes qui m'ont éveillée, que j'ai pris conscience des rapports de domination entre hommes et femmes. »

Après ses études, Maud est partie en voyage à vélo, seule, durant plus de deux ans[1] : « Je ne me suis jamais autant sentie comme appartenant à la catégorie sociale des « femmes ». D'une part, parce que les personnes rencontrées me renvoyaient sans cesse à ma condition de femme, considérée comme fragile et vulnérable, et par conséquent, folle et inconsciente de voyager seule. D'autre part, je ne peux pas nier que j'ai eu des moments où j'ai eu peur, où j'ai été en danger, où j'ai dû fuir. Je pense que j'ai vécu l'inégalité d'être femme de façon plus flagrante et violente que ce que je ne la vis dans mon quotidien, ce qui a contribué à ce que j'en prenne davantage conscience. »

Anne me raconte que même si elle est sensible à ces questions depuis longtemps, cela fait seulement quelques années qu'elle s'affirme clairement féministe. Les images caricaturales véhiculées dans nos sociétés sur les femmes féministes (« matrone, chienne de garde, femme dominatrice, castratrice, hystérique… ») contribuent à décrédibiliser ce mouvement. « Pour beaucoup de gens, dire « féministe », c'est une injure ! » Elle a dû traverser ces préjugés. Par ailleurs, elle remarque que l'on imagine souvent le féminisme comme étant « un vieux combat d'avant ». Mais NON, le féminisme est bel et bien toujours d'actualité !

Constructivisme - essentialisme

Simone de Beauvoir a dit : « On ne naît pas femme, on le devient. » Pour Maud, c'est une façon de dire que ce qui définit un homme ou une femme provient de constructions sociales.

Cette vision constructiviste se distingue du mouvement essentialiste pour lequel les femmes sont telles qu'elles sont parce que c'est inné, cela fait partie de leur nature, de leur essence.

À titre d'exemple, les mouvements essentialistes estiment que si ce sont majoritairement des femmes qui prennent soin des enfants et des proches, c'est parce que cela fait partie de leur

[1] *Maud a réalisé un film de ce voyage. On peut le découvrir sur son site :* **www.larevanchedescigales.org**

nature (elles ont cela en elles) d'aimer et de développer les qualités pour prendre soin. Les mouvements constructivistes, quant à eux, identifient cela comme le fruit d'une construction sociale, d'un apprentissage inculqué dès le plus jeune âge (les jeunes filles apprennent à soigner très tôt et intègrent cela comme faisant partie de leur identité, de leur fonction sociale).

Au sein des féminismes, il existe d'énormes débats sur ces questions. Et une infinité de nuances !

Éléments incontournables de la domination

Au sein d'un système de domination, on retrouve les mêmes mécaniques, qu'il s'agisse de la domination du groupe « blanc » sur le groupe « non-blanc », du groupe « riche » sur le groupe « pauvre », du groupe « valide » sur le groupe « handicapé », du groupe « homme » sur le groupe « femme » etc. Anne me parle de Françoise Héritier, qui a identifié trois éléments visibles au sein de systèmes de domination. Elle m'invite à repérer :

- L'absence de liberté en ce qui concerne les décisions fondamentales par rapport au corps. Par exemple : le droit à l'avortement, la liberté de choisir quand et combien d'enfants une femme souhaite avoir et avec qui, etc.
- La privation de la liberté d'accéder aux savoirs. En effet, les savoirs, les échanges de savoirs, les partages d'expériences et de vécus sont essentiels pour construire sa pensée, et ce « même si elle est empirique, ou pas spécialement universitaire », précise Anne. Bloquer l'accès aux savoirs ou aux partages et dialogues avec des pairs, empêche indéniablement de développer un esprit critique, de se défendre et de s'émanciper.
- La privation de la liberté d'accéder aux situations de pouvoir. Anne attire mon attention sur le fait que lorsque l'on pense « situations de pouvoir », on imagine des présidents, des directeurs (qui sont d'ailleurs majoritairement des hommes)… mais aussi sur la nécessité d'avoir en tête que cela peut également être celui ou celle vers lequel ou laquelle on se tourne pour obtenir un avis de référence.

Maud nous invite à observer durant les prochaines semaines, que ce soit à la télévision, à la radio, dans des conférences publiques : Qui prend la parole en public ? Qui est représenté comme détenteur·trice d'un savoir ? « Dans l'espace médiatique, les femmes sont nettement moins présentes que les hommes, et lorsqu'elles apparaissent, c'est en qualité de témoins ou d'animatrices… mais rarement comme expertes ! » Pour Maud, c'est un indicateur-clé reflétant la réalité d'un système de domination patriarcale engendrant toujours de nombreuses inégalités.

Nous évoquons le fait que des personnes sont peut-être simplement timides, mal à l'aise de prendre la parole… Il nous semble alors intéressant de se demander d'où viennent ces timidités. « Dans un débat public, le temps de parole des hommes est plus long que celui des femmes. Les femmes se font plus souvent couper la parole. Elles reçoivent plus souvent des remarques condescendantes. » Anne poursuit sur ce qui s'appelle le **MANSPLAINING** et m'explique: « C'est quand des hommes t'expliquent ce que tu sais déjà, ou te répètent ce que tu viens de dire, en donnant l'impression qu'ils t'expliquent la vie, qu'ils vont mieux formuler que toi. » Elle invite tout un chacun à rester vigilant face à ce genre d'attitudes car elles peuvent avoir lieu involontairement, sans intention de nuire, mais peuvent également avoir des effets très néfastes sur la personne ou sur le groupe auquel elle appartient. Tout cela participe au fait que certaines personnes vont alors préférer se taire, manquer de confiance en elles, ne pas oser prendre la parole publiquement.

Un de plus !

Les échanges que nous avons eus autour des systèmes de domination et de l'analyse de Françoise Héritier ont attisé ma curiosité. J'ai continué de lire à son sujet et j'ai découvert que Françoise Héritier avait énoncé un quatrième élément propre aux mécaniques de domination. Il s'agit de « l'infériorisation par le mépris, la condescendance et l'infantilisation ».

Voilà qui fait écho à ce fameux mansplaining et aux multiples stéréotypes et préjugés qui gravitent autour des féministes...

Représentation cinématographique

Anne nous propose d'observer différents éléments : Combien y a-t-il de femmes dans le film ? Sont elles-actives pour elles-mêmes ? Dépendent-elles de l'activité d'un homme pour exister dans le film ? Connaît-on leur prénom et leur nom de famille ?

En me documentant, j'ai découvert le test de Bechdel, qui permet de mettre en lumière la sous-représentation des personnages féminins dans les œuvres de fictions. Il est composé de trois questions :

- Y a-t-il plus de deux femmes dans le film/le livre ?
- Ces femmes se parlent-elles ?
- Ces femmes se parlent-elles d'autres choses que des hommes ?

Anne avertit : « Même si ce n'est pas absolu, ce genre de grille de lecture peut être intéressant et servir de repère. »

Les écoféminismes

« Une des bases de l'approche écoféministe, c'est de faire le lien entre la domination et l'exploitation de la nature par les humains et l'oppression des femmes par les hommes. Ce sont les mêmes mécanismes à l'œuvre, et tout cela fait partie d'un même système capitaliste et patriarcal qui est en train de détruire la planète et le Vivant », explique Maud.

Les écoféminismes, et notamment la lecture du livre ***Rêver l'Obscur*** [a] de Starhawk, a joué pour Anne un rôle important : « C'est par les écoféminismes que je suis devenue féministe. Je n'arrivais pas à avoir accès aux féminismes tant qu'il n'y avait pas la considération vis-à-vis de l'exploitation de la nature. »

Toutes deux trouvent qu'une des forces de ce mouvement réside dans le fait qu'il est avant tout un mouvement social, de mobilisation, et non une théorie : « Dans les années 80, il y a eu des manifestations massives de femmes pour lutter contre la guerre, le nucléaire, et la destruction de la planète, en lien avec les questions écologiques. Cela s'est passé essentiellement aux États-Unis et en Angleterre. »

Anne m'a apporté le livre ***Reclaim*** [b] de Émilie Hache. Il s'agit d'un recueil de textes, de poésies, d'articles de fond, tous écoféministes. « Il n'y a pas une façon de définir l'écoféminisme. Et quand tu lis ça, tu vois clairement à quel point il y a un lien entre le mépris des classes dominantes (pour ce dernier siècle : masculine, bourgeoise, blanche) pour la nature et leur mépris pour les femmes. »

Nous échangeons autour d'un autre élément-clé contre lequel se lèvent les écoféministes, à savoir : la hiérarchisation des modes de penser, des façons de voir, de comprendre ou de se représenter le monde, très courante dans nos sociétés. « Souvent, un expert, c'est quelqu'un qui a fait de longues études ou une thèse de doctorat. Mais l'expérience de vie d'une femme d'ouvrage qui est aussi riche de mille choses, ne va pas être valorisée et entendue. »

Pour Maud, qui exprime avoir reçu un « formatage théorique universitaire », les écoféminismes l'aident à se déformater, à faire confiance à ce qui est **EMPIRIQUE**, de l'ordre de l'expérience, à valoriser l'intuition, à oser s'affirmer écoféministe parce qu'elle le sent dans ses tripes : « Dans cette déconstruction de la domination universitaire et intellectuelle, les écoféminismes jouent un rôle-clé pour sortir de l'unique rationalité scientifique pour appréhender le monde, penser des solutions et agir. »

Nous poursuivons sur une autre dimension des écoféminismes, chère à Maud et Anne : le « CARE » (qui signifie en anglais le fait de prendre soin). Maud m'explique comment toute une série de tâches, d'actions, de métiers qui gravitent autour du soin sont traditionnellement attribués aux femmes, et dévalorisés socialement. Ce sont majoritairement des femmes qui occupent des fonctions d'aides-familiales, d'aides-soignantes, d'infirmières, de puéricultrices, d'institutrices, de nettoyage et d'entretien… et ces métiers sont dévalorisés économiquement (rémunération) et socialement (moins bien considérés que cadre ou chef d'entreprise).

Deux postures sont fréquemment adoptées par les féministes face à ce constat. La première est de rejeter ces tâches et activités, de chercher à s'en extraire. La seconde, que l'on retrouve entre autres parmi les écoféministes, serait plutôt le contraire : revaloriser ces tâches et activités (les considérer comme épanouissantes), développer les qualités qui y sont associées, tout en veillant à ce que chacun·e prenne part à ces activités.

Anne me montre ce tweet. Une image qui en dit long !

Anne m'explique qu'*éco* vient du grec *oikos* qui signifie *foyer*. Mais ce n'est pas le foyer tel qu'on pourrait l'imaginer à première vue : « C'est plutôt prendre soin de sa maison symbolique. Et notre première maison, c'est notre corps. La seconde, notre lieu de vie. La troisième, c'est notre village, notre quartier. Et la quatrième, c'est la Terre. »

Face à la sidération

« L'écoféminisme est aussi un mouvement qui est né de la question : comment peut-on lutter contre la sidération que nous procurent le capitalisme et les forces oppressantes ? » ajoute Anne. « Les écoféministes défendent la joie, la créativité. Comment transcender nos peurs pour se réapproprier [reclaim] nos corps, nos maisons, nos vies de mamans ou sans enfants, de femmes cisgenres, transgenres, hétéros, bis, lesbiennes, en couple, célibataires… peu importe ! Quelle que soit ta vie, comment te la réapproprier ? Et ce qui est gai aussi, c'est que cela se fait dans un esprit collectif, de **SORORITÉ**, ou de collectivités où les hommes sont aussi inclus. »

Maud me raconte une étape de sa vie où elle a vécu une perte de sens par rapport à son engagement dans le monde, une sorte de lassitude, de désespoir. Elle partage le fait d'avoir trouvé au sein des écoféminismes de nouvelles possibilités : « C'est reprendre espoir dans le fait qu'un autre monde est possible. »

Et Anne d'ajouter : « Ou en tout cas, une autre façon de le vivre, de le voir, de le ressentir, et donc d'avoir une possible prise dessus. »

Histoire et invisibilisation

Nous poursuivons nos échanges en faisant un bond dans le passé. Anne m'explique qu'il y a eu un durcissement de la misogynie durant les XVI^{e}, XVII^{e} et XVIII^{e} siècles, avec la fameuse chasse aux sorcières, qui a été un véritable massacre : « Cette chasse était aussi liée à la volonté d'en finir avec le paganisme et l'animisme dans nos pays. Dans le même temps, le capitalisme a commencé à se développer, ce qui nécessitait de pouvoir exploiter la nature, ainsi que les hommes et les femmes pour en faire de la main d'œuvre. Et sous les titres de Temps modernes et de siècle des Lumières ! » insiste-elle. « À l'heure actuelle, à l'école, on étudie ces moments comme des périodes d'enrichissement intellectuel et on oublie souvent de mentionner qu'on y a fait des choses atroces au nom de la science et de la culture ! L'Histoire est encore tordue. En tant que conteuse[2], je vois comment les récits ont été manipulés. Et j'invite à faire attention à cela pour ne pas continuer à raconter des récits **MISOGYNES** ! »

Maud en profite alors pour attirer ton attention, jeune lecteur ou lectrice : « Dans tes cours d'Histoire, quelle est la quantité de grands personnages hommes que l'on t'enseigne ? Et quelle est la quantité de grands personnages femmes ? » Idem pour les poètes ou les peintres.

Je réalise que je sais citer facilement 5 noms de peintres hommes, mais que je dois vraiment creuser pour me rappeler des noms de peintres femmes. Et pourtant, il y en a eu…

SORORITÉ

Le terme « sororité » désigne le lien de solidarité qui unit les femmes, un lien de sœurs dans son sens symbolique. C'est l'équivalent féminin du terme « fraternité ».

« C'est quelque chose qui a été important dans nos parcours respectifs à Anne et moi et qui a joué un rôle essentiel dans qui l'on est aujourd'hui comme femmes affirmées, qui apprenons à avoir une certaine confiance en nous-mêmes, qui osons prendre place dans le monde : avoir fait partie de groupes féministes nous a renforcées. »

Pour Anne qui fait partie d'un groupe de femmes nommé SISTAS, la sororité l'a aidée à trouver une forme de sérénité à se revendiquer féministe : « Être isolée dans ces questions-là, c'est très dur. La sororité est quelque chose de magnifique, mais ce n'est pas toujours facile à retrouver. Je crois que c'est ce qui a été le plus abîmé, le plus détruit par l'Histoire. »

Un groupe de femmes féministes et écoféministes dans la région !

Anne et Maud saluent le foisonnement d'initiatives citoyennes dans la région. Toutes deux ont cependant constaté qu'il n'existait pas vraiment d'initiatives concernant les questions de genre ou les féminismes, et qu'au sein de groupes citoyens existant, il n'y avait pas forcément de réflexion portée sur ces enjeux.

« Je suis dans la région depuis 16-17 ans. J'avais bien des élans, mais je me sentais seule et pas suffisamment outillée pour créer un groupe. Le fait que Maud arrive dans la région, avec son bagage de militante, complémentaire au mien, c'était bingo ! On fonctionne bien ensemble. » Maud complète : « Nous avons alors lancé un appel à plusieurs femmes dans le coin, en essayant qu'il y ait une certaine diversité parmi les femmes invitées. Vingt femmes ont répondu présentes. »

[2] *Pour en savoir plus sur le travail de Anne, et notamment sur sa conférence exploratoire "Tisseuses d'obscur" :* **www.renardnoire.be**

© Yang Jin FiÉVET

Ce qu'on y fait ? Tisser des liens, partager des expériences vécues, imaginer collectivement ce que pourrait être ce groupe, ce que l'on voudrait faire ensemble, s'échanger des livres, infos, podcast, participer à des événements féministes... Le groupe est en cours de création !

Il y a toutefois trois volets, définis en amont par Maud et Anne :

- « CARE » (hé oui!) : prendre soin de soi, des autres, de la nature, du groupe. Ainsi une attention particulière est portée sur le fonctionnement du collectif, sur son organisation... Ce « CARE » pourrait aussi influencer les choix d'actions à venir.
- « EMPOWERMENT » : s'autoformer, se renforcer, reprendre du pouvoir. L'autoformation regroupe la formation théorique, intellectuelle, ainsi que les moments de partage d'expériences, les échanges sur le vécu.
- « ACTION » : événements, activités. « On souhaite que le groupe crée des actions, se tourne vers l'extérieur, dans une volonté de sensibiliser, d'agir en tant que femmes sur les questions féministes, mais aussi sur des questions qui y sont plus indirectement liées », explique Maud.

De la non-mixité

Le groupe initié par Anne et Maud se veut non-mixte. Cela n'empêche pas qu'il y ait parfois des moments de rencontre, des discussions et des événements qui incluraient des hommes. « Il y a l'envie de créer un cadre de confiance, un cadre où les femmes peuvent prendre leur place », indique Maud. « Et en fait, quand des hommes sont présents, même s'ils sont de bonne volonté, qu'ils ont envie de s'impliquer, qu'ils sont conscients des questions féministes, la dynamique n'est pas la même. »

Au sein de groupes mixtes, certaines mécaniques pouvant nuire à l'un ou l'autre individu voire même au collectif et à son

fonctionnement, sont davantage susceptibles de surgir : « C'est souvent intégré en nous et on en n'a pas conscience. C'est d'ailleurs pour ça qu'on parle de **MISOGYNIE INTÉGRÉE** (comme on parle aussi de racisme intégré). Des messages nous sont envoyés tout le temps par la pub, les films, les médias… On est bombardé·e·s de choses qui font que si, par exemple, tu te mets dans un cercle où il y a des femmes et des hommes, il va y avoir des jeux de pouvoir, de séduction… Il y a aussi des femmes qui ont intégré le fait que ce qu'elles ont envie de dire n'est pas valable. »

Ces échanges me rappellent un texte que j'avais lu et dans lequel l'auteure expliquait comment la non-mixité pouvait être une étape, un temps de transition, pour oser certaines choses, reprendre confiance et revenir de façon plus ancrée dans des lieux mixtes.

« La non-mixité, ça peut aussi simplement être un espace qui cohabite avec d'autres espaces. »

Anne en profite pour me partager cette citation, issue du livre ***La sorcellerie capitaliste***[c] :

> ***« Peut-on, avec les outils du maître, démolir la maison du maître ? »***

« Si l'on reproduit des cercles dans lesquels on reprend les structures, les hiérarchies, les fonctionnements de la société que l'on critique, et bien, en fait, on ne change rien ! Si dans nos cercles de femmes, il y a de la hiérarchie, de la condescendance de la part de femmes plus intellectuelles, ou des complexes chez celles qui n'ont pas fait d'études ou qui sont femmes au foyer, alors c'est perdu d'avance. »

D'où le CARE : il ne suffit pas de se retrouver entre femmes, il faut aussi créer un climat de confiance et de sécurité où l'on veille à respecter les différences de chacune, à les considérer comme des richesses ; où l'on prend en compte les différents degrés de confiance en soi et d'aisance à prendre la parole...

Ne me libère pas, je m'en charge

J'en profite pour interroger Anne et Maud sur ce qu'elles imaginent comme place pour les hommes qui se sentent concernés par les questions féministes.

Pour Maud, les hommes ont un rôle clé à jouer en tant qu'alliés : « Au lieu de dire "Je vais, moi, homme, libérer les femmes de l'oppression patriarcale", un homme allié va favoriser le fait que les femmes puissent se libérer elles-mêmes, il va favoriser l'espace pour que les luttes puissent prendre place, pour que les femmes puissent s'exprimer. » Pour Anne, les hommes doivent aussi apprendre à écouter, à laisser s'exprimer les femmes sur ce qu'elles vivent. Ils doivent aussi être capables de se remettre en question et de chercher à déconstruire les normes sociales qui nous sont imposées à toutes et tous. Car le risque, pour les hommes qui désirent s'impliquer dans les luttes féministes, est d'infantiliser les femmes, de parler à leur place, de dire comment elles doivent faire.

Anne attire alors mon attention sur le fait que c'est la même chose dans les luttes antiracistes. En tant que blanche, je peux y jouer un rôle, mais un rôle d'alliée, pas un rôle de sauveuse, ni de porte-parole au premier plan. Et je dois en effet passer par une étape de remise en question et de déconstruction de ma « culture blanche » et de ce qui s'appelle le racisme intégré.

Le rôle d'allié dans les luttes féministes peut se traduire de plein de façons ! Cela pourrait être, en tant qu'homme, de creuser ces questions pour mieux prendre conscience des mécanismes d'inégalités, notamment en écoutant les témoignages du vécu des femmes. De partager cette prise de conscience autour de soi, avec les garçons et les filles, les hommes et les femmes qui nous entourent. D'interpeller son entourage lorsque celui-ci est

GLOSSAIRE

- **Système patriarcal**

Système caractérisé par la détention de l'autorité et du pouvoir par le groupe social des hommes, et à l'origine des inégalités entre hommes et femmes.

- **Culture du viol**

Désigne une culture (ensemble de comportements partagés par une société) qui minimise, normalise, voire encourage le viol.

- **Mansplaining**

Contraction des termes anglais : man *et* explaining.

- **Empirique**

Qui s'appuie sur le vécu et l'expérience, et non sur une théorie.

- **Sororité**

*Solidarité entre femmes, lien de sœur (*soror *signifie sœur en latin) qui unit les femmes. Équivalent féminin du terme fraternité.*

- **Misogynie**

Haine, mépris, hostilité à l'encontre des femmes.

- **Misogynie intégrée**

Lorsque l'on est porteur de misogynie (inconsciemment), par le fait d'avoir été éduqué, socialisé au sein d'une société misogyne.

acteur d'une situation d'oppression. Maud partage des exemples d'hommes qui s'occupent du repas lors d'événements pour éviter que ce rôle ne revienne à nouveau sur le dos des femmes ; qui laissent parler les femmes et veillent à ne pas les interrompre lors de débats ; qui s'engagent à prendre soin des enfants afin que la maternité ne soit pas un frein pour se rendre et s'impliquer au sein de réunions ou d'actions féministes...

À vous, chers lecteurs, chères lectrices !

Maud et Anne s'adressent à vous, pour vous inviter à observer le monde qui nous entoure, et tenter d'y déceler des indices de l'oppression que le système patriarcal fait peser sur nos choix, sur nos fonctionnements, sur nos relations. C'est parti !

Anne : « En tant que mère, j'ai envie de demander : comment éduque-t-on nos enfants ? Par exemple, si on observe bien les enfants, la plupart du temps, qui se permet de faire des bêtises et qui ne se permet pas d'en faire ? Et donc, la question, c'est aussi : en tant que filles, en tant que femmes, qu'est-ce qu'on s'autorise et qu'est-ce qu'on ne s'autorise pas ?

Maud : « Les filles sont éduquées très tôt à être obéissantes, ou en tous cas, elles intériorisent le fait de prendre soin et d'être obéissantes. »

Anne : « Depuis la naissance ! Une expérience a montré que dans une grande majorité des cas, quand un petit garçon pleure, on va dire qu'il est en colère alors que quand une petite fille pleure, on va dire qu'elle est triste. Alors, en tant que jeunes filles, en tant que femmes, avez-vous l'impression d'avoir le droit à être en colère ? Vous sentez-vous légitimes, entendues, respectées dans vos colères ? Et la question peut être tournée du côté des larmes aux jeunes garçons, aux hommes. »

M : « J'aurais rêvé qu'à l'école, on me donne des outils pour interroger les relations qu'on noue entre filles et garçons. Et notamment dans les relations intimes, amoureuses… La question de la sexualité, du consentement, la remise en question de l'**HÉTÉRONORMATIVITÉ**… »

A : « Pour moi, la question de la pornographie est aussi clé. La pornographie a rendu ordinaires des pratiques qui ne le sont pas. Des jeunes gens se sentent mal à l'aise et n'arrivent pas à identifier pourquoi. Et en fait, c'est parce qu'ils ont tellement été en contact avec de la pornographie misogyne qu'ils pensent que c'est ce qu'ils doivent faire. »

M : « Il est nécessaire de remettre en question les normes concernant la sexualité. Car finalement, c'est surtout un truc où il faut être à l'aise avec ce que l'on fait, avec le fait de dire non, avec le fait de dire oui sans passer pour une salope, avec le fait de ne pas répondre au diktat des normes du style « tenir longtemps » ou « avoir un gros pénis ». Ce qui est beau dans la sexualité, c'est le dialogue, le respect, la recherche respective de plaisir de l'un et de l'autre. »

A : « J'aurais aussi envie de poser des questions aux jeunes concernant ce qu'on a appelé la somatophobie. Cela veut dire le fait de détester les corps. Ou en tous cas, de les détester tels qu'ils sont. Peut-être que l'on aime son corps quand il est bien épilé, quand on s'est fait remonter les seins, etc. Mais quels sont les vrais choix, et quelles sont les injonctions ? Nous avons parlé de Françoise Héritier et de la privation de liberté relative au corps. À partir du moment où tu détestes ton corps, c'est peut-être que tu n'es pas libre avec lui... »

M : « Un autre indicateur serait d'observer le fonctionnement dans ta famille. Comment sont réparties les tâches entre hommes et femmes, entre filles et garçons ? Qui a le pouvoir ? Qui prend les décisions ? Qui représente l'autorité ? Qui prépare les repas ? Qui fait la vaisselle ? Qui s'occupe des enfants ? »

A : « Qui travaille à temps partiel pour s'occuper du foyer le temps restant et qui travaille à temps plein ? »

M : « S'il y a des frères et sœurs, qui appelle-t-on pour mettre la table ou aider à préparer à manger ? Qui appelle-t-on pour aider à réparer un vélo ? »

Finalement…

Maud, qui a été profondément touchée par l'essai ***King Kong Theorie***[d], cite Virginie Despentes :

> ***« La virilité traditionnelle, c'est une entreprise qui est aussi mutilatrice que l'assignation à la féminité. »***

Une autre façon de dire qu'il y a autant de pression mise sur les hommes que sur les femmes concernant ce qu'iels doivent ou devraient être. Et finalement, cela empêche les hommes comme les femmes d'être soi, épanoui·e·s et heureux·ses.

Comme Anne, je trouve que le terme « féminisme » est entouré de tout un tas d'images, de stéréotypes qui l'encombrent et le desservent, alors qu'au fond, les revendications féministes me semblent profondément nécessaires et justes ; et les constats dont elles émanent, éclairés et lucides.

À travers la retranscription de notre échange, j'espère lever le voile sur quelques idées essentielles des féminismes et écoféminismes, peut-être en dépoussiérer d'autres... J'espère aussi vous permettre de trouver quelques réponses à une question qui m'animait avant d'entamer cette interview : «Pourquoi est-ce toujours important d'être féministe aujourd'hui ?» Enfin, je souhaite à chacun·e de trouver des voies pour s'émanciper des normes enfermantes trop largement répandues dans nos sociétés. Non pas pour renforcer un individualisme destructeur, mais bien pour construire de réelles relations d'accueil, de considération et de respect mutuel et bâtir une société plus égalitaire. //

a | **RÊVER L'OBSCUR**
FEMMES, MAGIE ET POLITIQUE

Starhawk, Éd. Cambourakis 2015 traduction Morbic.
1ère édition : Dreaming the dark, 1982.

b | **RECLAIM**

Anthologie de textes écoféministes choisis et présentés par Émilie Hache, Éd. Cambourakis, 2016.
Traduction : Émilie Noteris.

c | **LA SORCELLERIE CAPITALISTE**
PRATIQUES DE DÉSENVOÛTEMENT

Isabelle Stengers et Philippe Pignarre, Éd. La Découverte, 2005.

d | **KING KONG THEORIE**

Virginie Despentes, Éd. Grasset, 2006.

a b c d

LES DIFFÉRENTES VAGUES FÉMINISTES EN OCCIDENT

Grille de lecture non-exhaustive qui peut largement être discutée, mais qui permet d'approcher différents mouvements féministes.

1re vague à la fin du XIXe siècle et jusqu'à la seconde guerre mondiale, féminisme essentiellement pour l'égalité des droits juridiques, économiques et politiques (exemple : droit de vote).

2e vague dans les années 60 et 70, autour de la libération sexuelle et de l'emprise du corps des femmes (exemples : droit à l'avortement, épanouissement sexuel) ainsi que pour l'égalité au travail et dans l'espace domestique (exemples : accès à certaines fonctions, rémunération).

3e vague dans les années 80 et 90, féminisme intersectionnel qui tend à relier les différentes luttes (des classes, antiracistes…) en réponse à un féminisme antérieur qui ne prenait pas ou peu en considération les réalités de femmes subissant des oppressions multiples (par exemple en étant femme, noire, lesbienne, pauvre, handicapée…).

L'écoféminisme apparaît durant les années 80.

Actuellement, certain·e·s estiment que nous sommes dans une 4e vague, particulièrement reliée à la culture du viol et à la culture du féminicide, dénoncées à large échelle notamment via internet, le numérique et les réseaux sociaux.

Premier baiser

VIOLENT BUT REALIST CONTENT

Par la chorale militante **À TANTÔT EN VÉLO**, 2017.

Texte inspiré par les Trash Croutes, le mouvement #MeToo, les témoignages des membres de la chorale et de leurs amies. Se chante sur l'air de la chanson du même nom d'Emmanuelle Bottaz (1986).

AMOUR, RAGE ET PAILLETTES !

Premier baiser échangé
sur une plage en été
Premier amour un beau jour
qui vient vous emporter
Mais ça ne s'oublie pas,
quand c'est la première fois.

Premières vacances de mon enfance
passées dans l'Sud de la France
Cour d'anat' de mon cousin
qui met ses doigts dans mon vagin
Mais ça ne s'oublie pas,
quand c'est la première fois.

Dîner de famille, Oncle Augustin
prend mes seins dans ses mains
« Tu grandis bien, ça pousse bien,
c'est con qu'j'ai pas 20 ans d'moins»
Mais ça ne s'oublie pas,
quand ça fait rire papa.

Première année d'bachelier,
baptême pour la Saint Toré
Humilée, on m'a forcée
mais au moins j'suis intégrée
Mais ça ne s'oublie pas,
même quand t'as bu trop de vodka.

J'prends un café accoudée
au bar de mon quartier
Un mec me mate, il s'approche
et me fout une fessée
Mais ça ne s'oublie pas,
et ça n'arrive pas qu'à moi.

Je suis debout dans le métro,
j'sens quelque chose dans mon dos
Je me retourne, horrifée,
il a éjaculé
Mais ça ne s'oublie pas,
quand les gens n'réagissent pas.

Tous les matins au boulot,
mon ordi affiche du porno
En mon absence mon boss se branle
installé à mon bureau
Mais ça ne s'oublie pas,
même quand c'est la 16e fois.

En réunion, t'as beau causer,
c'est ton collègue qui est écouté
Ton boss dira : « Bien présenté,
super ton chemisier... »
Mais ça ne s'oublie pas,
quand chaque tenue te vaut ça.

Les blagues sexistes, de mon pote activiste,
soit disant féministe
Ça m' fait pas rire, c'est très lourd,
et c'est moi qui manque d'humour
Mais ça ne s'oublie pas,
surtout dans ces réseaux-là.

Quand vient la nuit, dans notre lit,
j'ai pas toujours envie
Il me supplie : « J'en ai besoin
trois fois par semaine au moins »
Mais ça ne s'oublie pas,
quand tu t'sens forcée chaque fois.

J'rentre de soirée, fatiguée,
je me suis bien amusée
« Eh mad'moiselle vous êtes belle,
j'vous emmène au septième ciel »
J'ai pas besoin de toi
pour m'emmener où qu' ce soit.

Main dans la main, en amoureuses,
on se balade, on est heureuses
Un mec s'emballe tout excité :
« Vous méritez le bûcher »
Arrête de t'enflammer !
Mec c'est toi qu'on va cramer !

On pourrait chanter pendant des mois
mais on va s'arrêter là
Prends garde à toi, on se défend,
on en a chopé pour moins qu' ça...
Arrêter d'agresser,
c'est quand même pas compliqué !

Durant les mois de décembre et janvier derniers, le CIDJ Rochefort a lancé un challenge photo.

CINQ PERSONNES, APPAREIL PHOTO À LA MAIN, SE SONT LANCÉES DANS CETTE CHASSE À LA BEAUTÉ, DANS CETTE RECHERCHE DE QUESTIONS ET DE RÉPONSES SUR « LE BEAU ».

Les motivations étaient diverses : de l'envie de s'évader, à la pratique d'une passion, en passant par l'envie de s'essayer à l'utilisation d'un nouvel appareil… Certains trouvaient un réel enthousiasme quant au sujet là où d'autres n'y ont pas porté attention quand ils ont décidé de participer.

Nous avons sélectionné certaines photos, certaines parties de ces échanges. Voici des bribes de discussions, des morceaux de parcours vécus durant le challenge, des questions, des réflexions…

LA BEAUTÉ

vue par ces cinq photographes

Bulles

Neige sur les faines

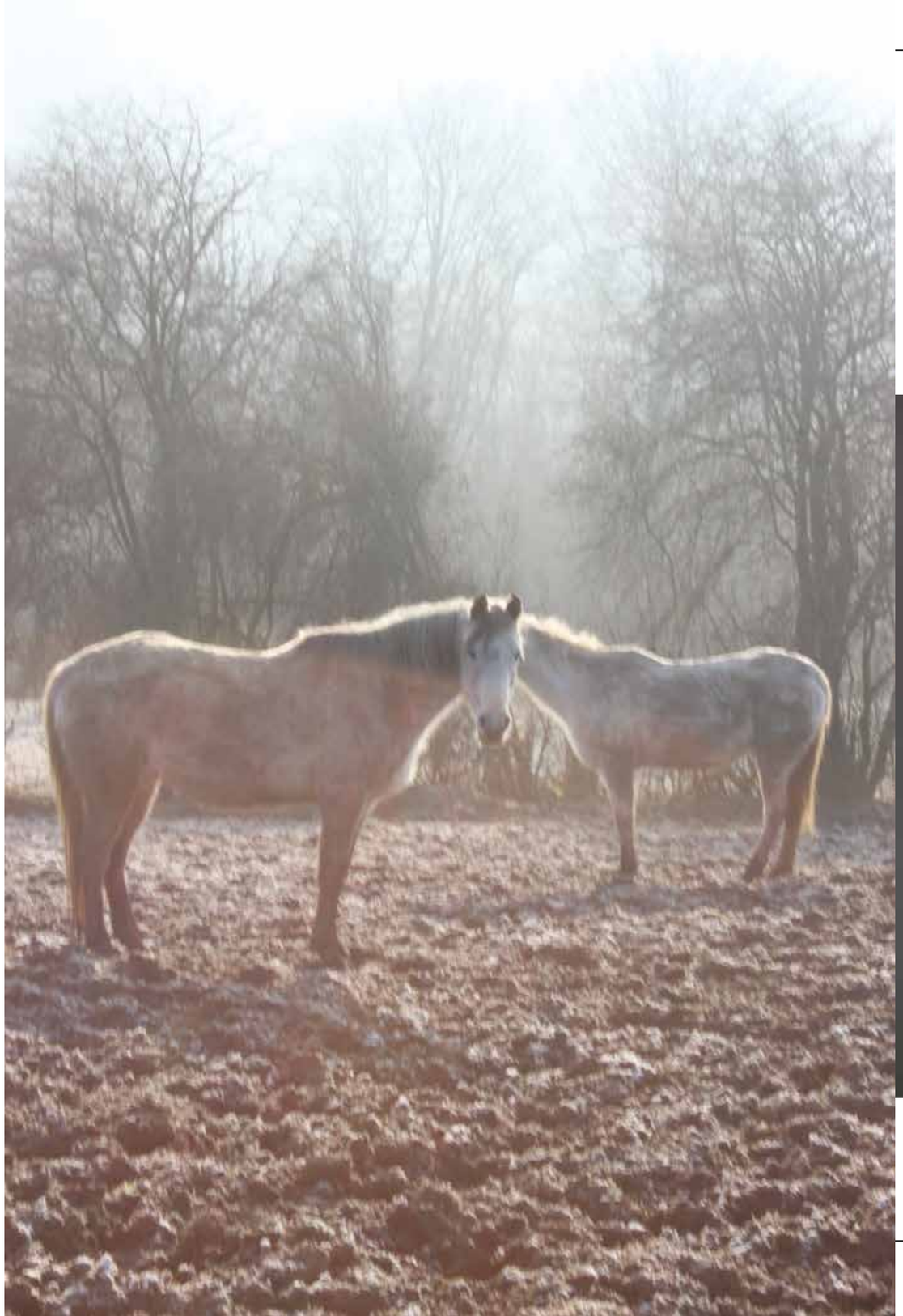
Isa Panier

1
Un challenge photo
QU'EST-CE QUE C'EST ?

Au cours d'une période déterminée, les photographes participant doivent réaliser des clichés régulièrement et répondre à une contrainte (ou impulsion) proposée.

2
Ici, une fois par semaine, les participant·e·s recevaient une consigne ainsi qu'une citation bonus et réalisaient entre une et trois photos à partir de ces propositions. Chacun·e avançant de son côté, depuis chez lui, à partir de ce qu'iel souhaite, de ce qu'iel est.

3
Après 6 étapes, nous provoquons une rencontre : moment de partage sur les motivations de chacun à participer, sur l'origine des photos, sur les doutes, questions, réflexions qui sont nées durant le challenge.



La beauté est un hazard suspendu à mon regard

J'aime saisir des choses petites, fines, précises. Pour le challenge, je suis parfois allé faire des photos à l'extérieur, mais je me suis permis d'aller dans mes archives aussi. Ça m'a plu. J'ai pu valoriser des photos qui ne l'avaient jamais été auparavant et qui ont trouvé leur place dans cette recherche sur la beauté.

La photo n'est pas belle en soi : elle est floue, saturée, les couleurs sont ternes. Mais le sujet est beau et amusant.

Chercher le bon angle.

Tempura nature

La beauté ne serait-elle pas finalement aussi éphémère que ces modes qui veulent nous dicter leurs codes ?

Xavier Al Charif

Chimère

« PARFOIS LE MÉTISSAGE COMPOSE DES CHEFS-D'ŒUVRE QUI VOUS SAISISSENT PAR LEUR BEAUTÉ UNIVERSELLE MAIS LE PLUS SOUVENT, LA NATURE TESTE DES TRUCS. »

Ne lâche pas ma main - Michel BUSSI

Cette démarche m'a renforcée dans certaines convictions que j'ai à propos de la beauté et comment je l'idéalise. Pour moi, la beauté réside avant tout dans ce qui est vivant, dans la nature. Je peux trouver un objet esthétique mais cela reste un artifice. Les animaux et la nature, eux, se dévoilent sans masque, ne trichent pas, n'essaient pas de plaire. Ils contiennent cette forme de beauté que j'appellerai « beauté pure ». Ce sont ces éléments qui m'attirent et vers lesquels je me dirige naturellement pour les saisir avec mon appareil.

Lors du moment d'échanges autour de nos représentations, nous étions fatalement face à la difficulté de la définir communément. Effectivement, je pense qu'elle reste propre aux yeux, aux sensations, au vécu et au contexte de chacun.

Véro Delperdange

« DANS LE CYGNE NOIR, TOUT DÉPEND DE LA PERSONNE QUI OBSERVE. SI ON NE COMPREND PAS DES PROBLÈMES, ILS DEVIENNENT AUTOMATIQUEMENT DES CYGNES NOIRS. SI ON LES CONNAÎT BIEN, CES ÉVÉNEMENTS RESTENT DES CYGNES BLANCS. »

Nassim Nicholas TALEB

Vilain petit canard ?

Véro Delperdange

Cadre, dis-moi...

Durant la rencontre, on s'est posé la question :
« Faire une belle photo, est-ce photographier la beauté ? »

Pour moi, photographier la beauté, c'est tenter de la sublimer encore plus par la photo. C'est agréable. J'ai du mal à dissocier les deux. Comment une photo du beau pourrait-elle ne pas être une belle photo ?

C'est difficile pour moi de faire des plans et d'aller photographier ce que j'ai planifié. J'ai essayé, mais je me suis vite rendu compte que ce qui me correspondait était de surprendre le moment, l'image, de manière inattendue.

J'aime jouer avec les contrastes et retoucher mes photos. Je les trouve plus profondes comme cela. Les jeux de lumière me plaisent et m'amusent.

Yang Jin Fiévet

Yang Jin Fiévet

Un objet, une plante ou autre peut être usé, détruit ou mort, je pense que l'on peut toujours y trouver quelque part de la beauté : dans le souvenir, dans l'esthétique, dans le symbole.

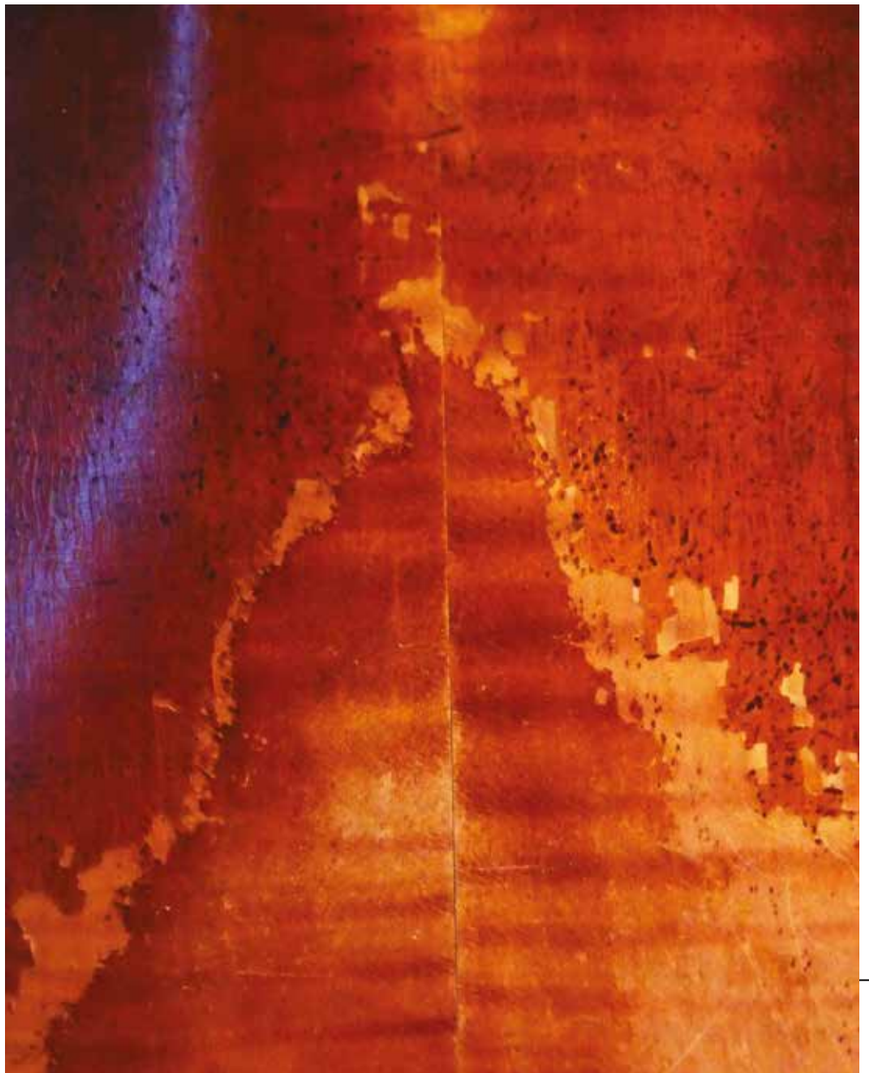
Par exemple, l'arbre mort qui se trouve à Mont-Gauthier m'a toujours fascinée. Pour moi, la présence de cet arbre transcendant la mort, figé dans le temps, dressé seul et sec dans son gigantesque champ, symbolise l'amour pour la vie. Et dans « amour », j'entends « beauté ».

Florette Burton

J'ai commencé le challenge par des promenades et de l'observation. Ce qui rendait principalement des photos avec de la beauté esthétique, mais sans vraiment de fond.

Je me suis alors forcée à pousser le sujet de la beauté plus loin. Quelle difficulté ! Trouver des sujets sur la beauté hors esthétique n'est pas évident, surtout quand on traverse des moments difficiles dans sa propre vie.

Et puis dans le fond, je me rends compte que les questions que peuvent se poser les adultes cassent la beauté, la vérité, la spontanéité. Tout est tellement plus compliqué alors que tout pourrait être si simple.



Sève musicale

CONSENTEMENT LIBRE ET ÉCLAIRÉ : DES JEUNES PARLENT AUX JEUNES

NO IS NO !

Par **Luc FRIPPIAT**
(CIDJ Rochefort)

Ces visuels sont issus de la vidéo « No is no ! »

Regard sur l'expérience de sept jeunes Rhétos de l'Athénée Royal de Rochefort emmenés par des travailleuses du Planning Familial pour créer un outil de sensibilisation sous forme de capsule vidéo utilisant infographie et mise en scène. Le résultat est issu d'un questionnement sur le consentement sexuel. Du scénario aux commentaires jusqu'à la conception graphique, ce spot témoigne de leur prise de position de manière simple, claire et humoristique.

L'éducation à la santé sexuelle est un droit humain. Si nous ne parlons pas de sexualité aux jeunes, nous les laissons à la merci des pires discours. Sans interlocuteurs, sans réponses à leurs questions, ils et elles risquent de se tourner vers des sources d'information erronées, normatives, moralisatrices ou d'ordre pornographique. La longue pratique de l'éducation à la vie relationelle, affective et sexuelle (EVRAS) avec des adolescents a mené les travailleuses du Planning Familial de Rochefort-Jemelle, Isabelle Panier et Adeline Antoine, au constat qu'il leur est parfois difficile de nommer ce qui caractérise, à leurs yeux, une relation sexuelle saine. Le corollaire étant de pouvoir distinguer ce qui est de l'ordre de l'agression sexuelle. Outre les notions de désir et de plaisir, c'est de la notion du consentement libre et éclairé et du non consentement dont il est question.

Le consentement est une condition essentielle aux relations humaines de qualité, bien au-delà de la question sexuelle. Dans les sphères autres que la sexualité, cette notion ne semble d'ailleurs pas trop poser problème. Non, c'est non. À priori, c'est clair, tout le monde comprend. Or, quand on en vient au consentement sexuel, une zone de flou apparaît. L'hypersexualisation, les codes pornographiques, les abus contribuent à embrouiller la question du consentement libre et éclairé, notamment en laissant supposer que la femme est toujours disponible et consentante. Les codes machistes, l'infantilisation des femmes, l'utilisation des enfants comme **OBJETS SEXUELS** dans certaines cultures, etc. embrouillent les messages en matière de sexualité. On ne parle pas de sexualité normale mais on « expose » les sexualités pathologiques ou dangereuses, ce qui entraîne de la confusion.

D'où le défi d'amener les jeunes à questionner leurs représentations de la sexualité, les aider à « vouloir, pouvoir, choisir » des pratiques et des comportements de manière libre et éclairée. Leur permettre de se détacher des clichés normatifs, des injonctions de performance et même de l'obligation d'être sexuellement actifs. Les autoriser à clarifier la notion du consentement sexuel : « NON, je ne sais pas, je ne veux plus… », s'affirmer en tant que sujet sexuel et non objet sexuel, explorer leurs propres désirs, et si possible leurs propres limites.

Ce spot audiovisuel se veut être un outil de sensibilisation à destination des jeunes de leur tranche d'âge. Réalisé par sept élèves en fin de cursus secondaire, accompagnés par les animatrices du Planning familial, il est l'aboutissement d'un travail plus large sur la relation amoureuse, la sexualité et le consentement sexuel.

Les jeunes concerné·e·s ont exploré, au même titre que 250 autres, les sujets abordés par l'exposition de l'ULB « Pas ce soir chéri(e) ? » découverte en 2018 au Centre Culturel de Rochefort. Cette mise en perspective historique des représentations et pratiques sexuelles dans la Belgique des XIX[e] et XX[e] siècles leur a servi d'élément déclencheur d'une série d'animations sur les thématiques embrassées par l'éducation à la vie relationnelle, affective et sexuelle : l'estime de soi, le corps, les normes, les stéréotypes, la notion de genre, l'identité, l'orientation sexuelle, les **DROITS SEXUELS ET REPRODUCTIFS**. Sept d'entre eux, éclairés par ce processus, eurent alors la possibilité d'exprimer une prise de position. Ce qu'ils ont fait sans équivoque : NO is NO ! //

Regarder NO is NO

www.youtube.com/watch?v=yOG9pMlkBis&t=13s

GLOSSAIRE

- **Objet sexuel**

Ce terme désigne le fait de ne pas considérer une personne comme sujet, mais bien comme un objet permettant d'assouvir ses propres besoins sexuels.

- **Droits sexuels et reproductifs**

Ensemble de droits de chaque individu liés à la vie relationnelle, affective et sexuelle : droit de décider de se marier ou non, de se reproduire ou non, de bénéficier d'une sécurité sexuelle, d'être protégé contre la violence, d'obtenir de l'information, d'accéder aux soins de santé sexuelle et reproductive etc.

HARCÈLEMENT ET AGRESSIONS SEXUELLES EN FESTIVAL

TANT QUE FÊTE SE PEUT

Par **Luc FRIPPIAT** (CIDJ Rochefort)

À la veille de l'été de 2018, la section belge de l'ONG Plan International dévoilait les résultats d'un sondage mettant en lumière l'ampleur du harcèlement sexuel dans les festivals d'été en Belgique. Le traitement des réponses d'un échantillon de plus de 600 jeunes, questionné·e·s à propos de leur expérience des festivals sur les trois dernières années, laisse peu de place au doute.

Les résultats révèlent que 60 % des sondé·e·s reconnaissent que le harcèlement sexuel est un problème fréquent voire très fréquent dans les festivals. Une fille sur six atteste en avoir été victime au moins une fois au cours des trois dernières années.

Pas étonnant pour qui reconnaît la foule, la proximité, la consommation d'alcool et de stupéfiants comme parts intégrantes du contexte et parfois revers de la médaille : le festival est un moment particulièrement propice au harcèlement et aux violences sexuelles. Bien que les garçons aussi soient confrontés au harcèlement sexuel, selon les chiffres sur les différentes formes de harcèlement sexuel, ce sont les filles qui en font l'expérience malheureuse beaucoup plus fréquemment : attouchements, frottements dans la foule, abus de l'état d'ivresse, insultes sexistes, voyeurisme… les actes sont nombreux et variés.

Dans certains festivals, près de 30 % des répondants disent avoir été témoins de scènes de harcèlement. Qu'en font-ils alors ? C'est là que ce sondage met en lumière une dimension importante : dans bien des cas, victimes et témoins n'osent ou ne se savent pas comment réagir. On note que 40 % des témoins s'éloignent sans agir. Si un grand nombre de filles victimes confirment avoir appelé des proches ou avoir affronté leur agresseur/harceleur, près d'une sur cinq avoue n'avoir rien fait. Heureusement, un grand nombre intervient quand même pour éloigner l'agresseur ou soutenir la victime.

Devant une personne en détresse, qui d'entre nous n'a pas constaté un jour que les témoins de la scène se contentent de regarder d'un air perplexe ? Mais alors, pourquoi personne ne réagit quand quelqu'un se fait agresser ou harceler dans le bus ? Ce phénomène porte un nom: l'effet du témoin. Plus il y a de témoins, moins il y a d'aide. Cet effet de groupe montre les comportements des gens se copiant comme des moutons au milieu d'un troupeau. Autrement dit, si personne n'intervient, les chances sont grandes que nous ne fassions rien non plus. Pourquoi serait-il nécessaire d'agir si personne ne réagit ? Autant se préserver des problèmes ou d'une implication dans une situation indésirable ou pour laquelle il n'y a pas de temps à perdre. Et puis, comment être certain qu'il s'agit d'un comportement inacceptable ?

À l'inverse, cet effet de groupe peut s'avérer puissant. D'où l'importance d'accréditer un autre groupe qui aide les autres et que tout le monde peut intégrer pour mettre fin au climat de harcèlement et de violences sexuelles dans l'espace public. D'autres suivent rapidement lorsqu'une personne se démarque en agissant.

Même s'il convient généralement de se montrer prudent avec les chiffres, ce sondage mené par un institut de sondage sérieux (Dedicated) montre surtout l'étendue du problème : aucun festival n'est épargné. Concordance de temps, c'est à ce moment qu'un dispositif précurseur nommé le « Plan SACHA » (voir p. 82-85) est élaboré en 2018 par le festival Esperanzah ! et reconduit lors de la dernière édition de 2019. Depuis, certains festivals commencent à prendre le problème à bras le corps, et autant dire qu'il reste du travail. Pour y faire face, SACHA table justement sur l'effet positif en embrassant le sujet collectivement avec une démarche de sensibilisation par les pairs et de transmission d'informations et d'outils d'autodéfense : comment intervenir sans s'exposer à l'agression, détourner l'attention des assaillants pour mieux extirper la victime. Sans s'arrêter aux actes et à la nécessité d'une prise en charge psycho-sociale professionnelle à disposition des victimes ou témoins de harcèlement ou d'une autre forme de violence sexiste ou sexuelle. Le festival invite aussi le public à une réflexion plus poussée en abordant certaines thématiques comme la notion de consentement, la posture du témoin allié ou la question des privilèges sociaux.

Suite à ces constats et premières réponses des acteurs de terrain, le ministère de l'époque a pris deux mesures concrètes par l'intermédiaire de Madame Simonis. Durant l'été 2018, la ministre francophone en charge des Droits des Femmes & Égalité des Chances est entrée en contact avec les responsables des festivals afin qu'ils mettent en place des plans d'action spécifiques. Elle a débloqué une enveloppe budgétaire annuelle de 250.000 euros pour financer, en 2019, des opérateurs spécialisés actifs dans l'animation, la sensibilisation ou la création d'outils à propos du harcèlement sexuel dans les festivals.

Projet pilote à la base, c'est dans ce contexte que SACHA prend son assise après deux années et entend s'améliorer en continu. Qu'il fasse tache d'huile dans d'autres festivals et provoque le débat et des échanges de pratiques plus larges ne sera pas peu utile à un avenir qui envisage une société vraiment égalitaire entre les sexes. //

DIFFÉRENTS CAS, TOUJOURS DE TROP

Une typologie développée par le spécialiste Persson Perry Baumgartinger classe le harcèlement en 4 catégories:

- Les actes verbaux: insulte sexiste, sifflement, commentaires sur le physique, drague lourde…
- Les actes gestuels: exhibitionnisme, regards insistants, crachats, poursuite dans la rue…
- Les actes physiques: attouchements, agression physique, frottement, viol, …
- Les actes symboliques: graffiti et publicité sexiste, par exemple.

Il s'agit de n'en banaliser aucun, car le harcèlement se situe dans un continuum de violence. Il peut arriver sous différentes formes, en divers endroits et à tous âges. D'après le sondage élaboré et disséqué par Plan International (lire ci-contre), on retrouve la quasi-totalité de ces actes sur les festivals en Belgique. Les agressions sexuelles, voire les viols, sont aussi une réalité dans les festivals mais ces faits restent heureusement plus rares. Dans les plus grands festivals, ces agressions représentent entre 3 % et 7 % de l'ensemble des faits de harcèlement subis par les sondé·e·s. Mais quel que soit le type de harcèlement commis, chaque cas est un cas de trop.

AGRESSIONS SEXISTES ET MILIEUX FESTIFS

« C'est un véritable problème de société que nous prenons à bras le corps. Ensemble, nous avons le pouvoir et la puissance d'agir. »

LA RÉPONSE DU PLAN SACHA

Entretien avec **Amandine VERFAILLIE** - Propos recueillis par **Luc FRIPPIAT** (CIDJ Rochefort)

Amandine Verfaillie coordonne le Plan SACHA, acronyme de Safe Attitude Contre le Harcèlement et les Agressions sexistes et sexuelles en milieu festif. Elle nous parle de son expérience de terrain à travers ce plan, mis en place par le festival Esparanzah ! depuis 2018. Rencontre avec cette jeune femme souriante ; qui dégage force et conviction, à la fois tranquille et inclusive. Des qualités non négligeables lorsqu'il s'agit d'insuffler du respect mutuel dans les relations entre hommes et femmes.

Pourquoi et comment le Plan SACHA a-t-il vu le jour ?

Le festival Esperanzah ! s'est emparé de la question des rapports de genre dans le cadre de sa campagne thématique « Le déclin de l'empire du mâle » lors de l'édition 2018. Pour ajouter de la cohérence à notre message, nous avons réfléchi à une action de sensibilisation du public et de prise en charge des victimes de violences sexistes et sexuelles qui pouvaient avoir lieu durant le festival. Une équipe de bénévoles s'y est consacrée en rencontrant différent·e·s protagonistes travaillant sur cette problématique pour ensuite développer un plan d'action de lutte contre les violences sexistes et sexuelles : le Plan SACHA.

Quels sont ses objectifs ? À travers quels axes et quelles actions se traduit-il ?

Nous organisons ce plan sur trois axes : la formation, la prévention et la sensibilisation, puis la prise en charge psycho-sociale. En amont du festival, nous formons une trentaine de bénévoles pour qu'ils deviennent des « super SACHA », c'est-à-dire des personnes suffisamment conscientes des problèmes liés au harcèlement et aux violences sexistes et sexuelles, dont sont particulièrement victimes les femmes ou les personnes discriminées en raison de leur genre ou de leur orientation sexuelle. Juste avant, nous briefons également les équipes et les responsables de chaque aspect du festival. L'idée étant de rendre tous les gens impliqués dans Esperanzah ! porteurs de la démarche SACHA afin que le festival devienne un espace plus sûr et inclusif pour toutes et tous. Pour ce qui est de la prévention, nous sensibilisons en imposant des grands visuels ornés de slogans percutants (« Mon corps n'est pas un sujet de débat »). Nous les diversifions pour toucher un maximum de personnes car celles qui en auraient le plus « besoin » ne passeront pas se renseigner à nos stands. Nous en tenons trois où nous diffusons des informations sur le sujet. Nous disposons d'outils pour lancer le débat et les discussions avec les festivalier·ère·s, avec la volonté d'outiller les personnes victimes ou témoins de violences sexistes et/ou sexuelles à l'autodéfense verbale. Les gens viennent aux stands soit parce que les visuels aux abords leur parlent, soit parce qu'ils ont vécu une situation de ce type au festival ou dans leur vie en général.

Comment travaillez-vous avec les bénévoles ?

Nous avons lancé un appel dans notre réseau. Pour éviter un afflux trop important de candidatures, nous avons demandé quelques lignes décrivant leurs motivations de façon à pouvoir repérer celles et ceux qui avaient déjà une réflexion préalable et une expérience à partager qui enrichit la formation. Nous tenons aussi à la présence d'au moins un homme par stand car nous l'estimons importante lorsqu'il s'agit de discuter et d'argumenter avec certains hommes qui pourraient se montrer directement sur la défensive lorsqu'un même propos vient d'une femme.

Quelles sont leurs motivations principales ?

Pour beaucoup, être femme est déterminant dans le fait de vouloir saisir l'opportunité et de vouloir occuper un espace socialement valorisé et légitimé où l'on peut parler de ces enjeux et sensibiliser. De leur point de vue, les hommes conscients de la problématique prennent leur place car ils ont envie de contribuer à faire changer les mentalités. Ils estiment à juste titre qu'ils ont un rôle positif à jouer.

Quels sont les actes les plus répandus en festival ?

Difficile à préciser car nous n'avons pas encore trié les données et je n'ai pas une vision exhaustive de ce qui se passe, loin de là. Il s'agit d'un éventail qui va de l'attitude de certains hommes se sentant autorisés à commenter en s'adressant ouvertement aux femmes sur leur façon de s'habiller, sur leur corps, jusqu'aux mains aux fesses, voire aux agressions sexuelles. Je ne parle pas spécialement du cadre d'Esperanzah ! mais plus largement des milieux festifs. De manière générale, les lieux où on va pour

« faire la fête » et « s'éclater », sont des environnements propices aux jeux de séduction et de drague. Mais quand, en parallèle, il y a prise d'alcool ou d'autres substances qui désinhibent les comportements, cela vient parfois brouiller les repères du respect de soi et d'autrui. Ce qui peut favoriser des comportements harcelants, voire agressants.

Prônez-vous un protocole spécifique qui réponde aux situations de violence sexuelle dans ces milieux festifs ?

Tout dépend de ce qui se passe. L'idée avec SACHA est avant tout de tabler sur un certain contrôle social entre pairs qui permettrait une autorégulation des comportements. C'est-à-dire qu'on vise, en posant la problématique du sexisme et des violences sexuelles sur le devant de la scène, à ce que les gens en discutent entre eux et s'emparent du sujet afin de questionner leurs propres façons d'être et d'agir. Et quand, dans un événement festif, il y a une ambiance générale d'ouverture à la réflexion et à la remise en question personnelle, ça permet plus facilement de dire à un·e ami·e que son commentaire, attitude, geste est peut-être inapproprié – par exemple : « C'est pas très SACHA ce que tu viens de dire ». SACHA, ça permet d'avoir une base de références communes. Ce n'est pas une autorité supérieure qui vient sanctionner, mais un projet de sensibilisation qui vise à questionner nos rapports de genre, et surtout nos codes de séduction. Néanmoins, lorsque des situations plus problématiques se posent, un festival qui souscrit aux principes SACHA s'arroge le droit de mettre dehors le harceleur/agresseur. Tout cela est délicat bien sûr, et notre objectif n'est pas de pourchasser les auteurs. Nous ne sommes pas la police ni la justice et nous voulons éviter les procès à l'emporte-pièce. Notre objectif consiste, outre la sensibilisation, à aider les victimes, à accueillir les personnes qui ont vécu une situation qu'elles perçoivent comme violente. Ce qui nous amène au fameux troisième axe du Plan SACHA, c'est-à-dire la prise en charge des victimes.

Justement, quid de la prise en charge des victimes ?

Ah, ce fameux troisième axe, nous y voilà (triple sourire) ! Pour la prise en charge psycho-sociale des victimes, nous avons travaillé sur la formation en amont avec le Centre de Prise en charge des Violences Sexuelles (CPVS) qui a développé un outil spécialement pour le festival : l'arbre décisionnel. Il s'agit d'une grille d'analyse destinée aux psychologues responsables de la prise en charge et de l'orientation des victimes vers des structures permanentes, tant à l'intérieur du festival qu'en dehors. Les psys sont disponibles 24h sur 24h durant les trois jours sur le site en journée et la nuit sur le camping festif. En parallèle de nos trois axes, nous avons développé un nouvel outil : le « chatbot ». Il s'agit de l'équivalent d'un système de messagerie instantanée dans lequel des questions/réponses prédéfinies permettent d'orienter la personne victime ou témoin vers les structures pertinentes dans toute la FWB. Ceci permet aux personnes n'osant pas faire appel à la cellule de prise en charge psycho-sociale ou n'arrivant pas trop à nommer un problème perçu, d'être tout de même soutenues et aiguillées. Il s'agit d'un outillage juridique, psycho-social mais aussi d'orientation vers des associations actives dans la formation. Un partie s'adresse aux mineur·e·s à qui nous indiquons les associations destinées à répondre à leurs besoins. Il suffit d'aller sur notre site internet[1] et c'est la première chose qui apparaît.

Que diriez-vous à un témoin qui ne sait pas ou qui a peur de réagir face à un acte qualifié de harcèlement sexuel ?

Cette question touche à un enseignement fondamental qui nous dit que dans la plupart des cas, les témoins, surtout en groupe, ne réagissent pas. Une forme d'inertie se révèle : « Pourquoi je bougerais alors que les autres pas… c'est que cela ne doit pas être si grave... » etc. Par notre sensibilisation, nous voulons permettre aux gens d'identifier et de différencier ce qui est de l'ordre de la drague, du harcèlement ou de l'agression sexuelle. C'est important de commencer par définir ces notions souvent confuses pour beaucoup de gens dans la vie courante. Dans une société qui banalise certaines violences, elles deviennent imperceptibles pour les témoins et les victimes. Nous questionnons les visions des gens sur le consentement via des jeux de mise en situation pour les amener à mettre des mots justes, redéfinir les contours et catégoriser certaines situations. Ensuite, nous les invitons à dépasser la passivité pour adopter une posture d'alliés en adoptant des stratégies venant en aide aux personnes qu'ils voient en difficulté. Rien de révolutionnaire là-dedans : établir un contact visuel avec la personne mal prise pour mieux déceler son degré d'inconfort et sa capacité à se dégager de la situation puis réagir en fonction, s'adresser à elle pour faire diversion ou interpeller l'auteur pour permettre la fuite de la victime. Si le conflit est engagé, c'est alors tenter de prendre part et soutenir la victime en confrontant l'auteur à ce qu'il est entrain de faire. Nommer la situation comme harcelante peut provoquer un petit déclic et désamorcer certains comportements par la suite.

En comptant qu'à partir d'une première réaction, le groupe peut s'envisager comme une force…

Tout à fait. D'autant plus que la réponse la plus efficace semble être celle qui confronte à ses actes. Alors, c'est d'autant plus fort si les témoins s'activent dans le même sens.

Comment votre action est-elle accueillie par le public ?

Au-delà du contentement exprimé de voir se développer une initiative qui légitime la prise de parole sur cette problématique, beaucoup reconnaissent que cela renforce le sentiment qu'il s'agit là d'un véritable problème de société, et non d'une quelconque subjectivité personnelle blessée. Nous avons le pouvoir et la puissance d'agir.

Sentez-vous des résistances particulières par rapport au patriarcat et au sexisme ?

Une réaction fréquente chez certains hommes, c'est une première réaction de rejet par rapport au sujet amené parce qu'ils se sentent personnellement visés, ou peut-être « attaqués » ? Or nous ne pointons, a priori, pas des individus. Ce que nous dénonçons, c'est un système de société où chaque individu est socialisé dans des schémas majoritairement fondés sur la domination masculine. Prendre conscience que l'on a des privilèges – dans ce cas-ci, le fait d'être un homme dans une société patriarcale – est souvent inconfortable. Et à partir de ce constat sociétal, c'est à chacun·e de se situer et d'amorcer le travail de remise en question personnel qu'il ou elle estime nécessaire. Une autre réaction fréquente est à l'opposé : un homme qui veut absolument prouver qu'il est un « mec bien » – en monopolisant la parole et en expliquant à la femme ce qu'est le féminisme.

Dans les deux cas de figures relatés, avant d'arriver au fond du débat, le ou la bénévole se retrouve bon gré mal gré dans une posture d'accueil de la parole et des émotions de l'autre. À devoir en prendre soin.

Cela met en lumière le fait que des personnes, souvent des femmes, doivent prendre en charge émotionnellement des personnes en posture privilégiée qui sont souvent des hommes à l'intérieur de ce schéma **PATRIARCAL**. Cela nous montre l'importance de ne pas négliger la charge émotionnelle et le devoir de prendre soin de ces émotions avant d'aller plus loin dans le processus de sensibilisation. Car nous sommes chacun·e pris par ce dont on parle. C'est pour ça que nous insistons sur le rapport à l'écoute lors de la formation des bénévoles pour qu'ils revêtent une posture adéquate en accord avec leurs propres limites.

Avez-vous une idée du pourquoi, avant Esperanzah !, si peu de lieux festifs et festivals prenaient ce problème à bras le corps ?

Parce qu'il s'agit d'un phénomène de société qui est largement banalisé et donc invisibilisé. Or, on ne peut pas affronter et prendre en charge ce qu'on ne voit pas. Accepter l'existence d'un phénomène est le prélude à toute volonté de le prendre au sérieux. Et quand bien même on en a conscience, ça ne devient pas nécessairement une priorité. Notre plan s'est inscrit dans la mouvance #Me Too. C'est un fait que nous avons été médiatiquement touchés. Cela a précisé le cheminement d'un questionnement déjà présent et nous l'avons transformé en réponse. Tout comme l'enquête de l'ONG Plan International, arrivée au moment où nous l'élaborions, a renforcé nos convictions tout en nous permettant de collaborer.

Après deux années de plan SACHA, quels grands enseignements et quel bilan tirez-vous ?

Qu'il est nécessaire et qu'il y a encore beaucoup de travail à faire pour lutter contre le sexisme et les agressions. Nous venons de transposer l'expérience au festival des Solidarités, aux 24 heures de vélo de Louvain-La-Neuve, ainsi qu'au Jyva'Zik. Nous prévoyons également une présence lors d'événements ponctuels sur le campus de l'ULB. Ces organisations sont à chaque fois venues vers nous. Le sondage de Plan International et sa prise en considération a permis de débloquer de l'argent public pour des associations d'éducation à la vie relationnelle, affective et sexuelle (EVRAS) voulant lancer des initiatives dans plusieurs festivals. Je vais maintenant les rencontrer pour un partage d'expérience en vue d'améliorer nos outils et renforcer l'impact de la lutte. //

PLUS D'INFOS : **www.plansacha.be**

Retrouvez la synthèse du message d'Amandine VERFAILLIE dans une capsule vidéo sympa sur notre site Internet :
www.cidj-rochefort.be

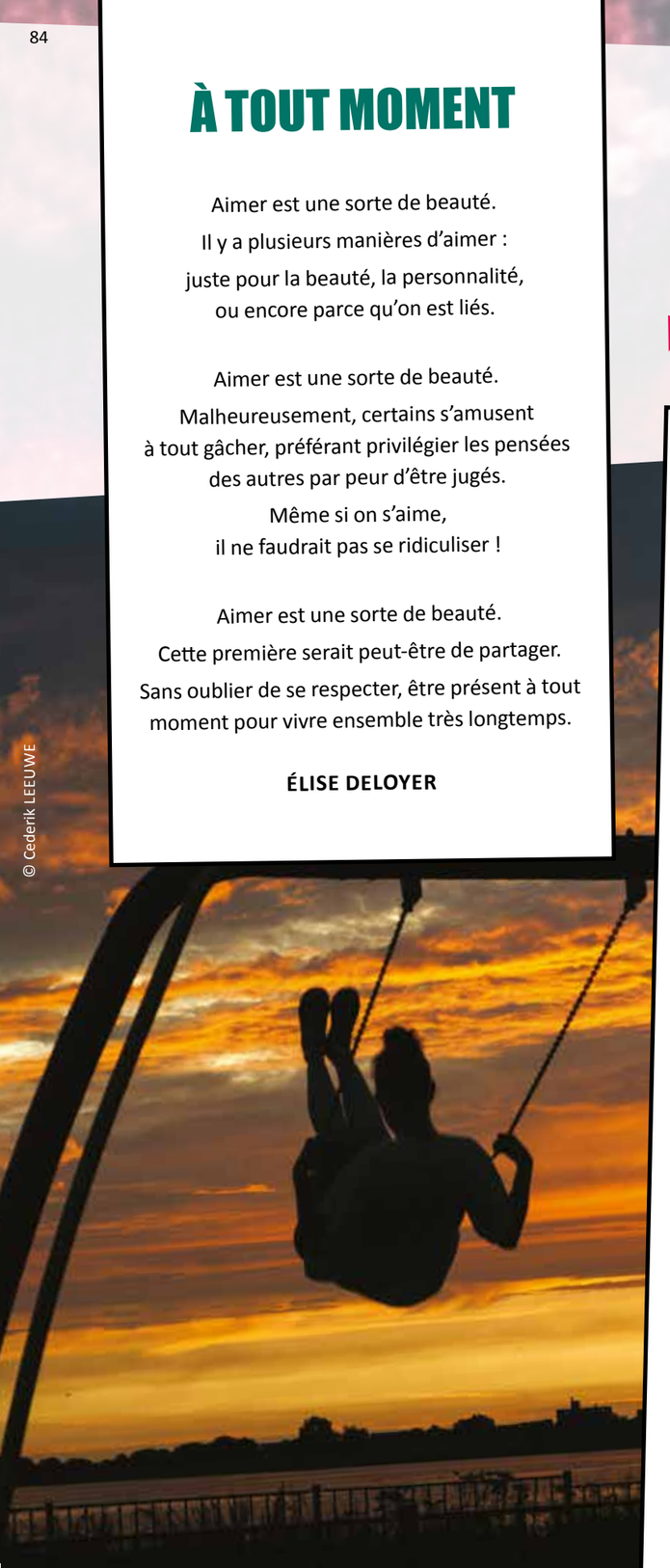
À TOUT MOMENT

Aimer est une sorte de beauté.
Il y a plusieurs manières d'aimer :
juste pour la beauté, la personnalité,
ou encore parce qu'on est liés.

Aimer est une sorte de beauté.
Malheureusement, certains s'amusent
à tout gâcher, préférant privilégier les pensées
des autres par peur d'être jugés.
Même si on s'aime,
il ne faudrait pas se ridiculiser !

Aimer est une sorte de beauté.
Cette première serait peut-être de partager.
Sans oublier de se respecter, être présent à tout
moment pour vivre ensemble très longtemps.

ÉLISE DELOYER


© Cederik LEEUWE

Je voulais T'ÉCRIRE...

Amour, je voulais t'écrire...
Te décrire...
Puisque nos destinées se sont séparées...
Te décrire...
Ma vie, la poursuite de notre vie...
Te décrire...
Nos filles et leur bel amour
que tu n'as pas connu...
Te décrire...
Nos petits-enfants chocolat noir,
chocolat au lait et chocolat blanc...
Te décrire...
Nos lieux de vie, chacune à un bout
ou l'autre de la terre...
Te décrire...
Cette feuille d'automne morte,
nervurée, à qui l'or a rendu
une autre vie, une autre âme...
Tout comme moi...

MARIE-LOUISE MALET

L'AMOUR, *c'est...* RARE

Cette grande porte qui s'ouvre
sur l'âme d'un autre jusque là inconnu.
Parfois la porte est battante et vous fait
sortir de son cœur après quelques jours,
quelques heures. Parfois la porte s'entrebâille
sur le paradis des délices. On le voit, on le veut,
le paysage est clair. Pas de soleil tapant ou
de pluie foudroyante. Tout est calme et léger.
On sent la brise sur son visage, les mains
se rapprochent après les yeux, il vous serre
contre lui. L'éternité commence. Celle que
l'on n'avait pas cherchée, celle qu'on ne
raconterait jamais tant on est égoïste
de son bonheur.

Alors on va voir une expo et les yeux restent
figés devant la beauté du même tableau.
Pas besoin de mots. Un effleurement suffit.
À deux. Être à deux.

Tout devient facile, on pense à l'autre
tout le temps et quand il est là, on pense
qu'on pensera encore. On se rassure :
tu m'aimes, je t'aime. On ne pense pas
à combien de temps encore, on ne pense
qu'à toujours. Rien ne viendra rien gâcher.
Les arbres sont devenus un et
entremêlent leurs racines.

Tout est bon. Le chocolat délicieux
dans la cafétéria du musée. Tout est beau,
on achète une carte postale pour se souvenir,
la même, chacun la sienne et on l'échange
juste avant de reprendre le métro.

L'Amour, ce n'est pas une histoire passée.
C'est maintenant, là, subitement. Personne
ne s'y attendait et chacun l'espérait.

L'Amour, c'est un livre dans une vitrine.
Les regards sur la même couverture,
les mains sur la poignée de la porte,
les pas dans le même rayon.
La fulgurance ralentie au moment
on l'on touche le livre. On le feuillette
l'un après l'autre mais pas trop pour ne pas
gâcher le plaisir du « lire chez soi ».

L'Amour trouve vite un chez soi :
la cour de l'école des sœurs, le coin toilettes
du grand train qui vous emmène à l'unif,
la salle de cinéma tiède puis moite, une vieille
étable derrière l'église, et plus tard, un bar,
une taverne dans le piétonnier.

L'Amour a toujours un endroit favori :
un petit nid dans l'espace public où
les deux voyageurs de la même émotion
trouvent refuge et sécurité.

L'Amour c'est la voix de l'autre, pas celle
que l'on a entendue en public, mais qui vous
a déjà charmée ; non, celle de l'intime avec
un petit accent, des connotations douces,
des soupirs, des étouffements.

L'Amour, c'est une senteur voluptueuse
dès la première seconde. Puis ce sera une odeur
à jamais indélébile qui va traîner sur l'oreiller
quand les amoureux se seront séparés.

L'Amour, c'est toucher. Toucher la mer
avec ses volutes d'écume douce. Juste tiède
et rafraîchissante, l'eau qui revigore, nettoie
les années passées et impose ses saveurs.

L'Amour, c'est un chuchotement bienveillant.

LORETTE GELINNE

Cette sélection a été réalisée par le CIDJ ROCHEFORT *en partenariat avec* POINT CULTURE, *le* SASER, GENRES PLURIELS, *Anne* BORLÉE *et Maud* BAILLY.

Nous avons privilégié les références qui s'adressent aux jeunes… Il y en a pour tous les goûts et pour tous les âges !

QUELQUES IDÉES DE FILMS, LIVRES, BROCHURES, REVUES…

POUR ALLER PLUS LOIN !

POUR NOURRIR SON IMAGINAIRE ! POUR RECEVOIR D'AUTRES INFOS !

REVUES *consultables au CIDJ de Rochefort*

- Axelle – mensuel féministe belge, édité par l'asbl Vie Féminine
- Rédac'CHEFF – revue d'actualités et témoignages LGBTQIA+, éditée par l'asbl les CHEFF

MANUELS & GUIDES PRATIQUES

disponibles au CIDJ Rochefort, parmi d'autres brochures d'infos ou téléchargeables sur internet

→ RETROUVEZ LES LISTES PLUS COMPLÈTES ET PAR THÉMATIQUES DES BROCHURES DISPONIBLES AU CIDJ DE ROCHEFORT SUR NOTRE SITE INTERNET WWW.CIDJ-ROCHEFORT.BE

- **Zones à défendre** (par Femmes et Santé) : guide d'autodéfense féministe dans le cadre des consultations médicales en santé sexuelle et reproductive. **Téléchargeable sur www.femmesetsante.be**
- **Petit manuel de sex education** (de Charlotte Abramov) : manuel qui accompagne la deuxième saison de la série Sex education, 64 pages pour parler de sexe sans tabou. On y parle de plaisir solitaire, d'orientation sexuelle, de MST et d'IST, de règles… **Téléchargeable sur www.sexeducation.fr**
- **Guide des jeunes LGBTQIA+** (par les CHEFF) : guide très fourni en informations, références et ressources ! **Téléchargeable sur www.lescheff.be**
- **Brochure d'information sur les transidentités et les genres pluriel·le·s** (par Genres pluriels) : mine précieuse d'informations et de précisions concernant les transidentités. **www.genrespluriels.be**
- **La contraception** (par SIPS - Planning Familial des Jeunes) : des infos claires et utiles agrémentées de témoignages de jeunes ! **www.sips.be**
- **Les IST** – Infections sexuellement transmissibles (par la Plateforme Prévention Sida), brochure qui présente les diverses IST, avec des précisions sur les modes de transmission, les symptômes, les moyens de dépistage et de traitement. **www.preventionsida.org**
- **Test de grossesse positif ? Je décide !** (FCPPF) : une brochure qui répond aux questions que peuvent se poser jeunes filles et femmes lorsqu'elles sont face à un test de grossesse positif. **www.fcppf.be**
- **Léna – Une histoire qui ne peut plus durer** (Planning Familial FPS) : un manga écrit par et pour des jeunes sur les violences psychologiques et physiques dans les relations amoureuses. **www.planningsfps.be**

FILMS

- **Les Suffragettes**, *2015, drame historique de Sarah Gavron*

Au début du siècle dernier, en Angleterre, des femmes de toutes conditions décident de se battre pour obtenir le droit de vote. « Les Suffragettes » nous éclaire sur les réalités d'une lutte féministe essentielle et historique.

- **Pride**, *2014, comédie dramatique de Matthew Warchus*

Lors de leur marche à Londres, un groupe d'activistes gay et lesbien décide de récolter de l'argent pour venir en aide aux familles de mineurs en grève. L'Union des Mineurs semble embarrassée… Ainsi débute l'histoire extraordinaire de deux communautés que tout oppose et qui s'unissent pour défendre la même cause.

- **Lola vers la mer**, *2019, comédie dramatique de Laurent Micheli*

Afin de respecter les dernières volontés de sa mère, Lola, jeune femme transgenre, entame un voyage vers la côte belge avec son père, qu'elle n'a plus vu depuis deux ans.

- **Été 85**, *2020, comédie dramatique de François Ozon*

L'été de ses 16 ans, Alexis, lors d'une sortie en mer sur la côte normande, est sauvé héroïquement du naufrage par David. Alexis vient de rencontrer l'ami de ses rêves. Mais le rêve durera-t-il plus qu'un été ?

- **Les beaux gosses**, *2009, comédie de Riad Sattouf*

Hervé et Kamel ont 14 ans et ne pensent qu'à une chose : les filles !
Les deux amis multiplient les échecs, jusqu'au jour où…

- **Je danserai si je veux**, *2016, drame de Maysaloun Hamoud*

Layla, Salma et Nour sont trois jeunes femmes palestiniennes qui partagent un appartement à Tel Aviv, loin du carcan de leurs villes d'origine et à l'abri des regards réprobateurs. Mais le chemin vers la liberté est jalonné d'épreuves…

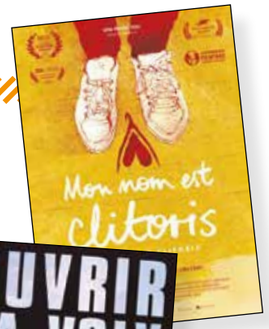
- **120 battements par minute,** *2017, drame de Robin Campillo*

Début des années 90. Alors que le sida tue depuis près de dix ans, les militants d'Act Up-Paris multiplient les actions pour lutter contre l'indifférence générale. Nouveau venu dans le groupe, Nathan va être bouleversé par la radicalité de Sean.

WEBSERIE

- **La Théorie du Y**, *2017 (saison 1) et 2019 (saison 2) par Caroline Taillet et Martin Landmeters, disponible sur Youtube.*

Cette websérie réaliste et d'actualité raconte l'histoire d'Anna, 25 ans, qui découvre sa bisexualité et fait face aux clichés de son entourage.



DOCUMENTAIRES

- **Mon nom est clitoris**, *2019, réalisé par Daphné Leblond & Lisa Billuart Monet*

Dialogue entre jeunes femmes autour de la sexualité féminine. Avec une liberté, un courage et un humour communicatifs, elles partagent leur expérience et leurs histoires, dans la volonté de changer le monde autour d'elles et de faire valoir le droit des femmes à une éducation sexuelle informée, délivrée des contraintes et des tabous.

- **Ouvrir la voix,** *2017, réalisé par Amandine Gay*

Le documentaire donne la parole à des femmes noires. Il y est notamment question des intersections de discriminations, d'art, de la pluralité des parcours de vies en tant que femmes noires et de la nécessité de se réapproprier la narration.

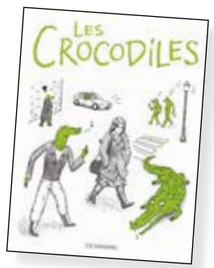
- **Simbiosis Carnal,** *2017, court-métrage réalisé par Rocio Alvarez*

Ce court-métrage d'animation coloré raconte avec humour l'histoire du désir, du plaisir féminin, des rapports hommes-femmes.

BD'S

- **Le féminisme,** *Anne-Ch. Husson & Thomas Mathieu, éd. Le Lombard*

Une BD qui raconte les différents mouvements féministes et qui permet de mieux comprendre leurs enjeux à travers 7 slogans féministes emblématiques.



- **Les crocodiles,** *Thomas Mathieu, éd. Le Lombard*

Des saynètes dans lesquelles l'auteur met en dessin des situations de sexisme ordinaire. Une approche qui interpelle et fait réfléchir sur les relations entre hommes et femmes dans notre société.

- **Les sentiments du prince Charles,** *Liv Strömquist, éd. Rackham*

Magnifique plaidoyer documenté et drôle qui invite les lecteurs et lectrices à reconsidérer les normes en terme de relations amoureuses. « L'origine du monde » et les autres BD de Liv Strömquist sont tout autant à découvrir !

BLOG

- **www.emmaclit.com**

par la dessinatrice Emma, qui partage sur ce blog ses opinions, réflexions, mais surtout de vrais exemples pour comprendre en BD des sujets parfois complexes (actualité, politique, amour...). On a particulièrement aimé « C'est pas bien mais... ».

ASSOCIATIONS

OÙ TROUVER DU SOUTIEN, DE L'INFORMATION, DES PERSONNES RESSOURCES ? OÙ S'INVESTIR, MILITER, SE DOCUMENTER ?

CULTURE · LGBTQIA+ · FÉMINISMES · GENRES · SANTÉ SEXUELLE ET REPRODUCTIVE

ACTIV'ELLES • réseau d'activités culturelles et sportives par et pour les femmes homosexuelles.

AMAZONE • carrefour pour l'égalité des genres, hébergement d'associations de femmes, centres de documentation et d'archives, bibliothèque.

ARC-EN-CIEL • fédération wallonne des Maisons Arc-en-Ciel : Louvain-la-Neuve, Charleroi, Liège, Virton, Mons, Namur, Verviers.

CENTRES DE PLANNING FAMILIAL • contraception, IVG, santé, relations affectives et sexuelles… ; pour trouver un centre de planning familial près de chez soi : www.loveattitude.be.

LES CHEFF • fédération d'organisations de jeunes LGBTQIA+ : Liège, Mons, Charleroi, Namur, Bruxelles, Louvain-la-Neuve.

ELLES TOURNENT ! • promotion et valorisation du travail des femmes dans l'art et la culture, festival de films de femmes, diffusion d'œuvres cinématographiques de femmes.

EX ÆQUO • promotion de la santé visant à réduire les infections au VIH et aux IST des hommes homosexuels et bisexuels, espace de rencontre, actions collectives, information.

FEMMES PRÉVOYANTES SOCIALISTES (FPS) • association membre du réseau des mutualités Solidaris ; santé, familles laïques et égalitaires, participation à l'espace public, déconstruction des rôles sociaux.

GARANCE • lutte contre les violences basées sur le genre, auto-défense, défense verbale, formation.

GENRES D'À CÔTÉ • promotion de sexualités et de genres différents à travers un ciné-club, un festival, des projections de films en tous genres.

GENRES PLURIELS • visibilité et défense des droits des personnes aux genres fluides et intersexué·e·s.

GO TO GYNÉCO • réunions mensuelles, événements festifs, formation et actualisation des connaissances à destination de gynécologues.

GrIS • Groupe d'Intervention Scolaire, groupe de bénévoles homo- et bisexuels, rencontres avec des jeunes dans les écoles, sensibilisation.

HOLEBI COORDINATION • fédération qui regroupe et représente diverses associations d'aide, de soutien et de sociabilisation pour les personnes LGBTQI.

LE MONDE SELON LES FEMMES • ONG féministe pour un monde où les relations sont construites sur l'égalité, la diversité et la solidarité.

SASER • service de santé affective, sexuelle et de réduction des risques ; accueil, soutien médico-psycho-social, permanences dépistages sans rendez-vous.

SIDASOL • prévention du sida et autres IST, recherche action, lutte contre les discriminations, formations et développement de solidarités vis-à-vis des publics vulnérables.

SOPHIA • réseau belge des études de genre.

TELS QUELS • information homosexuelle et défense des personnes LGBT, actions collectives, rencontres individuelles.

UNIVERSITÉ DES FEMMES • laboratoire de recherche, d'enseignement et de réflexion féministes sur la condition des femmes, formation, bibliothèque.

VIE FÉMININE • mouvement féministe revendiquant une société égalitaire et solidaire, alphabétisation, actions, formations.

MÉDECINS & GYNÉCOS LGBTQIA+ FRIENDLY

des professionnels de la santé recommandés par et pour des personnes LGBTQIA+

→ **GO TO GYNÉCO** recommande des professionnel·le·s de la santé aux femmes lesbiennes ou bisexuelles.

→ **EX AEQUO** recommande des professionnel·le·s de la santé aux hommes homosexuels ou bisexuels.

→ **GENRES PLURIELS** coordonne le réseau psycho-médico-social (PMS) trans/inter en Belgique et recommande des professionnel·le·s de la santé spécialisé·e·s.

SANS EUX, LES PAGES PRÉCÉDENTES SERAIENT RESTÉES BLANCHES

CIDJ ROCHEFORT

ANIMATEUR - COORDINATEUR
Frédéric LAMBOT (frederic.lambot@cidj.be)

ANIMATEURS et ANIMATRICES
Luc FRIPPIAT (luc.frippiat@cidj.be)
Cederik LEEUWE (cederik.leeuwe@cidj.be)
Clélia MALET (clelia.malet@cidj.be)
Mélanie FOUCART (melanie.foucart@cidj.be)

NOS DÉSIRS FONT DÉSORDRE

est une publication de l'asbl CIDJ Rochefort. Sa réalisation est organisée selon un principe de responsabilités partagées.

Coordination et rédaction
Clélia MALET et Luc FRIPPIAT

Éditrice responsable
Anne TEHEUX

Conception graphique et mise en page
LILI'KAT – 0491 32 68 25
lilikat.atelier@gmail.com

Impression
SNEL Grafics S.A., rue du Fond des Fourches, 21
4041 Vottem, (Liège) Belgique

ASSOCIATIONS ET ÉTABLISSEMENTS D'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE PARTENAIRES POUR CETTE LIVRAISON

Villages pour le monde, Centre de Planning Familial de Rochefort-Jemelle, Centre Culturel des Roches de Rochefort, Petit Théâtre de la Grande Vie, CJC Rochefort, MCFA, SASER (Points Relais SIDA), Centre d'Action Laïque, Athénée Royal de Rochefort-Jemelle, Institut Jean XXIII de Rochefort-Jemelle, les CHEFF, Belgïk Mojaïk, ASBL Z! (Plan SACHA)

Photo de couverture
Bruxelles, 8 mars 2020 : Toutes en grève !
Photo de Dominique BOTTE © Krasnyi Collective

Si vous souhaitez reproduire intégralement ou partiellement certains articles, merci de nous contacter.

CIDJ ROCHEFORT

CENTRE D'INFORMATION ET DE DOCUMENTATION POUR JEUNES

Viens à notre rencontre si tu es à la recherche d'informations concernant la vie amoureuse, sexuelle, affective.

Notre équipe d'animateurs et d'animatrices est à ta disposition en toute confidentialité pour t'accompagner et répondre à tes questions de façon personnalisée.

Nous disposons d'une large gamme de brochures d'informations gratuites que tu peux consulter ou emporter concernant de nombreux domaines parmi lesquels : l'amour, la sexualité, les genres, la santé, l'orientation sexuelle…

Le CIDJ Rochefort peut également t'informer sur d'autres sujets : la citoyenneté, les études et formations, les échanges internationaux, les droits des jeunes, l'emploi, les jobs étudiants…

Enfin, le CIDJ Rochefort est également à la disposition des parents, des professionnels de la jeunesse, des professeurs.

084 22 30 73
www.cidj-rochefort.be
cidjrochefort@gmail.com
www.facebook.com/cidjrochefort
chaîne youtube : CIDJ Rochefort

cidj info jeunesse ROCHEFORT

RUE DE FRANCE, 10 - 5580 À ROCHEFORT
À l'étage > l'entrée se fait par la mutualité

LUNDI 12h > 17h
MARDI 9h > 10h30 et 12h > 13h
MERCREDI 12h > 17h
JEUDI 9h > 10h30 et 12h > 13h
VENDREDI 12h > 17h

MERCI À CELLES ET CEUX QUI ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO…

En ayant partagé leurs éclairages à travers un article, ou répondu à nos questions curieuses :

Alice BOTQUIN, l'équipe du Centre de Planning Familial de Jemelle, Laure DE MYTTENAERE, Jacinthe MAZZOCCHETTI, les quatre jeunes danseuses d'Expéri(d)anse, Aline BOSUMA et Audrey BOUCKSOM, Cédric DE LONGUEVILLE et Coline LECLERCQ, Jeanne VERVOORT-VERCHEVAL, Anne BORLÉE et Maud BAILLY, Amandine VERFAILLIE.

En ayant joué le jeu du challenge photo et nourri de mille réflexions notre questionnement sur la beauté : Isa PANIER, Véro DELPERDANGE, Yang Jin FIÉVET, Xavier AL CHARIF et Florette BURTON.

Nous remercions l'Institut Jean XXIII de Rochefort-Jemelle et plus particulièrement Élise DELOYER, Rachel SITA MUPAY, Maryline BROUWER, Lauriane ROUSSY, Maxence FABRITIUS, Théo LEUNENS, Magali XHENSEVAL, Élise GAUTHIER, Alice DENEUMOSTIER et leur professeure de français Delphine DOPAGNE pour les mots couchés sur papier lors des ateliers d'écriture animés par Agathe GOSSE.

Un grand merci également à Marie-Louise MALET, Anne-Françoise NEYTS, Françoise TOUSSAINT, Valérie LUCAS, Marianne DUPONT dont les textes débrident sans équivoque nos imaginaires. Une pensée toute particulière pour Lorette GELINNE qui n'aura pas pu tenir le fruit des multiples ateliers d'écriture dans ses mains.

Nous remercions le Krasnyi Collective pour les droits de reproduction des photographies de Dominique BOTTE ; ainsi que Jeanne VERVOORT-VERCHEVAL pour la photo d'archive.

Merci aux chanteuses de la chorale "À tantôt en vélo" pour leur autorisation enthousiaste de reproduire les paroles de la chanson "Premier Baiser".

Merci également à Christel DEPIERREUX (Point Culture), à l'association Genres Pluriels, à Laure DE MYTTENAERE (SASER), ainsi qu'à Anne BORLÉE et Maud BAILLY pour les recommandations de lectures et de films !

Merci à Véronique MINET, relectrice minutieuse et à Jacques LAGNEAU, relecteur pointilleux !

Un merci tout particulier à Kathy qui, après retours et détours, aura réussi à donner cohérence et dynamisme à ce contenu dense !

PROVINCE de NAMUR
FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
Wallonie

NOTES

cidj
info jeunesse
ROCHEFORT

www.cidj-rochefort.be

YouTube

« *Une éducation sexuelle complète permet aux jeunes de faire des choix éclairés sur leur sexualité et leurs relations sentimentales en protégeant leur santé.* »

UNESCO - Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture. Introduction aux principes directeurs internationaux sur l'éducation à la sexualité.

NOS DÉSIRS FONT DÉSORDRE

La revue du CIDJ Rochefort

Dans ce deuxième numéro, NDFD rencontre des jeunes, s'adresse à eux et leur partage des outils de réflexion, ainsi qu'aux parents et professionnel·le·s de la jeunesse et de l'éducation en demande d'informations fiables qui participent à une vie relationnelle, affective et sexuelle respectueuse et libératrice.

PARENTAL ADVISORY
CONTENU EMANCIPATEUR